

Jim Thompson

Deuil dans le coton



folio
polici r



Jim Thompson

Deuil dans le coton



Deuil Dans Le Coton

Jim Thompson

Editions Gallimard (2007)

M₃^z

Il ne fait pas bon, en Oklahoma, être le tout jeune amant d'une riche sang-mêlée héritière d'un vaste domaine, lorsque l'on est le fils adoptif d'un petit Blanc minable, raciste et totalement pervers. Qui plus est si " P'pa " est en conflit ouvert avec le père de sa maîtresse. Tom Carver a dix-neuf ans. Toute sa vie, il s'est fait cogner par ce salaud qui dit lui avoir sauvé la vie. Toute sa vie, il a trimé en détournant les yeux sous prétexte de reconnaissance. Un meurtre va tout changer. Tout. Le présent comme le passé. Le mensonge, lui aussi, est une terre fertile. Il y pousse la haine et ses fruits éclatent comme des coups de feu...

Jim Thompson

Deuil dans le coton

*Traduit de l'américain
par Noël Chassériau*



Titre original :
CROPPER'S CABIN

© 1952, 1980, 1992 by Jim Thompson.

*Published in agreement with the author, c/o Baror International, Inc.,
Armonk, New York, USA.*

© Éditions Gallimard, 1970, pour la traduction française.

Jim Thompson, né en 1906 dans l'Oklahoma, est le fils de « Pop », un shérif de comté parti au Mexique chercher fortune dans le pétrole. Resté auprès de sa mère institutrice, Jim Thompson s'initie aux classiques avant que la famille ne se retrouve et s'installe au Texas où Pop, devenu riche, a ouvert un cabinet juridique. Jim Thompson travaille dans des journaux dès l'âge de seize ans et multiplie les petits boulots. Il fume, boit, tombe gravement malade et se nourrira, dans son œuvre de ses nombreuses expériences qui le placeront toujours dans le camp des humbles et des victimes du rêve américain. Son père lui-même, de nouveau ruiné, marquera durablement son fils qui travaillera longtemps à ses côtés dans les champs de pétrole. Jim Thompson publie son premier véritable roman noir en 1949 (*Cent mètres de silence*) puis enchaînera des livres devenus depuis, tous genres confondus, des classiques de la littérature. Il meurt le 7 avril 1977 dans la plus totale indifférence. Ses romans, expression de sa vision pessimiste de l'humanité, mais ô combien criante de vérité et de sincérité, continuent pourtant de prouver l'éclatant génie d'un des grands écrivains américains du XX^e siècle.

I

L'après-midi tirait à sa fin et je savais qu'elle devait m'attendre, comme tous les soirs, dans sa bagnole camouflée au plus touffu de la saulaie. C'était une pensée bien réjouissante.

Elle s'appelait Donna. C'était une sang-mêlée : un quart de sang indien et trois quarts de sang blanc. Le dosage idéal pour obtenir de beaux sujets. Pour ce qui est d'être belle, elle l'était, avec pas mal de choses en plus. Et elle pouvait aussi m'attirer pas mal d'ennuis, si jamais quelqu'un découvrait le pot aux roses.

Je terminai ce que j'étais en train de faire, et je commençais à sentir monter en moi cette rogne qui me prend chaque fois que j'ai vraiment l'estomac dans les talons. Vous connaissez peut-être ça : on en viendrait presque à souhaiter que quelqu'un vous dise un mot de travers pour pouvoir lui voler dans les plumes.

Je rangeai les copies que je venais de classer dans une chemise marquée :

MISS TRUMBULL, *professeur d'anglais*
Collège Municipal
Canton de Burdock (Oklahoma)

et je la glissai dans le tiroir supérieur du bureau de Miss Trumbull. Je ne sais trop comment, une des copies s'échappa de la chemise et atterrit en vol plané dans la corbeille à papiers. Et c'est en la récupérant que j'aperçus ce sandwich, ou plutôt ce bout de sandwich, au fond du panier. C'était un sandwich au poisson, avec garniture de salade, et il y avait des traces de rouge à lèvres et de salive dessus. Mais il était vachement appétissant. Je le ramassai et je grattai les traces de salive et de rouge à lèvres. À ce moment-là, la porte de la classe s'ouvrit à toute volée et je fourrai le sandwich dans ma poche.

C'était Abe Tardif, le concierge. Je me levai en essayant de sourire. Il s'approcha de moi, ses petits yeux porcins vrillés aux miens, et vint se planter devant moi. Tellement près qu'il me soufflait dans les narines son haleine putride, parfumée à l'alcool de grain, et tendit une de ses grosses pattes velues à la peau

cuivrée.

— J’veus ai vu, graila-t-il. Donnez-moi ça.

— Quoi ? demandai-je.

— C’que vous avez caché dans vot’poche. Ça f’sait un bout de temps que j’m demandais qui c’est qui fauchait dans les classes, le soir.

Je faillis lui éclater de rire au nez, parce qu’il était certainement la seule personne de l’école à se le demander. Toutes les autres le savaient parfaitement, et Abe aurait été balancé depuis longtemps s’il n’avait pas eu des parents dans le Conseil d’administration.

— Donnez-moi ça, répéta-t-il.

— Écartez-vous, dis-je. De l’air, Abe, et plus vite que ça.

— C’est comment, vot’nom, jeune homme ? crâna-t-il. (Comme s’il ne le connaissait pas !) Qu’est-ce que vous fichez là, d’ailleurs ?

Mon sang ne fit qu’un tour. Il le savait aussi bien que moi, ce que je faisais là ! Depuis près de quatre ans, depuis mon arrivée en première année, j’avais toujours ramassé les copies pour Miss Trumbull.

Je marchai droit sur lui en l’obligeant à reculer, à battre en retraite vers le vestiaire, et son front se couvrit de sueur.

— Voyons, Tom-Tommy... bredouilla-t-il. Je ne voulais pas...

— Tommy ? Je vous trouve bien familier, Abe. C’est probablement « monsieur Carver » que vous vouliez dire ?

— Mon... monsieur Carver...

Il faillit s’en étrangler, d’être forcé d’appeler « monsieur » le fils d’un pouilleux de Blanc, d’un vulgaire métayer.

Je le fis pénétrer à reculons dans le vestiaire et le regardai fixement. Il n’en menait pas large, je vous jure. Et puis je commençai à me calmer. J’aurais bien voulu écraser le coup, mais c’était trop tard. Après l’avoir obligé à m’appeler « monsieur », il n’y avait plus aucun espoir d’arranger les choses. Je décrochai donc mon chandail – celui de l’équipe de foot, avec les grosses lettres CBC en travers de la poitrine – et je m’en allai.

Je descendis l’escalier et sortis par la grande porte en songeant que l’orgueil était vraiment un drôle de truc. Et la source de bien des ennuis.

Maintenant que ma colère était un peu tombée, je me rendais compte qu’Abe avait sûrement vu ce que je glissais dans ma

poche. Il avait essayé de me blesser dans mon orgueil, de se faire mousser en humiliant quelqu'un d'autre, et je lui avais rendu la pareille. Et maintenant, ou plutôt demain, les ennuis allaient commencer. Il n'aurait rien de plus pressé que d'aller chialer dans le gilet du dirlo, et je ne pourrais toujours pas avouer que je m'apprêtais à bouffer les restes du déjeuner de Miss Trumbull.

Je sortis le sandwich de ma poche et le laissai tomber sur les marches du perron, puis je nouai les manches de mon chandail autour de mon cou et traversai la cour.

Il faisait presque nuit, maintenant, mais, une fois passé le virage, sur la route de la rivière, j'aperçus la Cadillac neuve de Donna Bienvenu garée sous les saules. Donna dut m'apercevoir en même temps, car elle donna deux petits coups d'avertisseur. Je continuai donc, et d'un pied léger, croyez-moi, bien que je ne me fasse aucune illusion sur ce qui m'attendait si jamais P'pa nous pinçait ensemble.

II

Avant d'aller plus loin, je ferais bien d'expliquer que, dans l'est de l'Oklahoma, on trouve beaucoup de noms comme Tardif et Bienvenu. Dans cette région-là, presque toutes les terres appartenaient autrefois aux Cinq Tribus Civilisées. Je veux dire que c'était les tribus elles-mêmes qui étaient propriétaires des terres, pas les membres des tribus. Ce n'était pas un mauvais système à l'époque régionaliste, mais pour que l'Oklahoma puisse devenir un État fédéral à part entière, il fallait que les terres soient partagées. Elles ne pouvaient pas rester indivises. Alors, voilà comment le gouvernement a procédé. Il a fixé une certaine heure, un certain jour, et tous les enfants qui sont nés avant l'heure ont reçu une part du domaine tribal. Une concession, comme on disait. Mais ceux qui sont nés après l'heure, ne fût-ce qu'une minute après, n'ont rien reçu du tout. Ils sont devenus des pauvres crève-la-faim d'Indiens, sauf ceux que leurs familles ont décidé de recueillir.

Voilà l'origine des noms comme Tardif et Bienvenu, et un tas d'autres qui ont été tellement déformés qu'on ne les reconnaît plus.

Abe Tardif était né après l'heure des concessions, et sa famille avait vite compris que c'était un propre-à-rien qui ne méritait pas d'hériter de quoi que ce soit.

Matthew Bienvenu, le père de Donna, était né sur une bonne concession et, comme il avait hérité de la plupart des terres de sa famille, il possédait maintenant dans les deux mille hectares. S'il avait laissé les prospecteurs de pétrole forer des puits sur ses terres, il aurait sûrement été un des hommes les plus riches de l'Oklahoma. Mais même sans pétrole, il était déjà drôlement rupin.

Sur la banquette arrière de la Cadillac, je réalisai brusquement, en plongeant mon regard dans les yeux de braise de Donna Bienvenu, que j'étais en train de faire l'amour avec un tas de pognon qui aurait excité la jalousie de bien des banques. Mais elle m'aurait plu tout autant si son père n'avait pas eu un rond. Peut-être même plus, si ç'avait été possible.

Elle me sourit, ses dents blanches et régulières luisant dans

l'obscurité, et pencha un peu la tête de côté.

— C'était bon, Tommy ?

— Formidable.

— Mais maintenant, tu dois t'en aller, c'est bien ça ? Il faut que tu rentres chez toi, et tu préfères rentrer à pied, bien que je sois obligée de passer devant ta porte.

— Sois pas comme ça, Donna. Tu sais bien que je ne suis pas responsable des sentiments de P'pa.

— N'en parlons plus, Tommy.

— Mais qu'est-ce que tu veux que j'y fasse ? J'ai dix-neuf ans, je n'ai pas terminé mes études, et si je dois les interrompre pour les labours de printemps, il me faudra peut-être encore une année pour décrocher mon diplôme. Je suis bien obligé de filer doux, au moins jusqu'à ce que j'aie quitté le collège.

— Seulement jusque-là ? Pas plus longtemps, Tommy ?

— Eh bien... (J'essayai de biaiser.) Et ton père, Donna ? Je n'ai pas l'impression qu'il porte les Carver dans son cœur.

— Je me charge de mon père.

— Bon, d'accord, mais écoute ! Écoute, chérie. Pour moi, ce n'est pas pareil, Donna. Je t'ai déjà expliqué cent fois que si P'pa était mon vrai père, s'il n'avait pas fait tout ce qu'il a fait pour moi, je...

— Je sais. (Elle leva un doigt, les autres repliés.) Premièrement, M. Carver t'a adopté dans le Mississippi après la mort de tes parents, noyés dans une inondation. Deuxièmement, sa femme est morte et, plutôt que de te confier à un orphelinat, il a préféré adopter Mary pour s'occuper de toi. Je pourrais ajouter que la loi qui autorise un veuf à adopter une fillette de quatorze ans me paraît bien complaisante, mais...

— J'aimerais mieux que tu t'arrêtes là, dis-je.

— ... mais le tribunal a dû considérer que dans le cas de M. Carver, la luxure n'était qu'un de ces vilains mots qu'on rencontre parfois dans la Bible. Voyons, où en étais-je ? Ah, oui ! Troisièmement, les médecins ayant jugé qu'un pays plus élevé et un climat plus sec te conviendrait mieux, M. Carver a quitté le Mississippi pour vous amener ici, Mary et toi... Ça fait beaucoup pour un seul homme, pas vrai ? Et tout ça pour essayer de faire un homme d'un enfant qui n'était même pas de sa famille.

— Je trouve que c'est beaucoup, oui.

— Je n'ai rien oublié ?

Je haussai les épaules.

— Je ne crois pas.

— Mais toi, tu as oublié quelque chose, Tommy. À six ans, tu travaillais déjà aux champs où tu abattais la tâche d'un homme, et depuis, tu n'as jamais connu autre chose que le travail. Tout ce que la vie t'a apporté, c'est un peu de nourriture, juste ce qu'il fallait pour continuer à travailler, et beaucoup de raclées, assez pour tuer deux mules.

— Elle m'a apporté plus que ça, protestai-je. P'pa n'est pas si mauvais. Il est seulement un peu vieux jeu et assez strict.

— Je comprends. Alors, tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes.

— Non, Donna, tu ne comprends pas. Mais il est trop tard pour que je t'explique ça ce soir. Je te demanderais bien de me ramener à la maison si...

— Si ça ne devait pas contrarier P'pa, je sais.

— Ce n'est pas ça que j'allais dire. J'allais dire que je pourrais me baisser, pour qu'on ne me voie pas de l'extérieur, et que tu pourrais me déposer après la maison...

Elle se leva brusquement, sans un mot, et enjamba le dossier pour s'asseoir au volant. Elle appuya sur le démarreur, emballa rageusement le moteur, enclencha brutalement les vitesses, et la Cadillac jaillit du couvert des saules et bondit sur la route. Je grimpai à l'avant et m'accroupis sur le tapis en me cramponnant de mon mieux au siège. La bagnole fonçait à plus de cent vingt, tanguant et cahotant dans les ornières d'argile rouge, mais je n'y pouvais rien. Donna était possédée tout entière par une de ces colères d'Indiens, et quand ils se mettent dans cet état-là, ce n'est pas la peine d'essayer de les raisonner.

Je ne l'avais encore vue qu'une seule fois comme ça. Ça remontait au printemps de l'année précédente quand elle sortait tout juste de l'Université. Elle avait une grosse Chrysler, à l'époque, et elle avait crevé à quatre ou cinq kilomètres de la ville. Je lui avais offert de lui changer sa roue. Je la connaissais, évidemment, puisqu'on cultivait vingt hectares pour le compte de Matthew Bienvenu, en plus des quatre qui nous appartenaient, mais ça n'allait pas plus loin que bonjour-bonsoir.

Bref, je m'étais mis au boulot sur cette roue, et je ne sais pas si j'avais dit à Donna quelque chose qui ne lui avait pas plu... mais je crois plutôt que c'était venu de ce que je n'avais pas dit. De ma façon de faire, de mon indifférence exagérée, de ma froideur.

Parce que, quand on a été élevé par un homme comme P'pa qui n'arrête pas de vous répéter que tous les Indiens sont des moins-que-rien qui ne valent pas la corde pour les pendre, ces idées finissent par déteindre sur vous, même quand on sait bien, au fond de soi-même, qu'elles sont absolument indéfendables. J'avais dû être blessant, sans avoir dit, ou fait, quoi que ce soit de grossier.

Au début, elle avait fait semblant de ne rien remarquer. Et puis, brusquement – je ne vois pas comment exprimer ça autrement – elle était positivement devenue folle. À ce moment-là, j'étais accroupi, en train de remettre l'enjoliveur en place. J'avais entendu Donna gémir, un peu comme un lynx blessé à mort, puis elle m'avait sauté dessus. J'étais tombé à la renverse dans la poussière, et elle s'était jetée sur moi en me bourrant de coups de poings, de coups de pieds, en griffant, en mordant... Et je m'étais rendu compte, confusément, qu'elle essayait vraiment de me tuer. Mais ce que j'avais surtout remarqué, c'est que même avec ses cheveux noirs en bataille et son visage maculé de terre, Donna était la plus belle fille du monde. Et j'essayais d'imaginer comment elle pouvait être... comment elle était sûrement sous sa robe.

La crise avait pris fin aussi soudainement qu'elle avait commencé, sans un signe avant-coureur. C'était fini, tout simplement, comme un feu d'herbes qui s'éteint sous une averse. Donna ne bougeait plus et elle me regardait avec des grands yeux écarquillés comme si elle n'arrivait pas à y croire. Et puis elle avait enfoui son visage contre ma poitrine et elle s'était mise à pleurer. Je l'avais soulevée dans mes bras et déposée dans la voiture, et...

Bref, voilà comment ça avait commencé. Voilà comment était Donna. Je fis des vœux pour que la crise se termine avant qu'on se soit enroulés autour d'un peuplier.

Nous gravâmes une petite côte, je sentais le moteur peiner. Et puis Donna freina à mort, si brutalement que je faillis me ratatiner sous le tableau de bord, et elle braqua à gauche, en plein dans le fossé, en klaxonnant à tout va. Un éclair de lumière aveuglante, un juron lancé par une voix furieuse, le rugissement d'un autre avertisseur... et je compris qu'il s'en était fallu d'un cheveu qu'on emplafonne une autre bagnole. On finit par se retrouver sur la route. On filait encore bon train, mais beaucoup moins vite qu'avant. Donna se mit à rire doucement.

Elle tendit la main et attira ma tête sur ses genoux. Elle se pencha un peu en avant, et je compris qu'elle avait envie que je

passa mes bras autour de ses hanches, alors je le fis. Nous continuâmes notre route en silence jusqu'au chemin qui menait à la plantation Bienvenu, et chez nous par la même occasion.

— Au fond, c'est peut-être mieux comme ça, dit Donna d'une voix songeuse comme si elle venait de discuter le coup avec elle-même. Je sais que ça ne me plairait pas que tu sois comme les autres... à plat ventre devant la grosse galette.

Elle retira une main du volant et me caressa la tête.

— Dis donc... je crois que c'est ton père qu'on a croisé, sur la route.

— Il me semblait avoir reconnu sa voix, dis-je. Tu as vu avec qui il était ?

— J'ai bien peur... enfin, c'était une voiture rouge et blanche, chéri, alors...

— Oh, mon Dieu, dis-je, et je me redressai.

Une voiture rouge et blanche : ça ne pouvait être que des démarcheurs de la compagnie pétrolière. Je croyais que, depuis le temps, ils avaient tous compris que ce n'était pas la peine d'essayer de nous louer nos quatre hectares, parce que Matthew Bienvenu ne voulait pas louer les siens et que notre lopin de terre se trouvait quasiment en plein milieu de son domaine. Ils auraient tous dû le savoir. Et voilà qu'il s'en amenait un autre. Un nouveau, probablement, avec la langue bien pendue, comme tous les démarcheurs. Il allait faire miroiter une fortune aux yeux de P'pa, et P'pa en crèverait d'envie, comme de juste, surtout à cause de moi. Et il ne pourrait pas y toucher.

En mettant les choses au mieux, il allait être d'une humeur massacrant pendant quelques jours et encore plus difficile à vivre que d'habitude. Et en les mettant au pire... il risquait de vouloir en parler au père de Donna. Rien que de lui en parler. Et ça ferait encore un drame.

— J'aimerais pouvoir faire quelque chose, chéri. Papa écoute souvent mes conseils. Mais...

— N'essaie surtout pas de lui en parler, dis-je. Il se demanderait en quoi ça t'intéresse et... et au fond, je le comprends. Il n'a pas besoin d'argent et il ne va pas louer ses terres uniquement pour faire plaisir à P'pa.

— Moi, je le ferais. (Elle hésita.) Si j'arrivais à décider Papa à me donner tout de suite mon héritage...

— Ne parlons pas de ça.

— Non, acquiesça-t-elle, ça vaut peut-être mieux. Tu veux que

je te dépose un peu plus loin ?

— Pas la peine, répondis-je. Mary ne dira rien.

Elle ralentit en jetant un coup d'œil dans le rétro pour s'assurer que la voiture de la compagnie pétrolière n'était pas en vue.

— Mary sait que je suis ta maîtresse, n'est-ce pas ?

— Eh bien... Elle sait que je te vois souvent, chaque fois que je peux m'échapper. Une ou deux fois, j'ai été obligé de lui demander de me fournir un alibi et...

— Elle me hait, Tommy.

— En voilà une idée ! (J'éclatai de rire.) Je reconnais qu'elle se croit obligée d'être toujours du même avis que P'pa. C'est à croire qu'elle n'a pas de volonté personnelle, et elle se comporte parfois...

— Il ne s'agit pas de comportement. Il m'est arrivé de la rencontrer en ville, avec ton père, et la façon dont elle m'a regardée...

Donna laissa sa phrase en suspens.

— Tu te fais des idées, dis-je, et j'ouvris la portière de la Cadillac.

— Tommy... quel âge a-t-elle ?

— Dans les trente-trois ans, par là. Elle avait une quinzaine d'années quand P'pa l'a adoptée.

— Et elle n'a jamais connu aucun homme ?

— Non. Peut-être qu'elle avait trop peur de P'pa. Mais je crois plutôt que ça ne l'a jamais intéressée.

— Curieux, non ? Elle est... elle pourrait être très désirable.

— Oui, elle n'est pas trop mal, acquiesçai-je avec une certaine brusquerie, parce que, sans trop savoir pourquoi, je commençais à me sentir un peu mal à l'aise. Allez, il faut que je rentre maintenant.

— Mais... (Elle leva les yeux vers le rétroviseur.) Oui, je crois que ça vaut mieux. Essaie de l'empêcher de venir à la maison, chéri. J'ai toujours peur qu'il... que Papa et lui... Ce serait terrible pour nous, Tommy !

— J'essaierai. Je te promets que je ferai tout mon possible.

Elle m'embrassa rapidement et démarra. Je courus vers la maison.

Si je ne voulais pas commencer les labours de printemps avec un dos en capilotade, j'avais intérêt à être un peu plus prudent.

III

La plupart des gens s'imaginent que l'Oklahoma est un pays neuf, une contrée qui n'est exploitée que depuis une quarantaine d'années, et dans l'ensemble, c'est assez exact, sauf en ce qui concerne le sud et le sud-est.

Les Cinq Tribus Civilisées – Creeks, Choctaws, Chickasaws, Cherokees et Séminoles – commencèrent à s'y installer aux alentours de 1817. Les Indiens venaient du Sud par la piste des Larmes, comme ils l'appelaient. Ils fondèrent cinq communautés indiennes, avec villes, tribunaux, écoles, journaux, bref, à peu près tout ce qu'on pouvait trouver dans n'importe quel pays de l'époque. Ils avaient peut-être de bonnes raisons de détester les Blancs, mais ils avaient vécu trop longtemps comme des Blancs pour changer. Et ils avaient les mêmes méthodes de culture que les Blancs. Avec l'aide des esclaves qu'ils avaient amenés avec eux, ils plantèrent du coton et du maïs, et exploitèrent le sol jusqu'à épuisement. La dégradation commença par les couches superficielles, puis elle s'étendit aux couches profondes, et quand le pays devint un État, il y avait des cantons entiers qui produisaient à peine le quart de ce qu'ils auraient dû.

Les autorités de l'État et le gouvernement fédéral finirent pas s'émouvoir et essayèrent de régénérer le sol. Mais le système du métrage n'attire pas les individus les plus évolués. S'ils étaient capables de comprendre quelque chose à l'agriculture scientifique, ils commenceraient par ne plus être métayers. De toute façon, il est assez difficile de démontrer à un homme qu'il a intérêt à bonifier une terre qui ne lui appartient pas.

C'est pourquoi, jusqu'à ces quinze dernières années, à l'époque où nous étions arrivés du Mississippi, une grande partie des terres continuaient – et continuent encore – à s'épuiser, et c'était probablement une chance, sinon nous n'aurions jamais pu en acheter quatre hectares à un parent de Matthew Bienvenu.

Nous n'avions jamais pu en acheter davantage, parce que c'était encore un des domaines dont Matthew avait hérité et qu'il savait aussi bien que P'pa ce qu'on pouvait tirer d'une terre épuisée. Il en connaissait beaucoup plus long que P'pa sur la question.

Ces quatre malheureux hectares, avec les deux baraques et les quelques dépendances qui se trouvaient dessus, représentaient donc tout notre avoir présent et futur. Mais c'était mieux que rien. Grâce à ces quatre hectares, nous étions des propriétaires fonciers au lieu d'être de simples métayers, et nous en avons tiré tout le parti possible.

Nous avons réuni les deux baraques par un passage couvert, et nous avons démoli un des hangars pour bâtir une longue véranda sur le devant. J'atteignais cette véranda juste au moment où la bagnole du démarcheur ralentissait pour entrer dans la cour.

Elle s'arrêta et, pendant un instant, il régna un silence pesant. Puis le démarcheur – dont je ne pouvais pas voir la tête – se racla la gorge. Je ramassai un seau qui traînait par là et me dirigeai nonchalamment vers le puits.

— Je n'arrive pas à vous comprendre, dit le démarcheur. (On sentait qu'il était en rogne, mais qu'il essayait de le cacher.) Ça fait vingt ans que je fais ce métier, monsieur Carver, et je n'arrive pas...

— J'essaie de vous expliquer, m'sieur...

— Y a-t-il un point qui ne vous paraisse pas clair ? Qu'est-ce que vous pouvez espérer de plus ? Nous vous offrons une royalty d'un huitième de la production, c'est le pourcentage habituel. Personne ne peut vous donner plus, mais nous vous ferons une avance de vingt-cinq mille dollars sur vos royalties...

Vingt-cinq mille dollars ! Deux mille cinq cents de plus que la dernière proposition !

— ... réfléchissez, monsieur Carver ! Vingt-cinq mille dollars, *vingt-cinq mille*, monsieur Carver, comptant, rubis sur l'ongle ! Et ce n'est qu'un début. Pour peu que cette région soit seulement moitié aussi riche que nos géologues le prétendent, vous toucherez...

P'pa gémit, positivement, et, sans le voir, je savais que son visage était convulsé de douleur comme celui d'un homme à l'agonie.

— ... vingt-cinq mille dol...

— Assez ! Bon sang de sort, assez ! Je veux plus entendre un mot !

— Mais je ne compr...

— J'me tue à vous l'expliquer ! glapit P'pa. Ça fait plus d'une heure que je vous le répète. Vous pouvez pas me louer mes quatre hectares, c'est impossible ! Vot' compagnie marchera jamais !

Le démarcheur recommença à discuter, mais P'pa lui coupa la parole.

— Vous croyez peut-être que je ne sais pas de quoi je parle ? Vous êtes pas le premier, mon vieux, d'autres ont essayé avant vous ! Avant de lâcher son fric, vot' compagnie ira se renseigner au cadastre, et elle s'apercevra que mes quatre malheureux hectares, c'est tout ce qu'elle pourra jamais obtenir ! Et elle voudra plus y toucher avec des pincettes ! Tout ce qu'elle pourrait espérer, au mieux, c'est rentrer dans ses frais, et encore, avec beaucoup de veine !

— Si vous vouliez bien me laisser...

— J'vous laisserai rien faire du tout ! J'vais pas vous faire perdre vot' temps et le mien. À combien ça revient, de forer un puits de prospection, hein ? Dans les cent à cent cinquante mille dollars, pas vrai ? On n'engage pas des frais pareils sur un terrain qu'est tout juste grand pour un seul puits. Et ça vous avancerait à rien d'en forer deux ou trois côte à côte, parce que chacun d'eux ne ferait qu'assécher le voisin. Avant de prospecter sur mon terrain, il vous faudra toute la terre qui est autour ! Et ce grand mal-blanchi d'Indien vous en cédera pas un arpent ! Pas un seul, m'sieur !

Le démarcheur se mit à rire. Je vis briller son allumette lorsqu'il alluma une cigarette.

— Allons, voyons, je suis sûr que si nous lui faisons une proposition honnête...

— D'accord, m'sieur, dit P'pa avec lassitude. Vous avez raison.

— Alors, c'est entendu ? Nous sommes bien d'accord tous les deux ?

— Allez lui parler, dit P'pa. Ou bien parlez-en avec d'autres prospecteurs du coin. Ensuite, vous reviendrez me voir.

— Marché conclu ! Topez là, monsieur Carver. Je serai là demain matin avec un notaire, et...

— Non, dit P'pa. Vous reviendrez plus, ni demain matin ni jamais. Mais j'ai pas envie de discuter avec vous.

Il descendit de voiture, chargea sur son épaule le sac à farine plein de provisions, recula pour laisser le démarcheur faire demi-tour, et se dirigea vers la maison d'un pas traînant, sans me regarder. Sans même me voir, probablement.

— Eh, P'pa, dis-je, passe-moi le sac.

— Hein ? (Il me regarda en clignant des yeux.) Oh, bonsoir, fiston. Ça marche, l'école ?

— Au poil.

— Tu leur en mets plein la vue, hein ? Tu mollis pas, au moins ? Tu leur fais voir de quoi on est capables, nous autres, les Carver ?

— Oui, P'pa.

Je lui pris le sac et le balançai sur mon épaule, mais P'pa ne bougea pas. Il resta là à me regarder, ou à regarder à travers moi, en battant des paupières. Il était aussi grand que moi, mais des années de métayage avaient creusé sa poitrine et arrondi son dos, ce qui fait qu'il était obligé de lever la tête pour me regarder. Ce visage tanné comme du vieux cuir me fit penser à ces grosses tortues qui se feraient tuer sur place plutôt que de lâcher leur proie.

— T'as vu c'te dingue d'Indienne ? dit-il.

— Quelle Indienne ?

— L'a bien failli nous fout' dans le fossé, le pétroleux et moi. Elle a une sacrée veine de ne pas être ma fille, celle-là. J'te lui filerais une dérouillée qui lui ôterait l'envie de recommencer, fais-moi confiance.

— Oui, P'pa.

Il poussa la porte de la maison, salua distraitement Mary et entra dans sa chambre. La chambre de P'pa et la cuisine occupaient à elles deux la première baraque, celle située au sud du passage couvert. L'autre abritait ma chambre, celle de Mary et ce qui nous servait de salon.

P'pa avait refermé sa porte, mais les pièces n'étaient pas séparées par de vrais murs, seulement par des cloisons de planches, et je l'entendis soupirer et s'affaler sur sa paillasse de balle de maïs. J'adressai un clin d'œil à Mary pour lui faire comprendre que tout allait bien et je l'aidai à vider le sac de provisions.

— Tu as faim, Tom ? me demanda-t-elle à mi-voix.

— On ne peut plus appeler ça de la faim.

— Tu veux une patate douce, pour te faire patienter ? Elles sont cuites.

— Je tiendrai bien le coup jusqu'au souper.

Je déballai le morceau de poitrine fumée et commençai à le couper en tranches fines, pendant que Mary ouvrait le sac de farine et mesurait celle-ci en la prenant dans ses deux mains réunies en coupe pour la mettre dans une terrine.

— Lui alors, grogna-t-elle. Ça devrait pas être permis d'être radin à ce point-là.

Je lui souris.

— Allons, voyons, Mary. Tu ne penses pas vraiment ce que tu dis.

— Si, je le pense ! (Elle jeta du sel et de la levure dans la farine.) Depuis hier matin, on n'a plus rien à se mettre sous la dent, à cause de sa laderie ! Il est allé en ville hier, non ? Il ne pouvait pas rapporter à bouffer, au lieu d'attendre à ce soir ?

— Tu connais son point de vue. On a tant par mois à dépenser pour la nourriture. Si on mange tout d'un seul coup...

— Qui c'est qui mange tout ? Qui c'est qui mange le plus, ici ?

Je haussai les épaules.

— Quand il n'y a rien à bouffer, il se met la ceinture comme tout le monde.

— Tu parles ! riposta-t-elle amèrement. S'il a envie d'un sandwich, ou d'un soda, ou de n'importe quoi, il se le paie, t'en fais pas. Je le vois se privant de tout, tiens !

Je lui fis signe de pas gueuler trop fort et elle pâlit en jetant un regard apeuré vers la cloison.

Quel âge... ?

Très désirable... ?

Elle faisait la navette entre le fourneau et le placard, entre le placard et la table. De ses godillots éculés, sans lacets – une vieille paire à moi –, jaillissaient des jambes fines et nerveuses, hâlées par le soleil. Chaque fois qu'elle levait les bras pour prendre quelque chose dans le placard, ou qu'elle se penchait sur la table, sa robe de cotonnade délavée se plaquait à son corps élancé et moulait ses formes épanouies, ses seins, ses hanches en poire, son ventre, ses...

Je m'assis, un peu tremblant, la sueur aux tempes et les mains moites. Je les essuyai avec mon mouchoir.

Pas besoin d'imagination, je savais à quoi m'en tenir. Et c'était bien normal, non ? Pourquoi ne l'aurais-je pas su ? Pourquoi l'aurais-je oublié ? Mary m'avait tenu lieu de mère, elle avait quasiment pris la place de la mère que je n'avais jamais connue.

Non, il n'y avait jamais rien eu de trouble du temps où j'étais môme. Et il n'y avait rien de trouble maintenant. C'était normal que je me rappelle certaines choses, normal que je l'embrasse pour lui dire bonsoir, normal que je la prenne dans mes bras et que je

la caresse pour la consoler quand elle avait le cafard, quand elle se sentait seule et misérable.

C'était bien. C'était normal. C'était comme ça depuis toujours et il n'y avait rien de changé, si ce n'est que j'avais laissé Donna me fourrer des idées saugrenues dans la tête. Tout le mal venait de là et ce n'était vraiment pas le moment de me casser le tronc pour des ennuis imaginaires. Parce que les ennuis, j'en avais, de bien réels, en perspective.

Demain, à l'école, ça allait barder pour mon matricule. Et si P'pa faisait ce que je pensais, ça barderait probablement encore bien davantage ce soir avec Matthew Bienvenu.

Mary annonça que le souper était servi.

On s'assit tous les trois à la table de la cuisine, autour de la toile cirée ; P'pa dit le bénédicité et on commença à manger.

Un quart d'heure plus tôt, j'étais à moitié mort de faim, mais vous savez ce que c'est. Quelquefois, quand on a trop faim, ça vous coupe l'appétit, et je crois que c'est ce qui m'arriva ce soir-là. Mary n'arrêtait pas de me passer les plats et moi de les lui repasser. De temps en temps, je prenais un petit quelque chose, mais le plus souvent je ne prenais rien. Je ne pouvais pas arriver à avaler.

— T'es malade ? finit-elle par me demander.

— Non, répondis-je. Je n'ai pas très faim, c'est tout.

— Tu devrais avoir faim. Qu'est-ce que tu as ?

— Et toi, qu'est-ce que tu as ? aboya P'pa en levant les yeux de son assiette. T'as pas bientôt fini de nous casser les oreilles ?

— Oui, père, dit Mary.

— Il est assez grand pour savoir s'il a faim ou pas. C'est plus un bébé.

— Oui, père, répéta Mary.

C'était marrant de l'observer. Marrant et triste. P'pa n'avait pas plutôt le dos tourné qu'elle n'arrêtait pas de déblatérer contre lui, mais elle était incapable de lui tenir tête, ne fût-ce qu'une seconde. Dès qu'il lui parlait, ou qu'il la regardait, elle devenait plate comme une limande. La façon dont il traitait Mary, c'était un des côtés de P'pa qui étaient le plus durs à encaisser.

P'pa repoussa son assiette et versa du café dans sa soucoupe. Il la porta à ses lèvres en laissant ses yeux s'égarer vers la droite, et mon cœur manqua un battement, parce que je savais à quoi il pensait en regardant l'étagère sur laquelle il rangeait son fusil de chasse à canons jumelés.

Il plissa les paupières d'un air songeur, soupira, secoua la tête et reposa sa soucoupe sur la toile cirée. Sa bouche se tordit.

— Que Dieu le damne, dit-il, et c'était une prière, pas un juron. Que le Seigneur expédie son âme noire en enfer !

Il nous foudroya du regard, Mary et moi, son visage tanné tout crispé, et assena un grand coup du plat de la main sur la toile cirée.

— Je l'y obligerai, vous entendez ? Je l'y obligerai !

— Oui, P'pa, dis-je.

Je savais que ce n'était pas la peine de discuter avec lui.

— Amène-toi, on va y aller tout de suite !

Je repoussai ma chaise et me levai. Tout ce que j'espérais, c'était qu'il ne parlerait pas de Donna à Matthew Bienvenu. Matthew avait encaissé pas mal de choses de la part de P'pa, alors que rien ne l'y obligeait, mais je savais que ça péterait des flammes si jamais P'pa s'avisait de lui dire un mot sur sa fille unique. Il n'avait plus qu'elle au monde depuis la mort de sa femme, et les Indiens ont l'esprit de famille drôlement développé.

— P'pa... (J'hésitai)... Y a une chose...

— Oui, dit Mary d'une voix étrangement forte. N'oublie surtout pas de lui dire ce que tu penses de sa cinglée de fille !

Ce fut probablement la seule et unique fois de sa vie que Mary osa élever la voix devant P'pa, et vous pouvez imaginer comment il prit la chose. Jusque-là, j'en suis convaincu, il était bien décidé à dire pis que pendre de Donna, mais maintenant, aucune puissance au monde n'aurait pu l'y contraindre. Il ne pouvait pas faire une chose qu'elle lui avait suggéré de faire.

Si je n'avais pas été un peu en rogne contre Mary, elle m'aurait fait pitié.

— Ça alors, ce serait vraiment malin, ricana-t-il, le cou tendu comme un dindon qui glougloute.

Mary ne dit rien. Elle avait commencé à battre en retraite à la seconde même où les mots franchissaient ses lèvres.

— En supposant qu'il lui arrive quelque chose, à cet Indien de malheur, et que j'aie affaire à cette fille, continua-t-il en essayant de se convaincre lui même, comment crois-tu qu'elle réagirait, après que j'aie été la débiter auprès de son papa ? Hein ? Tu crois que ça arrangerait mes affaires, qu'elle puisse pas me blairer ?

C'était un argument défendable et j'espérais qu'il ne l'oublierait pas.

— T'as raison, P'pa, dis-je. Absolument raison.

— 'videmment que j'ai raison, acquiesça-t-il. Tout le monde comprendrait ça, sauf cette maudite idiote. C'est vrai, quoi. Pour ce qu'on en sait, le vieux Bienvenu pourrait être mort, à c'te heure. Si ça se trouve, il passera peut-être pas la semaine. Et qu'est-ce que son écervelée de fille ferait d'une plantation ?

— C'est juste, P'pa.

— Il pourrait lui arriver un tas de choses, à c't homme, on sait jamais. Quelqu'un pourrait se décider à lui faire rentrer ses grands airs dans la gueule à coups de pétard ; ou bien il pourrait se rompre les os en dégringolant d'un de ses chevaux de cirque ; ou bien... (Il s'arrêta pile et fusilla Mary du regard comme si elle s'était permis de le contredire.) Tu vas p't-être me dire le contraire ? Tu crois que je sais pas de quoi je parle ?

— N... non, p-père.

— J'te le conseille pas. (Il redressa fièrement le menton.) Attrape ton chandail, fiston.

— Oui, P'pa, dis-je.

IV

Nous fîmes la route en silence, chacun d'un côté du chemin, là où la marche est plus aisée. Le chiendent desséché crissait sous nos semelles. Les premières gelées blanches n'étaient sûrement pas loin. Dans les champs, les plans de coton morts baissaient tristement la tête.

Ça me paraissait déloyal vis-à-vis de P'pa de rêver au jour où je serais indépendant. Autant souhaiter sa mort tout de suite, parce que tant qu'il serait en vie, il n'accepterait jamais de me lâcher. Alors, je ne rêvais pas, ou à peine, quand je pensais à Donna ; le moins possible, en tout cas ; mais je ne pouvais pas m'empêcher de réfléchir.

P'pa ne réussirait jamais à louer ses terres, mais au fond, ça ne changerait rien. S'il les louait, nous serions mieux nourris, mieux vêtus, je pourrais aller à l'Université, mais pour l'essentiel, ce serait du pareil au même. Je continuerais à vivre dans son ombre, à faire tout ce qui lui plairait et rien de ce qui lui déplairait.

Je lui devais ça.

J'étais tellement absorbé par mes pensées que lorsqu'il me parla, je ne l'entendis pas tout de suite. Ses paroles mirent quelques secondes à pénétrer jusqu'à mon cerveau.

— Comment ? dis-je. Mais si, je voulais t'accompagner, P'pa.

— Tu le voulais vraiment ?

— Bien sûr que je le voulais. Naturellement.

— Bon, dit-il d'un air dubitatif. Mais j'aurais peut-être mieux fait de pas t'emmener. Je voudrais surtout pas qu'il t'arrive un pépin. Tu vas devenir quelqu'un, faudrait pas que t'aies un avaro en cours de route.

— T'en fais pas pour moi.

— Moi, ça n'a pas d'importance. La malédiction du Seigneur est sur moi depuis bien longtemps et tout ce que je peux espérer maintenant, c'est la Rédemption. J'ai perdu mon permis de vivre. Le Seigneur Jéhovah me l'a retiré dans Son juste courroux. Il m'a chassé de devant Ses yeux et Il m'a envoyé la pénitence...

Il continua à parler, à marmonner, et je glissais un « Oui, P'pa » par-ci par-là, mais je ne l'écoutais pas. Ce discours, je

l'avais déjà entendu – avec quelques variantes – un bon millier de fois, de sa bouche ou aux réunions évangéliques de bouseux auxquelles il me traînait. Je n'ai jamais pu comprendre comment des gens qui avaient autant de travail et si peu d'argent pouvaient commettre autant de péchés, mais ils passaient apparemment leur vie à offenser le Seigneur.

Nous atteignîmes la longue futaie de peupliers qui conduisait à la plantation. Nous la traversâmes devant la grande maison blanche, avec son porche à colonnes, et j'entendis P'pa déglutir bruyamment. Nous repartîmes en traînant un peu les pieds.

Nous étions à quelques pas des écuries lorsque Matthew Bienvenu en sortit en tenant par la bride un de ses grands chevaux de selle bais.

En nous apercevant, il s'arrêta, puis lâcha la bride de son cheval et s'approcha.

Il devait être du même âge que P'pa, mais il paraissait vingt ans de moins. Ses épaules semblaient larges d'un mètre sous sa veste de peau. Il était tête nue et ses cheveux drus, bien entretenus, étaient aussi noirs que ceux de Donna. Et ses dents aussi blanches, aussi régulières. Il nous salua poliment, en faisant claquer sa cravache contre sa culotte de velours côtelé. Sa voix ressemblait un peu à celle de sa fille.

— Monsieur Carver, dit-il en inclinant la tête. Tom.

C'était bien aimable de sa part d'appeler P'pa « monsieur », mais il ne l'avait peut-être pas fait par amabilité. Connaissant P'pa comme il le connaissait, il pouvait s'agir d'une simple précaution. Parce qu'un homme dans sa position devait se faire appeler « monsieur » et que c'était le seul moyen pour lui d'y parvenir.

— S'agit-il d'une visite de bon voisinage, s'enquit-il avec un soupçon d'ironie, ou d'affaires ? Je ne voudrais pas vous bousculer mais je m'apprêtais justement à...

— C'est rapport au pétrole, dit P'pa.

— Au pétrole ? Vous avez besoin de pétrole ? Pour vos lampes, probablement ?

— Non, c'est pas de ce pétrole-là que je cause, grogna P'pa. (Il sentit que la conversation était mal engagée, qu'il avait l'air d'un imbécile, et sa rogne s'en accrût d'autant.) Je parle du pétrole qu'est sous ma terre et que je peux pas exploiter à cause de vous.

— Je vois. Il se peut que je fasse erreur, mais il me semblait vous avoir expliqué ma position à ce sujet.

— On m'a fait une nouvelle offre aujourd'hui. Vingt-cinq mille

dollars comptant, à valoir sur une royalty d'un huitième.

— Et alors ?

— Et alors ? dit P'pa. C'est tout ce que vous trouvez à dire : et alors ? Je serai bientôt trop vieux pour travailler aux champs et j'ai pas les moyens d'élever Tom, de l'aider à se faire une situation meilleure que la mienne. J'ai pas un sou vaillant, c'est le seul moyen que j'aie de me procurer de l'argent, et vous restez planté là comme une souche à dire : et alors !

Matthew Bienvenu ne jouait plus avec sa cravache. Pour la première fois, il me parut sincèrement amical, au lieu de faire seulement semblant de l'être.

— Croyez-moi, monsieur Carver, dit-il, je comprends vos sentiments et je les respecte. Mais il doit y voir d'autres solutions à vos problèmes que de convertir en exploitation pétrolière une plantation de deux mille hectares sur laquelle vivent soixante familles. Tom est un excellent élève. (Il me sourit.) Oui, Tom, je connais votre réputation.

— Merci, dis-je.

— Je suis persuadé qu'il pourrait obtenir une bourse d'étudiant et un prêt du gouvernement...

— Et la ferme, alors ? Comment que je m'en tirerai, s'il est pas là pour m'aider ?

— Vous exploitez actuellement vingt hectares pour mon compte, n'est-ce pas ? Réduisons-les à dix, et j'augmenterai suffisamment la part qui vous revient pour combler la différence.

— On demande pas la charité, bougonna P'pa. Tout ce qu'on veut, c'est not' dû.

— Dans ce cas, je crains... (Matthew hésita, puis il tendit la main derrière lui et saisit la bride de son cheval.) Avouez que vous n'êtes pas raisonnable, monsieur Carver ?

— J'vois pas ce qu'il y a de déraisonnable à vouloir toucher vingt-cinq mille dollars. J'y ai droit, non ? La terre est à moi, pas vrai ?

— Et les deux mille hectares qui l'entourent sont à moi. Vous n'espérez tout de même pas...

— Non, je l'espère pas ! J'espère pas que vous ferez jamais rien de correct et de sensé ! Vous avez pas besoin d'argent, vous. Vous en avez et tous les autres peuvent bien crever, vous vous en foutez pas mal !

— Voyons, monsieur Carver...

— Allez au diable !

— Je vous en prie. Vous êtes venu ici pour régler cette question. Eh bien, réglons-la...

Je commençais à être sérieusement intrigué. J'étais dans mes petits souliers depuis le début, mais maintenant, en plus, j'étais intrigué. Parce que rien n'obligeait Matthew Bienvenu à se laisser engueuler par qui que ce soit, surtout pas par un de ses métayers, et qu'il n'avait jamais eu la réputation de se laisser marcher sur les pieds. Pas jusqu'à ce soir, en tout cas. J'étais tellement perplexe que je faillis secouer la tête en observant son port altier, son allure fière, la flamme qui brillait dans ses yeux, ses dents blanches et régulières. Et je me sentis tout d'un coup terriblement heureux, mais en même temps très triste. Et effrayé.

Il me rappelait Donna, le jour où je m'étais arrêté pour lui changer sa roue. D'abord calme et posée, et se transformant subitement en démon jailli de l'enfer.

— ... La seule réalité tangible, monsieur Carver. Vous savez ce que le moindre lopin de terre peut signifier pour un homme. De terre cultivable. Une terre qui est à vous, qui vous appartient. Une terre qu'on soigne, qu'on entretient, et qui vous nourrit. Je reconnais que j'en possède beaucoup plus que la moyenne des hommes, mais... eh bien, raison de plus, en quelque sorte. Pourquoi sacrifierais-je un mode de vie et des principes auxquels je tiens pour en acquérir davantage ? D'autre part...

— Possible, mais moi...

— Laissez-moi terminer, je vous prie. Examinons l'affaire sous tous ses angles. Il faut des années pour qu'une terre où on a effectué des forages pétroliers redevienne cultivable. Et quelquefois, elle ne le redevient jamais. Elle est irrémédiablement perdue, érodée et ravinée, imprégnée de pétrole et d'eau salée. Et que deviennent les gens qui cultivaient cette terre ? Qu'advierait-il des soixante familles qui travaillent sur cette plantation ?

P'pa grogna.

— J'veux pas le savoir. Cette bande de pouilleux, de négros et de sang-mêlé !

— Je vois, dit lentement Matthew Bienvenu. C'est également votre point de vue, Tom ?

— C'est à moi que vous parlez, aboya P'pa.

— Je m'adresse à Tom. Qu'est-ce que vous en pensez, Tom ?

J'hésitai. P'pa leva le menton.

— Vas-y, fiston. Réponds-lui.

— Oui, monsieur, m'obligeai-je à répondre. C'est mon point de vue.

— Dommage. Mais, au fond, c'est peut-être aussi bien comme ça. Et maintenant, je vous prie de m'excuser.

Il se tourna vers son cheval, mais P'pa bondit et l'empoigna par un bras.

— J'en ai pas fini avec vous, espèce... !

Ce fut tellement rapide que je ne vis pas ce qui se passait. Mais P'pa s'éleva soudain en l'air et quand il reprit contact avec le sol, il était à deux bons mètres de l'endroit où il se trouvait précédemment. Il atterrit sur ses pieds, debout, mais le souffle coupé.

— Apparemment, dit calmement Matthew Bienvenu, moi non plus, je n'en ai pas fini avec vous. Vous ne travaillez plus pour moi, Carver. Vos vingt hectares seront partagés entre mes autres métayers.

— M... mais qu'est-ce que je vais devenir...

— Je m'en fiche éperdument, Carver. Mais je vous préviens que si je vous trouve sur mes terres à partir de demain, je vous fais chasser comme un vulgaire vagabond.

Il nous salua d'un bref signe de tête et posa la main sur le pommeau de sa selle. Et P'pa se mit à hurler.

— Espèce de sale métis ! Espèce de... !

Et Matthew monta sur son cheval, et le cheval recula, se cabra et fouetta l'air de ses sabots. P'pa trébucha et tomba à la renverse. Il roula sur lui-même en poussant des glapissements aigus, mais plus d'injures. Et les sabots s'abattirent en le manquant de peu et s'élevèrent à nouveau.

Je sortis de ma transe et je bondis.

Je fonçai les bras tendus. Matthew Bienvenu dégringola de sa selle, et je tombai par-dessus lui. Je levai mon poing comme une massue et cognai, une fois, deux fois. Et puis je me relevai et je reculai en titubant, les yeux fixés sur lui – sur *elle* – le regardant se redresser, essuyer du sang sur son visage.

— *T'as pas bientôt fini de gueuler ? Qu'est-ce qui te prend, crétin ?*

P'pa me secouait par le bras en me tirant vers la route.

— Viens donc, imbécile ! Filons avant que...

Les projecteurs de la cour s'allumaient, des portes claquaient, des pas lourds accouraient de toutes parts.

Nous prîmes nos jambes à notre cou.

V

Il plut pendant la nuit et le matin, il crachinait encore, mais P'pa avait encore la dernière bouchée de son petit déjeuner quand il partit pour la ville. Il savait que Matthew Bienvenu était trop fier pour porter plainte, à la suite des événements de la veille, et il était pressé d'arriver en ville où il pourrait, sans aucun risque, raconter à qui voudrait l'entendre comment *nous* avions rossé un des hommes les plus riches de l'Oklahoma.

Je partis pour l'école plus tôt que d'habitude. J'avais presque hâte d'affronter les ennuis qui m'y attendaient. Avec la bruine, mon chandail fut bientôt tout humide.

Quand j'arrivai au croisement de la grand-route, Nate Laverty m'appela d'un coup de sifflet et descendit en courant le sentier de leur cabane, avec son frère Pete. C'étaient deux grands maigres aux dents proéminentes. On était à peu près du même âge, mais ils étaient plusieurs classes en dessous de moi.

Pete me demanda en ricanant pourquoi j'étais emmitouflé dans un chandail. Est-ce qu'ils portaient des chandails, Nate et lui ? Une vraie poule mouillée, voilà ce que j'étais.

— Si vous ne mettez pas de chandail, rétorquai-je, c'est parce que vous n'en avez pas. Vous n'avez rien à vous coller sur le dos que ces vieilles salopettes en loques et vos chemises en toile à sac.

— Quelle mouche te pique, mec ? me demanda Pete. Tu t'es levé du pied gauche, ce matin ?

— Je... P'pa et moi, on a eu un accrochage avec Matthew Bienvenu. Il nous a repris notre métairie.

— Sans blague ? (Ils ouvrirent des yeux ronds.) Comment ça se fait ?

— Ça se fait que c'est le dernier des salopards, tiens !

— M. Bienvenu ? Il doit y avoir erreur sur la personne, mec.

— Bon Dieu, je parle de...

— Oui, mon gars, décréta fermement Pete, tu parles sûrement de quelqu'un d'autre. Parce qu'il n'y a jamais eu nulle part un plus chic type que M. Bienvenu !

À cause du crachin, ils avaient ouvert les portes de l'école avant l'heure. Les Laverty me quittèrent au rez-de-chaussée, où se trouvait leur salle de classe, et je montai l'escalier tout seul. Miss Trumbull m'attendait sur le palier du premier.

Elle me sourit et me dit bonjour. Quand elle parlait, les verres de son pince-nez miroitaient et on ne voyait plus ses yeux. C'était une vieille dame assez pète-sec qui ne badinait pas avec la discipline, et beaucoup d'élèves ne pouvaient pas la piffer. Mais avec moi, elle avait toujours été chouette.

— Voulez-vous m'accompagner chez M. Cardinal, Thomas ? Je lui ai promis que nous viendrions dès votre arrivée.

— Pour quoi faire ? dis-je. Je n'ai rien fait de mal.

— J'en suis sûre, et M. Cardinal en est également convaincu.

— Alors...

— Venez, Thomas.

Elle me prit par le bras et je la suivis. Nous entrâmes dans le bureau du dirlo, et elle referma la porte. Il lui sourit, me fit un clin d'œil, et nous nous assîmes devant sa table de travail.

C'était un brun, évidemment, avec des yeux et des cheveux noirs. Il cumulait les fonctions de directeur et de prof de Sciences, et il m'avait toujours eu à la bonne.

— Alors, Tom, sourit-il. Vous voilà accusé d'un épouvantable méfait. Notre distingué cerbère, M. Tardif, prétend...

— Je sais ce qu'il vous a dit. Faites-le donc venir ici, qu'il le répète devant moi.

— Allons, Tom...

— Cet horrible individu ! (Miss Trumbull fit claquer sa langue.) Je comprends que Thomas soit outré.

— C'est plus que cet homme n'en mérite, protesta M. Cardinal. Il semble que nous soyons obligés de le supporter, mais... Que s'est-il passé au juste, Tom ? Il y a eu quelques chapardages dans l'école...

— Oui, et vous connaissez très bien le coupable !

— Mettons que j'ai des soupçons assez précis. Expliquez-nous ce qui s'est passé, Tom. Vous avez taquiné Abe... vous avez essayé de le faire sortir de ses gonds ?

— C'est lui qui a voulu faire le malin avec moi et je lui ai

flanqué une sacrée trouille, à cette saloperie de métis !

— Thomas ! s'exclama Miss Trumbull.

Elle faisait une drôle de bobine, toute crispée, mais M. Cardinal garda le sourire.

— Tout ce que je vous demande, Tom, c'est de me dire que vous n'avez rien caché dans votre poche.

— Parce que vous me croiriez sur parole, hein ?

— Bien entendu.

J'hésitai. Mais j'étais tellement écœuré... et puis à quoi bon, de toute façon ?

— À d'autres ! Vous voudriez me faire croire que vous prendriez parti contre un de vos frères de race ? Pourquoi essayez-vous de la cacher, d'ailleurs ? Pourquoi ne pas vous faire appeler M. Oiseau-Rouge, au lieu d'angliciser votre nom dans l'espoir de passer pour un Blanc ? Pourquoi...

— Sortez, dit-il. Sortez, sortez, s-sss...

Miss Trumbull bondit de son fauteuil. Elle m'empoigna par le bras, m'arracha de mon siège, me fit pivoter sur mes talons et sortit du bureau, et je vous garantis que pour une petite vieille, elle avait une sacrée poigne.

— Allez chercher vos livres, Thomas ! Vous êtes renvoyé jusqu'à nouvel ordre.

— Vous pouvez les foutre à la poubelle, dis-je. Je ne reviendrai plus.

Je descendis l'escalier quatre à quatre et sortis de l'école en courant. J'entendis vaguement la voix de Miss Trumbull qui m'appelait :

— *Thomas ! Thomas Carver !*

Et puis la sonnette qui annonçait le début des classes se mit à carillonner, et je n'entendis plus rien d'autre. Ce bruit me suivit le long de la route, et je dus me taper sur les oreilles avec mes paumes pour m'en débarrasser.

En arrivant au creux sous les saules où Donna avait l'habitude de garer sa voiture, je m'abritai sous les arbres et je m'assis sur une pierre en me disant que si je restais assez longtemps, peut-être jusqu'à midi, Donna viendrait sûrement. Parce qu'elle l'avait souvent fait. Juste avant la sortie, elle passait en bagnole devant l'école en donnant un petit coup de klaxon pour me signaler sa présence. Et à midi, je courais la rejoindre et on avait une grande demi-heure à passer ensemble. Mais... mais je ne pensais pas

qu'elle viendrait aujourd'hui.

Ni aujourd'hui ni jamais.

Je repris le chemin de la maison et la bruine se transforma en une pluie drue et glaciale. En un rien de temps, je fus trempé jusqu'aux os, mais je m'en aperçus à peine. Tout m'était indifférent.

Donna. Donna...

— *Non. Plus jamais, mon gars.*

— *Mais je pourrais y aller ! Je pourrais me faufiler là-bas pendant la nuit...*

— *C'est ça. Et ramasser une giclée de plomb dans les fesses !*

— *Il faut que j'essaie ! En tout cas, elle m'écouterà, n'est-ce pas ? Elle ne peut pas refuser de m'écouter. Une femme écoute toujours le seul homme qui...*

— *T'écouter ? Qu'est-ce que tu lui dirais ? En admettant que tu arrives à effacer le souvenir de la nuit dernière... et qu'elle chante tes louanges à son père... Qu'est-ce que tu lui dirais ? Au diable P'pa ? Je suis un homme libre, indépendant ? Dis-moi ce que tu veux et je le ferai ?*

— *Je... peut-être.*

— *Pas toi, mon gars. Non.*

— *C'est ce qu'on verra !* criai-je. *Je le ferai peut-être.*

Je m'ébrouai. J'avais l'impression de m'éveiller d'un mauvais rêve et je me sentis un peu calmé, détendu. J'essayai mes yeux mouillés – par la pluie, je suppose – et je me mis à courir. Je cavalai d'une seule traite jusque chez nous.

Je m'arrêtai sous la véranda et je fis tomber la boue de mes godillots en les frottant – semelle et côtés – sur le sac que Mary avait étendu sur le sol, puis j'entrai dans la cuisine.

— *Tiens, fit P'pa. Qu'est-ce que tu fais là ?*

Il était assis sur une chaise, les jambes de son froc relevées au-dessus des genoux, les pieds dans un baquet de flotte, et il avait sa tête des mauvais jours. Ça n'avait pas dû être aussi amusant qu'il l'espérait de se vanter d'avoir réglé son compte à Matthew Bienvenu.

— *Qu'est-ce que tu fais là ?* répéta-t-il. *Tu devrais être à l'école, à c't'heure.*

Je regardai Mary, mais il n'y avait évidemment aucune aide à attendre de son côté. Elle semblait prête à s'effondrer.

— *Toi, tu t'es attiré une sale histoire, hein ? C'est ça ?*

— Oui, P'pa.

— Tu t'es fait virer ?

— Qu'est-ce que ça peut faire ? dis-je. Qu'est-ce que ça change, P'pa ? De toute façon, on ne peut pas vivre sur quatre hectares de terre. Il va falloir chercher un autre métayage et...

— Ils t'ont viré ! Tu t'es fait foutre à la porte ! Je t'ai sorti de rien, je t'ai élevé à la force du poignet, je t'ai porté à bout de bras pour que tu deviennes quelqu'un, et v'là que tu démolis tout, que tu retombes dans ton néant. Le Seigneur tout puissant avait clairement manifesté Sa volonté et tu t'es rebellé contre elle. T'as bafoué Sa volonté.

— Je n'y suis pour rien, P'pa. Tout ce que j'ai fait, c'est...

— Il m'avait confié une pierre pour que je Lui rende du pain en échange, et tu t'es révolté contre Lui.

P'pa tendit la main, et Mary s'empressa d'y déposer une serviette. Il sortit ses pieds du baquet l'un après l'autre, les essuya soigneusement, entre chaque orteil, se leva, jeta la serviette sur la chaise et se rendit dans sa chambre. Il en ressortit avec une épaisse longe de cuir.

— Face au mur, ordonna-t-il.

Mary gémit faiblement et se couvrit la tête avec son tablier. P'pa la regarda du coin de l'œil en faisant claquer la longe, puis il pointa son menton vers moi.

— J'te conseille d'obéir, mon gars. Et plus vite que ça.

C'était bien mon intention. Il ne pouvait pas me faire souffrir beaucoup plus que je ne souffrais déjà, et ça me donnerait peut-être le courage qui me manquait pour le plaquer. Pour éliminer les « peut-être » de ce que j'allais dire à Donna. Si j'arrivais à la voir.

Mais...

Mais je ne pouvais pas le laisser aller jusqu'au bout. Je ne pouvais pas lui faire un coup pareil, parce que je savais ce qu'il ressentirait après, quand il apprendrait la vérité. Je savais à quel point il serait vexé, humilié. Si je décidais de rompre avec lui, parfait, mais il fallait que la décision vienne de moi. Je n'allais pas le mortifier pour la lui faire prendre à ma place.

— P'pa, dis-je, je n'ai pas...

— Face au mur !

— Mais je n'ai rien fait !

Son bras se leva et décrivit un cercle. La longe siffla et s'enroula autour de mon cou. P'pa donna un coup sec et je tombai

à genoux. La longe se déroula, et le bras de P'pa se releva.

Et ça me fit mal. Ça faisait toujours mal. Mais cette fois, ça ne me fit pas seulement mal, ça me fit quelque chose de pire, quelque chose de mauvais qui me donna la nausée. Et je me dis qu'il fallait à tout prix que j'arrête P'pa. Ce que je ressentais, je compris que ça devait être de la haine, et j'en fus à la fois écoeuré et terrifié. Parce que malgré tout ce qu'il avait pu me faire, je crois que, jusque-là, je n'avais jamais su ce que c'était que la haine. Je n'avais pas encore appris à haïr.

Et si c'était ça, la haine, je ne tenais pas à en apprendre davantage. Je sentais que ça valait mieux.

La longe s'abattit sur mon dos une troisième fois, une quatrième. Et ce n'était pas fini. Je voulus me lever et P'pa retourna la longe. La grosse boucle de fer me cingla les épaules et m'arracha le coin de la bouche.

Je me mis debout.

Il me regarda et recula d'un pas. Lorsqu'il me désigna le plancher, sa main tremblait.

— À genoux, mon gars, et que ça saute !

Je faillis secouer négativement la tête, mais je finis par acquiescer.

— Bon, dis-je. C'est toi qui l'auras voulu.

— Je le sentais venir. J'ai bien vu que tu faisais ta mauvaise tête...

— Cogne donc, dis-je. Pas la peine de te chercher des excuses. Depuis le temps, ça doit venir tout seul.

— Je...

Il recula d'un pas. Il ne pouvait probablement pas faire autrement, parce que j'avais avancé d'un pas vers lui. Je l'avais fait sans même m'en rendre compte, mes yeux rivés aux siens, la bouche en sang.

— Qu'est-ce qui te prend, fils ?

— Vas-y, P'pa, dis-je. Continue, t'occupe pas de moi. Tu as toujours trouvé normal de me flanquer des raclées. Pour toi, c'est une façon comme une autre de prendre de l'exercice. Alors, te gêne pas, continue. À quoi ça rime de t'arrêter maintenant ?

— Je te préviens, mon gars. Tu ferais mieux...

— Allez, oblige-moi. Oblige-moi à te raconter ce qui s'est passé.

Il leva aussitôt le bras, et je souris. Je lui souris en éprouvant

cette émotion malsaine à laquelle je commençais à prendre goût. Je suppose que le renard pris au piège qui est obligé de couper sa patte avec ses dents pour sauver sa peau doit ressentir à peu près la même chose.

J'éclatai de rire, et la longe retomba.

Par terre, parce que P'pa l'avait lâchée.

— Raconte, Tom. Je te le demande...

Je lui racontai, en regardant son visage changer, et je crois bien que, pendant un instant, j'y pris plaisir. Mais je sentis que c'était un plaisir morbide et je détournai les yeux. Pour abrégér son supplice, je débitai mon histoire aussi vite que je le pus en restant clair.

Lorsque j'eus terminé, il resta un moment silencieux. Ses mains se serraient et se desserraient convulsivement, sa tête pendait plus bas que jamais au bout de son cou de dindon. Il finit par la redresser pour me regarder et ses lèvres se mirent à trembler.

— C'est... c'est bien vrai, fiston ?

— Tu sais bien que je ne suis pas un voleur, P'pa.

— Non... je parlais pas de ça... C'est vrai que t'as rien dit ? Tu leur as pas dit que tu... qu'on avait pas mangé à not' faim ?

— Rassure-toi, P'pa, je ne t'ai pas fait honte. Je leur ai laissé croire que j'étais un voleur.

Il hocha la tête et se rasséréna un peu. La souffrance qui labourait ses traits l'abandonna pour ravager les miens, mais je me détournai trop vite pour qu'il puisse s'en apercevoir et je sortis de la pièce.

Je traversai la cour en courant, baissai la tête pour passer sous les cordes à linge, et me réfugiai dans l'ancienne étable qui nous servait de hangar à bois. Je m'assis sur le billot et j'enfouis mon visage dans mes mains. J'essayai de pleurer ; j'essayai de toutes mes forces, mais les larmes ne voulurent pas venir. Et ce fut encore plus pénible que de découvrir ce que pouvait être la haine.

Je crois qu'il ne peut rien nous arriver de pire que de voir s'effondrer d'un seul coup toutes les choses auxquelles on croyait et d'être incapable de verser une larme, parce que ça ne mérite même pas ça, pas même une seule et unique larme.

Et que ça n'a jamais valu davantage.

Je ne relevai pas la tête quand j'entendis P'pa arriver. Il hésita un instant sur le pas de la porte (je savais qu'il était là parce qu'il se trouvait entre la lumière et moi), et se racla la gorge. Puis il entra en butant un peu contre le seuil et, au bout d'un moment, il

posa sa main sur mon épaule.

— Tom, dit-il. Tommy, mon petit...

Je reculai un peu mon épaule. Sa main retomba.

Ses pieds firent craquer les copeaux de bois et je compris bientôt, à la pénombre, qu'il était à nouveau planté sur le pas de la porte, les yeux fixés au loin, très loin, au-delà des champs immenses, au-dessus de l'argile rouge, de la plaine rouge, de l'enfer rouge et de ses interminables processions de petits diabolins desséchés – le coton, encore le coton, toujours le coton – aveugles à tout sauf à l'horizon et sa rangée de derricks dressés vers le ciel. Géants d'acier, caquetant, gloussant, ricanant entre eux ; se moquant du coton et des lilliputiens qui s'y affairaient comme des fourmis. Soufflant, crachant, et vomissant de l'or.

— Viens voir, Tom, dit-il à mi-voix. Viens les regarder.

Je ne bougeai pas.

— Tu entends, petit ?

Je me levai. La force de l'habitude. J'allai à la porte à côté de P'pa.

— Regarde-les, murmura-t-il. Regarde-moi ça. Vingt-cinq mille dollars !

On aurait cru entendre le démarcheur.

— Vingt-cinq mille dollars !

Il s'apprêtait à le répéter une troisième fois, mais sa voix se brisa au milieu du vingt-cinq et il n'alla pas plus loin.

— Que Dieu damne son âme immortelle, psalmodia-t-il.

Et je le répétei après lui.

— C'est de sa faute ! Tout est de sa faute ! Il est pas digne de vivre !

— Non, dis-je, il n'en est pas digne.

P'pa tourna une seconde les yeux vers moi, mais il faut croire que les derricks étaient un spectacle autrement fascinant. Et, pour lui aussi, l'habitude était une seconde nature. En tout cas, si l'idée l'effleura que nous ne maudissions pas la même personne, il n'en laissa rien paraître.

VI

Nous soupâmes de bonne heure. P'pa paraissait un peu démonté. Il n'engueula pour ainsi dire pas Mary et, une ou deux fois, il me passa les plats. Ça pourrait paraître assez normal, mais venant de P'pa, c'était tout à fait extraordinaire. Pour autant que je m'en souviennne, c'était la première fois que ça lui arrivait.

Après souper, il alla s'asseoir au salon et lut la Bible, l'Ancien Testament, celui où les méchants sont l'objet des pires malédictions. Au bout d'une petite heure, il ferma le livre, traversa le passage couvert et sortit sur la véranda. Il y resta une minute ou deux, probablement pour éviter de se faire rincer en allant jusqu'aux gogues, puis il rentra et la porte de sa chambre claqua.

Mary qui était assise sur le canapé, leva les yeux vers moi.

— Qu'est-ce qui lui prend ?

— Il essaye de se conduire correctement.

— Hum, grogna Mary. J crois plutôt qu'il mijote un mauvais coup. Saloperie de vieille carne ! Espère un peu. Un de ces jours, j'y ferai son affaire.

— Sans blague ?

Je ne l'écoutais que d'une oreille. Je ne voyais pas Mary faisant son affaire à qui que ce soit, à moins qu'elle ne s'évanouisse et l'assomme en s'effondrant dessus.

— Tu me crois pas, mais je te parie que je le ferai. Avec la hache, que j'y ferai son affaire !

— Non, Mary. Sûrement pas.

— Eh ben... autrement, alors. Il doit bien y avoir un moyen de l'expédier au trou.

Je bâillai et levai ma main devant ma bouche.

— Pourquoi restes-tu, Mary ? Rien ne t'y force.

— Je... je...

Son regard devint vitreux, et elle se mit à tripoter fiévreusement l'épingle de nourrice qui fermait son col. Ses doigts s'agitaient de plus en plus vite et le reflet de l'épingle était la seule lueur qui animait ses yeux vides.

Ma question était stupide. On ne demande pas à un mort pourquoi il ne marche pas.

— Je plaisantais, dis-je. Qu'est-ce que je deviendrais, si tu t'en allais ? Jamais je ne pourrai me passer de toi.

— Tu... (Elle s'arrêta de tripoter son épingle.) Je crois vraiment que je te manquerais, hein ?

— Tu le sais bien, que tu me manquerais.

Elle rougit autant que le lui permettait son hâle et parut contente. Et je songeai : « Et elle ? Qu'est-ce qu'elle deviendra, si je me tire ? » Et puis je me dis que ça ne changerait probablement pas grand-chose.

— Je crois que je vais aller me pieuter, dis-je en me levant. Et toi ?

— Pourquoi pas ? répondit-elle.

Je me penchai et l'embrassai sur la joue. Elle me retint une minute en me passant la main dans les cheveux. Blottie contre moi, elle frottait sa joue sur ma poitrine.

— Tommy... tu veux que je te masse le dos ? J'ai de la bonne graisse de poulet à la cuisine.

— Pas la peine, répondis-je. Ça ne me fait plus mal.

— Ça ne fait rien, je serais contente de le faire, Tommy. J'aime bien m'occuper de toi.

— Pas la peine, répétais-je.

— Je... je ferais n'importe quoi pour toi, Tommy. Tu peux me demander tout ce que tu voudras, je le ferai.

— Bonsoir, dis-je.

Je lui donnai une petite tape sur les fesses et passai dans ma chambre. Je fermai la porte et je m'assis sur le lit. Et, au bout d'un moment, je m'aperçus que je retenais ma respiration. Je retirai mes godasses et m'allongeai. Sans bouger, pour ne pas faire craquer la balle de maïs.

N'ayant pas de fenêtre, la pièce était très obscure. La seule lumière provenait de la fente sous la porte. J'entendis grincer les chaussures de Mary, et la lumière s'éteignit presque. Elle venait de baisser la mèche, comme tous les soirs, laissant la lampe en veilleuse pour le cas où quelqu'un aurait besoin de se lever. Et puis sa porte se referma, j'entendis un petit *boum-boum* lorsque Mary se déchaussa, et la paillasse se mit à craquer.

Et elle craquait, elle craquait, et moi je ne bougeais pas, je respirais à peine. Et puis je perçus un petit grattement contre la

cloison, et la voix de Mary chuchota :

— Tommy ? Tu dors ?

Silence.

— J'arrive pas à m'endormir. Je *peux* pas dormir, Tommy.

Silence.

— Je t'en prie, Tommy. Tu sais bien... j'en ai tellement envie, Tommy. Ça fait si longtemps que j'attends...

Je fermai les yeux en me demandant comment Donna avait pu deviner Mary au premier coup d'œil, alors que moi qui vivais avec elle depuis toujours, il avait fallu me fourrer le nez dedans pour que je comprenne.

— Tommy... (Les planches de la cloison grincèrent lorsque Mary plaqua son corps contre elles.) On pourrait rester chacun chez soi, Tommy, et le faire tant qu'on voudrait, il pourrait jamais nous pincer. Tommy... (Nouveau grattement contre les planches.) ... prends ton couteau, Tommy, et là... juste à l'endroit où je gratte, t'as qu'à...

Il fallut près de deux heures pour qu'elle se décourage et finisse par s'endormir. Elle se mit à ronfler, mais je restai encore un moment immobile. Je savais ce que j'allais faire, mais j'avais du mal à me décider. C'est dur de rompre avec ses habitudes.

Désobéir à P'pa ? Je balayai l'objection. Ce n'était pas la première fois que je lui désobéirais, même s'il n'en avait jamais rien su, et j'étais bien décidé à continuer.

La pluie ? Je m'étais déjà fait rincer et je n'avais pas fondu. D'ailleurs, il ne pleuvait presque plus.

Comment la joindre ? Je n'avais pas beaucoup de chances de la trouver dehors par un temps pareil, mais je savais où était située sa chambre, au rez-de-chaussée de l'aile sud. Elle me l'avait dit un jour pour me taquiner, en insinuant que rien ne m'aurait empêché de venir la voir si j'en avais eu vraiment envie.

Et si je me faisais pincer par un domestique ou un des contremaîtres ? Eh bien, qu'ils y viennent. Qu'ils essaient.

Je posai les pieds par terre et cherchai mes godasses à tâtons. Je les attachai par les lacets, les suspendis autour de mon cou et me levai.

J'ouvris la porte en m'arrangeant pour que le grincement coïncide avec un ronflement de Mary et la refermai pendant un autre ronflement. J'allai sur la pointe des pieds jusqu'à la porte de la véranda, l'ouvris sans bruit et courus jusqu'à la route. Je m'essuyai les pieds avec de l'herbe mouillée, en sautillant d'abord

sur un pied, puis sur l'autre, j'enfilai mes chaussures et je partis.

Trois bornes, ça fait une bonne trotte sur un chemin de terre boueux, mais j'eus l'impression de les parcourir en un clin d'œil.

Je lui dirais : je ferai tout ce que tu voudras, chérie, tu n'as qu'à parler. Traite-moi de tous les noms, je le mérite. Je m'excuserai auprès de ton père, je le laisserai me casser la figure. Pointe la charrue dans la direction que tu veux, chérie, je ferai les sillons. Donna n'était pas rancunière.

J'arrivai au petit bois et le traversai. Juste avant d'en sortir, je pris à droite en me dissimulant de mon mieux derrière les arbres et les broussailles. Je me déplaçai parallèlement à la maison jusqu'à une haie en demi-cercle qui entourait des massifs de fleurs. Plié en deux, je longeai cette haie en direction de la maison. En arrivant au bout, je m'accroupis et observai les fenêtres de la chambre de Donna, si proches et pourtant si lointaines. Et je me disais tout bas :

— *Sors, ma chérie. Je t'en prie, sors. Je t'en supplie, Donna, sors de ta chambre.*

Je pensais le plus fort que je pouvais, et il me sembla bien voir bouger quelque chose derrière une des fenêtres. J'aurais presque juré que c'était Donna et qu'elle savait que j'étais là.

Mais j'eus beau attendre, elle ne se montra pas, et je me dis qu'il ne suffisait pas de le désirer pour qu'elle sorte. Alors je ramassai une poignée de petits cailloux sur le sentier, les fourrai dans ma poche et me mis à plat ventre. Je me faufilai sous les arbustes et rampai jusqu'à une autre haie qui constituait, si l'on peut dire, le dernier abri entre la maison et moi. Il me semblait que de là, je pourrais lancer mes cailloux. Mais avant, j'avais besoin de souffler un peu. Avec toutes ces ruses de Sioux, je commençais à être crevé.

Je me reposai à plat ventre par terre, la tête posée sur mes bras, et je commençai à me rendre compte à quel point j'étais trempé, et crotté comme un barbet. Je me redressai, un peu frissonnant, et me remis debout. Toujours plié en deux, je m'efforçai de voir ce qui se passait de l'autre côté de la haie. Et je me figeai dans cette position comme si j'avais été congelé par une brusque vague de froid.

Les poils de ma nuque se hérissèrent, mon estomac pesait vingt tonnes, et mes côtes me serraient les poumons comme un carcan.

J'étais pétrifié. Je n'arrivais pas à me décider à faire un geste. Et puis je finis quand même par bouger, je réussis à me retourner.

Et il était bien là, tellement près que j'aurais pu le toucher si j'avais voulu.

C'était un des contremaîtres de la plantation, un grand Indien qu'on appelait Chef Crépuscule bien qu'il ne soit pas vraiment chef, naturellement. Il avait passé une veste de peau sur son gilet de corps et il portait, enroulé autour de l'épaule, un de ces fouets à manche court dont la lanière de cuir tressé mesure plus de cinq mètres de long.

Donna était à côté de lui, un peu en retrait, son peignoir blanc (vous auriez peut-être appelé ça une robe d'intérieur), serré à la taille par une ceinture.

Chef Crépuscule l'interrogea du regard, et elle hocha la tête. Il recula et parut se dissoudre dans l'ombre de la haie. Donna s'avança. Dans son visage blafard, ses yeux ressemblaient à deux charbons noirs.

— Qu'est-ce que tu fais là ? me demanda-t-elle d'un ton sec.

— M... mais... (Je voulais sourire, mais j'avais la figure trop raide.) Mais je voulais te voir, Donna.

— Tu n'avais pas besoin de t'introduire ici pendant la nuit comme un voleur. Rien ne t'empêchait de me voir dans la journée. Je t'ai attendu à midi et à nouveau ce soir.

— Mais... je n'aurais jamais cru que tu viendrais ! J'étais persuadé que tu ne voulais pas me voir !

— Je comprends. Mais ce soir, par contre, tu pensais que je ne demanderais pas mieux. C'est bien ça ?

J'essayai à nouveau de sourire. J'avais peur et, en même temps, la moutarde commençait à me monter au nez. Mais Donna était si proche et... et j'avais tellement envie que tout soit comme avant.

— Alors ? dit-elle.

Je me contentai de secouer la tête en souriant. Il me suffisait de baisser les yeux pour apercevoir la naissance de ses seins. Le col de sa robe de chambre était ouvert et elle avait la poitrine si haute... Quant au reste, je l'imaginais sans peine. Comment pourrait-on oublier ce qui a été une partie de soi-même ? Il me semblait voir son ventre plat et ses hanches rondes, et je me rappelais combien elles étaient douces et tièdes la veille au soir, quand je les tenais entre mes bras, dans la voiture...

— Donna chérie, balbutiai-je. Pour l'amour du ciel...

Et je tendis les bras vers elle.

Elle fit un pas en arrière en serrant le col de sa robe de

chambre et, derrière moi, dans les ténèbres, j'entendis un glissement.

Mes bras retombèrent à mes côtés.

— Je suis venu te dire que je m'excusais, dis-je. J'ai eu tort. P'pa a eu tort. Je ferais n'importe quoi pour que tu me pardonnes.

— Ce n'est pas moi qu'il faut implorer, riposta-t-elle. Depuis hier soir, j'ai décidé de ne plus intervenir dans les affaires de Papa. J'ai constaté qu'il était beaucoup plus clairvoyant que moi pour juger les gens.

— Implorer ? dis-je. Je n'ai pas...

— Dis à ton P'pa qu'il faudra qu'il parle lui-même à mon père. Dis-lui que l'influence que tu t'es sûrement vanté d'avoir sur moi a cessé d'exister.

— Mais...

Je mis un certain temps à comprendre ce qu'elle voulait dire, mais quand je le compris enfin, j'en fus abasourdi. J'eus l'impression que mon visage se vidait de son sang.

— Tu veux dire... tu veux dire que tu crois que j'essaie d'obtenir de toi...

— Eh bien... (Elle hésita.) Tu avoueras...

— Je n'avoue rien de plus que ce que j'ai dit ! Je ne savais plus où j'en étais et j'avais besoin d'y voir clair ! Mais si tu t'imagines que je... que je pourrais faire une chose pareille ! Tu sais pourtant bien que j'en suis incapable ! Voyons, Donna, je n'ai jamais eu qu'un regret, c'est que tu sois aussi riche, et...

— Attends ! Attends une minute, Tom ! (Elle leva la main.) Je crois qu'il est préférable que nous en restions là pour ce soir. Cette histoire couvait depuis longtemps et ce n'est pas une question qu'on peut régler sous un arbre, au milieu de la nuit. Par deux fois aujourd'hui, j'ai essayé de te voir. J'avais besoin de te parler. Mais tu avais mieux à faire, tu...

— Je viens de t'expliquer...

— Tu as pensé que rien ne t'y obligeait. Que tu pouvais me blesser plus gravement que je ne l'ai jamais été et revenir quand bon te semblerait, et que je te tomberais dans les bras. Non, ne dis rien ! Tu ne l'as peut-être pas vraiment pensé, mais c'est quand même ce qui s'est produit et j'estime que ça n'a que trop duré. Je... (Sa voix se brisa.) Je suis bouleversée, Tom. Ce soir, je ne pourrais pas être impartiale envers toi. Je crois qu'il vaut mieux que tu t'en ailles avant... avant que... Je t'en prie, va-t'en. Vite !

— D'accord, je m'en vais. Je te verrai demain, chérie ?

— Je... je ne sais pas. Je ne peux pas...

— Après-demain ? À l'endroit habituel ?

— Je... (Elle frissonna.) Oh, Tom, pourquoi as-tu...

— Je sais. Je sais, chérie. Je t'attendrai là-bas tous les soirs et tu viendras quand tu voudras. Prends ton temps. Mais tu pourrais peut-être... Renvoie ce moricaud une minute, chérie.

— Eh bien...

Elle renifla et jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Et je commençai à lever les bras, parce que je ne pouvais pas attendre une seconde de plus.

Et puis elle tourna vivement la tête, et j'espère ne jamais revoir sur aucun visage l'expression que je vis ce soir-là sur le sien. Une colère blanche, une fureur démentielle, mais glacée.

Sa voix n'était plus qu'un chuchotement.

— Moricaud, murmura-t-elle. Moricaud.

— Donna, ma chérie, tu sais bien que...

— Ça a quand même fini par sortir, hein ? (Elle recula.) Tu n'as pas beaucoup d'estime pour les Indiens, n'est-ce pas ? (Elle continuait à reculer.) C'est pour ça que tu es venu ici ce soir ? Pour achever ton travail ? Et pourquoi pas ? La viande rouge n'est pas chère, pas vrai ? Tu es bien placé pour savoir à quel point elle est bon marché. Tu...

— Donna ! m'exclamai-je et je voulus la prendre dans mes bras.

Mais elle n'était plus là.

Le Chef y était, lui. Il se dressait entre Donna et moi.

— Qu'est-ce que je fais, Miss ? demanda-t-il, les yeux fixés sur moi.

— F... fais-le partir ! Je ne veux plus le voir ! Chasse-le !

— Bien, Miss.

Il porta deux doigts à ses lèvres et siffla. Quelque part sous les arbres, on entendit un hennissement. C'était un des grands bais de la plantation. Tous leurs chevaux étaient des bais. Il s'approcha du Chef et posa la tête sur son épaule. Le chef lui caressa les naseaux sans me quitter une seconde du regard.

— Tu as compris, Chef ?

— Oui, Miss.

Il recula d'un pas et sauta en selle.

— Fais-le courir, courir, courir... !

— Oui, Miss.

Je reculais contre la haie et entrepris de la contourner, le dos plaqué aux branches.

— Essayez, pour voir ! Essayez un peu et je vous jure bien...

Il retira le fouet de son épaule. Il laissa traîner la lanière derrière lui, puis rabattit le manche d'un coup de poignet. J'entendis un *clac* aussi sec qu'un coup de fusil et j'eus l'impression qu'un fer rouge traversait le bout de mon godillot et me brûlait les orteils jusqu'à la cheville.

J'avais prévu ce qui allait se passer et je m'y étais préparé. Je m'étais dit que je préférerais mourir que de sauter ou de crier. Mais je ne mourus pas.

Je sautai. Et je criai.

Je me jetai de l'autre côté de la haie, et le fouet cingla de nouveau, *clac-clac* ! et le fer rouge me laboura les talons. Je me lançai en avant et je pris une nouvelle décharge dans les orteils. Je...

Derrière, *clac-clac* ! devant, *clac-clac* ! les orteils, *clac* ! les talons, *clac* !

Je fis un bon en arrière pour me décoller des arbustes et je trébuchai. Je tombai à la renverse, et le fer rouge transperça mes semelles. Je roulai sur moi-même, me relevai et pris la fuite, plié en deux, les yeux injectés de sang, la nausée aux lèvres, et...

Clac-clac ! Clac-clac ! pied gauche-pied droit, pied gauche-pied droit. *Clac-clac...*

Je me sauvai.

Clac !

Je hurlai et je courus, titubant, aveugle...

Clac !

Je tombai, je criai, je courus, chancelai, trébuchai, et...

Clac, clac, clac, clac...

Des lumières s'étaient allumées. J'entendais un brouhaha, des rires, des appels, un cri, toujours le même. Mais tout ça restait confus, comme les lumières. Je n'entendais qu'une vague rumeur dans laquelle je distinguais à peine ma propre voix, ma voix qui hurlait. J'étais tout engourdi et je ne sentais plus la douleur.

Je ne sentais plus rien.

Je me levai. Je me retournai et je lui fis face.

— Fais-moi courir ! hurlai-je. Essaie un peu de me faire courir !

Clac-clac !

— Continue, salaud...

Clac-clac !

— Fais-moi courir ! Vas-y, vas-y...

Clac ! Ça remontait le long de la tige de mes godillots.

Clac-clac ! Ma cheville. Je sentis le morceau de peau s'arracher.

— Vas-y, essaye de me faire courir !

Clac-clac, clac-clac !

— Oblige-moi...

— Tom ! Tom Carver !

— Essaie un peu...

— Carver ! Tom ! Reprenez-vous, mon petit, c'est fini.

Un homme me secouait, un homme avec un bandeau sur un œil et une bande de sparadrap sur la joue. Donna était affalée contre lui, immobile et blême, la tête appuyée sur le bras de son père. Elle ne pouvait plus me voir courir, parce qu'elle avait les yeux fermés.

— Tom ! (Il la soutenait d'un bras et me secouait de l'autre.) Vous êtes blessé, Tom ?

— Faites-moi courir.

— Venez à la maison, j'ai à vous parler. Vous voulez bien, mon petit ? Vous voulez bien venir avec moi, Tom ? Avec Donna et moi ?

— Faites-moi courir.

Il hésita. Puis il passa son autre bras sous les genoux de Donna et la souleva. Et la tête de Donna bascula en arrière, les yeux clos. Elle ne risquait plus de me voir courir, maintenant.

— Ça m'étonne de toi, Chef.

— Oui, m'sieur. Mais Miss Donna avait dit...

— Je sais, je sais. (Matthew Bienvenu me regarda et fit une dernière tentative.) Maintenant, Tom, écoutez-moi. J'ignore l'origine de cette affaire, mais je suis persuadé qu'elle peut s'arranger. Hier soir, vous vous trouviez dans une situation délicate... et la mienne était pour le moins inhabituelle. L'opinion que j'ai de votre beau-père n'est pas... bon, enfin, ne parlons pas de ça. Mais en ce qui nous concerne, vous et moi... vous et moi, et Donna aussi, j'en suis sûr, je préférerais de beaucoup essayer de trouver une solution raisonnable que...

Fais-moi courir, fais-moi courir.

Je lui tournai le dos et traversai la pelouse en boitillant.

— Occupe-toi de lui, Chef, dit Matthew Bienvenu.

Et je le vis partir vers la maison, courbé en deux, portant dans ses bras Donna qui avait les yeux fermés et qui ne pouvait plus me voir courir.

Le Chef me toucha le bras en se dandinant sur les hauts talons de ses bottes.

— Sans rancune, petit ? Vous m'en voulez pas, hein ?

— Vous n'avez pas réussi à me faire courir, dis-je. Personne ne peut m'obliger à courir.

— Non, m'sieur, ça c'est bien vrai. Celui qui vous fera courir, il est pas encore né. Alors, maintenant, asseyez-vous là bien tranquillement et je vais chercher une voiture pour vous ramener chez vous.

— Personne ne peut m'obliger à courir...

— D'accord, mais...

Je me mis à courir, à courir sans que personne ne m'y oblige, parce que je voulais courir, et les derniers mots que j'entendis furent :

— Sans rancune, hein ? Ça n'avance à rien de...

VII

Je ne courus pas plus loin que le petit bois. Dès que je fus à l'abri des regards, dès que j'eus donné la preuve qu'ils ne m'avaient fait aucun mal, je m'effondrai contre un arbre en serrant le tronc entre mes bras et je plantai mes dents dans l'écorce pour ne pas hurler. Je me cramponnai de mon mieux pour essayer de soulager un peu mes pieds, jusqu'au moment où je pus le lâcher pour tituber jusqu'à l'arbre suivant. Et c'est ainsi que j'arrivai au bout de la futaie, d'arbre en arbre.

Je m'assis au bord du fossé, les jambes pendantes, et me traînai latéralement sur les mains jusqu'à une grosse flaque d'eau de pluie. J'y plongeai mes pieds, et l'eau passa par-dessus le bord de mes godillots et les remplit.

Je restai dans cette position un bon bout de temps. Ça me soulageait un peu, mais je sentais bien que mes pieds ne trempaient pas suffisamment. Ils étaient tellement gonflés qu'ils adhéraient au cuir comme des saucisses à leur peau. Encore une veine que je n'aie pas porté de chaussettes.

Je sortis mes pieds de la flaque et dénouai mes lacets. Et puis j'empoignai solidement une de mes godasses par la pointe et le talon, je respirai un bon coup, et je tirai.

Et je gueulai comme un putois.

Et plus je tirais, plus je gueulais. Mais je continuais à tirer, parce que je me rendais compte que je n'avais déjà que trop attendu. C'était ma seule et unique paire de pompes et je n'avais pas envie d'être obligé de la découper au couteau pour en sortir.

Je parvins à les retirer toutes les deux et je replongeai mes pieds dans la mare. Et ça me fit encore un mal de chien. Ça me brûlait comme le feu aux endroits où la peau était arrachée, mais l'enflure finit par diminuer et la douleur commença à s'atténuer. Je me sentais un peu mieux. Mon délire semblait se calmer en même temps que l'enflure.

Je me levai et je partis en boitillant. Je marchais autant que possible dans la boue, mais je fus obligé de m'asseoir plusieurs fois pour me reposer, et quand j'arrivai chez nous, l'aube n'était pas loin.

Je me faufilai dans la maison et me glissai dans ma chambre sans réveiller personne. Je me déshabillai, me bouchonnai avec ma chemise et fourrai mes vêtements sales sous le lit. Je sortis des vêtements propres de mon armoire, me glissai sous les couvertures, et...

Et Mary me secouait comme un prunier.

— Allons, Tom ! Debout ! Le déjeuner est sur la table.

J'essayai de fixer la couvrante par-dessus ma tête. Il me semblait que je venais tout juste de fermer les yeux.

Elle continua à me secouer.

— Tom !

— Je n'ai pas faim, dis-je.

— Tom, je t'en prie ! Il t'attend et...

— Ça serait bien la première fois de sa vie qu'il attendrait quelqu'un.

— Tom ! Il faut absolument que tu viennes ! Je ne sais pas quoi lui dire et il va...

— Bon, dis-je. Laisse-moi m'habiller.

Elle sortit de ma chambre et je me levai. Je m'habillai en enfilant une paire de chaussettes, mais sans mettre mes chaussures. J'entrai dans la cuisine en me forçant à ne pas boiter.

P'pa me jeta un coup d'œil par-dessus sa soucoupe de café.

— T'es pas encore réveillé, fiston, me dit-il en cherchant à plaisanter. T'as oublié tes godasses.

— Je ne les ai pas oubliées. Je me recouche après le petit déjeuner.

Je pensais que ça allait déclencher une explosion, mais P'pa n'était apparemment pas d'humeur explosive. Il me régentait depuis trop longtemps pour comprendre ce qui se passait, mais il sentait bien qu'il y avait quelque chose de changé, et tant qu'il n'avait pas découvert ce que c'était, il avançait sur la pointe des pieds.

Je m'assis et me servis de céréales et de galettes. Je cassai les galettes en deux, les arrosai de sirop de sorgho et commençai à manger.

— Alors, comme ça, tu retournes au lit ? dit P'pa.

— Oui.

— Pourquoi ?

— Pourquoi pas ?

Je bus une gorgée de café, reposai ma tasse et regardai P'pa dans les yeux. Il reprit sa soucoupe.

— Oh... j'ai rien contre. Si t'es fatigué, c'est encore là que tu seras le mieux.

— C'est ce que je me suis dit.

Je continuai à manger. S'il avait des questions à poser, qu'il les pose.

— C'est... euh... l'histoire d'hier qui t'a chamboulé ? Ça t'a empêché de dormir ?

Je haussai les épaules.

— Maudit Indien, dit-il. Que son âme noire aille en enfer !

Il termina son déjeuner un peu moins gloutonnement que d'habitude, se leva et décrocha son chapeau et sa veste de treillis du portemanteau.

— Bon, eh ben... (Il fit une pause.) Je m'étais dit... j'pensais qu'on aurait pu aller faire un tour, tous les deux, histoire de voir si on trouverait pas une aut'métairie. C'est encore ce qu'on a de mieux à faire, à mon idée.

— Sûrement, acquiesçai-je.

— Tu... euh, t'as bientôt fini ?

— Quand je n'aurai plus faim. Tant qu'il y a encore de quoi bouffer, autant en profiter.

— T'as pas une idée, fiston ? T'aurais pas entendu parler d'une concession qui serait disponible, des fois ?

— Absolument rien, dis-je. À cette époque, tout est affermé depuis longtemps.

— Je sais, mais... en cherchant bien...

Je secouai la tête.

— Il n'y en a pas et personne ne va t'en offrir une. On ne veut pas de toi, tu piges ? Tu connais bien ton métier, d'accord, beaucoup mieux que la plupart des fermiers. Mais personne n'a envie d'un métayer qui se prend pour le bon Dieu. Les propriétaires ne veulent pas d'un type qui passe son temps à faire des salades, à rouspéter et à les engueuler.

Il serra les dents et faillit se rebiffer. Mais il refusait toujours de voir la vérité en face. Il ne pouvait pas se décider à capituler tant qu'il restait un fétu de paille à quoi se raccrocher.

— T'es tout retourné, petit. Et quand je pense à ce qu'ils t'ont fait à l'école, j'peux pas te le reprocher.

— Non, dis-je, tu ne peux pas me le reprocher.

Je me levai et j'allai me recoucher.

C'est un fumet de pain de maïs et de fèves en train de cuire qui me réveilla sur le coup de midi. J'avais dormi comme une souche et cette odeur de cuisine me donna l'impression de ne pas avoir mangé depuis une semaine. J'étais détendu et je crevais de faim.

Mes pieds n'étaient pas en trop mauvais état. J'enfilai mes godasses et allai à la cuisine.

Je suppose que la façon dont j'avais tenu tête à P'pa avait fait oublier à Mary sa conduite de la nuit précédente. Quoi qu'il en soit, elle ne paraissait nullement intimidée ni gênée. Simplement perplexe, maussade et un peu effrayée. Un peu seulement, parce que P'pa était sorti.

Qu'est-ce que je cherchais ? Pourquoi m'étais-je conduit ainsi ? Si je continuais, P'pa allait m'en faire voir des vertes et des pas mûres...

— Pense plus à tout ça, va, lui dis-je. Parlons de quelque chose d'agréable.

— De quoi, par exemple ?

— Parlons du déjeuner. Ou mangeons-le, ça vaudra encore mieux.

Comme elle ne faisait pas un geste pour me servir, j'allai chercher une assiette sur l'étagère et me dirigeai vers le fourneau.

— Oh, je vais le faire, dit-elle brusquement. Tu peux t'asseoir, Tommy.

— Ne te dérange pas.

J'emplis mon assiette et l'emportai dehors avec une tasse de café. Je m'assis sur la marche de la véranda.

Au bout d'un instant, Mary sortit à son tour. Elle hésita, attendant probablement une invitation à s'asseoir à côté de moi. Comme je ne disais rien, elle alla s'installer plus loin, contre un des piliers, les jambes croisées. Elle les croisa d'abord dans un sens, puis dans l'autre en me souriant.

Je continuai à manger, les yeux fixés sur le sol.

— T'es pas fâché, Tommy ? C'était pour rire. Je te l'aurais servi, ton déjeuner.

Je secouai la tête, sans quitter le sol des yeux. Non, je n'étais pas fâché pour le déjeuner. Mais j'allais peut-être bien me fâcher pour autre chose.

— Belle journée, hein, Tommy ? Il fait trop beau pour se disputer.

— Mouais, fis-je. Mais la terre est encore humide. Tu n’as peut-être pas remarqué ?

— Qu’est-ce que tu veux que je remarque ?

— Des empreintes. Des marques de pas. Quand est-elle venue ? Son sourire s’évanouit.

— Je... de qui parles-tu ? Il est venu personne !

Je posai ma tasse dans mon assiette vide et le tout sur les planches de la véranda. Puis je m’approchai de Mary, l’empoignai par les épaules et la remis debout d’une secousse.

— Quand ?

— A... il y a à peu près une heure. Tu dormais si bien que...

— Mais ce n’est pas ce que tu lui as dit. Tu lui as dit que j’étais sorti, n’est-ce pas ?

Elle serra les dents, effrayée mais butée. Je la secouai un bon coup. Je venais de me rendre compte qu’au fond, je n’étais pas vraiment fâché de ne pas avoir vu Donna. Il était préférable, comme je l’avais décidé la nuit précédente, de ne pas la voir pendant un ou deux jours.

N’empêche que ce qu’avait fait Mary ne me plaisait pas. Mais alors là, pas du tout. Je n’admettais plus qu’on prenne les décisions à ma place et qu’on me prévienne après coup, si même on me prévenait.

— Réponds-moi ! Tu lui as dit que j’étais sorti ?

— Je... oui, je le lui ai dit ! T’as assez d’ennuis comme ça sans...

— Qu’est-ce qu’elle a dit ?

— Rien.

— Qu’est-ce qu’elle a dit ? (Mes doigts s’enfoncèrent dans ses épaules.) *Qu’est-ce qu’elle a dit ?*

— Tommy ! gémit-elle. Tu me... lâche-moi, Tommy ! Elle a dit qu’elle comprenait, c’est tout. Elle a juste dit : « Je comprends », et elle est repartie.

— Elle n’a laissé aucun message ? Elle ne m’a pas fixé un rendez-vous quelque part ?

— Non, non... Tommy !

Je la lâchai. Elle avait probablement dit vrai. Donna avait dû éprouver le besoin de me voir, mais elle avait compris, comme moi, qu’il était encore un peu tôt. Nous nous en rendions tous les deux compte.

Mais ça ne m’empêchait pas d’avoir envie d’elle. De ma vie

entière, je n'avais jamais rien désiré autant. J'étais reposé, à peu près en paix avec moi-même pour la première fois depuis des années, et j'avais envie...

— T-Tommy... t'es pas fâché, hein ?

— Non. Mais comprenons-nous bien, Mary. Tant que j'habiterai ici, ne recommence jamais – jamais – ce que tu as fait. C'est compris ?

— Tant que tu... Tu ne vas pas t'en aller, Tommy ! Tu ne peux pas...

— Je t'ai demandé si tu avais compris ?

Elle leva les yeux vers moi et scruta anxieusement mon visage. Puis elle hocha la tête en souriant timidement.

— Oui, Tommy, répondit-elle. Tu sais bien que je ferais n'importe quoi pour toi.

Je reculai d'un pas. Brusquement, j'avais les mains affreusement moites.

— Bon, ça va, grognai-je.

— Tommy... (Elle me sourit en lissant sa robe sur ses seins.) Est-ce que je ne fais pas toujours tout ce que tu veux ? Tu sais bien que je te l'ai promis.

— Je crois que je vais... (Je m'apprêtais à dire que j'allais me recoucher, mais je me ravisai.) Je crois que je vais aller faire un tour.

— Je t'accompagne. Il fera bon, dans les bois...

— Je vais simplement m'asseoir un moment au bord de la route.

Et je partis sans me retourner.

Je longeai un moment la route, puis j'enjambai le fossé et m'assis sur le talus. Histoire de passer le temps, j'examinai distraitement mes mains. Je grattai une petite peau sur une de mes jointures et, je tirai dessus jusqu'à ce que je l'aie arrachée. Je me demandai pourquoi mes mains me paraissaient quelquefois tellement vides.

Je sortis mon vieux couteau de ma poche, l'affûtai sur ma semelle et entrepris de tailler un bout de bois. Il ne valait pas cher, ce couteau, il ne gardait pas le fil plus longtemps qu'un goret ne garde le silence, mais c'était un moyen comme un autre de m'occuper les mains. Et pour empêcher mes pensées de vagabonder, je m'efforçai de les concentrer sur ce qu'avait bien pu devenir le beau couteau que j'avais avant.

Je l'avais trouvé par terre, comme celui-ci, d'ailleurs. C'est marrant, les canifs. Il suffit d'ouvrir l'œil et c'est bien le diable si on n'en déniché pas un dans un champ, tout couvert de rouille, ou dans les hautes herbes, près d'une clôture, à l'endroit où un type s'est accroupi pour passer dessous, ou derrière un buisson, là où quelqu'un a baissé culotte. Il y a un tas d'endroits où on peut trouver un canif, et ce beau couteau était une trouvaille, tout comme celui-ci et tous les autres que j'avais possédés dans ma vie. Mais quand je l'avais trouvé, il n'avait pas fière allure et vous n'en auriez pas donné un *nickel*.

Je l'avais ramené chez nous et j'avais commencé par bien le dérrouiller au pétrole. Et puis j'avais dégoté un bout de sycomore blanc pour réparer le manche en os qui était cassé d'un côté. J'avais taillé le morceau de bois bien comme il faut, je l'avais ajusté sur les rivets et poli comme un miroir. Si bien qu'à moins d'y regarder de vraiment près, on ne pouvait pas distinguer le côté os du côté bois. Un jour, j'avais parié une *dime* à Nate Laverty qu'il ne serait pas fichu de les distinguer et ça n'avait pas loupé : il avait désigné le côté os à la place du côté bois. Mais comme je savais bien que Nate n'avait pas un rond (pas plus que moi, d'ailleurs), j'avais recommencé le même pari avec Pete. Et lui, à ce moment-là, il savait de quel côté était le bois, forcément, et il était tombé juste, ce qui fait que Nate ne me devait plus rien.

Et un beau jour, il avait disparu, ce couteau. Et le plus rageant, c'est que non seulement je n'arrivais pas à me rappeler comment j'avais pu le perdre, mais encore quand je l'avais perdu.

Parce qu'il faut vous dire qu'entre-temps, j'avais trouvé l'autre, le vieux canif que j'avais à présent, et que je le trimbalais dans ma poche pour bricoler à mes moments perdus. Et puis un jour, à l'école, il m'était soudain venu à l'esprit que ça faisait un sacré bout de temps que je n'avais pas revu mon beau couteau et je l'avais cherché dans toutes mes poches, mais impossible de remettre la main dessus.

Pour autant que je puisse m'en souvenir, j'avais dû l'oublier dans un blue-jeans sale en me changeant. Et, comme de juste, c'était le jour que Mary avait choisi pour faire la lessive. Elle avait juré ses grands dieux que le couteau n'était pas dedans, mais ça ne prouvait pas grand-chose, parce qu'elle vidait toujours son eau de lessive dans les gogues pour les désinfecter et qu'elle savait très bien que si elle avait oublié de retourner mes poches, le couteau était perdu depuis longtemps. Alors, elle n'avait pas voulu l'admettre. Mais je ne pouvais pas certifier que c'était bien ce qui

s'était produit. J'avais pu le laisser traîner quelque part, à la maison, et Mary l'avait rangé dans un coin sans y penser. À moins que ce ne soit P'pa qui l'ait ramassé en douce et planqué dans sa carrée pour son usage personnel. Ou alors, il avait pu glisser derrière la banquette de la bagnole de Donna pendant que... Ou encore...

Je levai les yeux vers le soleil et sursautai. Et je ne pus pas faire autrement que de me payer ma fiole. La journée tirait à sa fin. J'avais passé presque tout l'après-midi à songer à ce maudit couteau !

Nate et Pete Laverty arrivaient sur la route, en riant et en se bousculant. Je me levai, secouai mon froc pour en faire tomber les brins d'herbes, et marchai à leur rencontre.

J'ai commis pas mal de bourdes au cours de mes dix-neuf ans d'existence, mais la plus grosse, et de loin, fut de reléguer ce vieux couteau dans un petit coin de ma tête. Je n'aurais pas dû m'accorder une minute de répit avant de l'avoir retrouvé, même s'il fallait pour ça démolir la maison planche par planche. Si j'avais pu prévoir... Mais on va loin, avec des « si ».

Si le chien ne s'était pas arrêté pour se gratter, il aurait attrapé le lapin.

VIII

Nate m'annonça qu'ils avaient une lettre de M. Cardinal à me remettre. Je la pris, m'excusai et l'ouvris.

Mon cher Tom,

Nous venons d'avoir une longue conversation, Miss Trumbull et moi, et nous trouvons tous les deux, comme je suis sûr que vous le trouverez vous-même à tête reposée, que vous devez absolument revenir au collège. Réfléchissez, Tom ! Malgré des difficultés presque insurmontables dont je suis parfaitement conscient, vous avez prouvé que vous étiez l'élève le plus doué du collège. Avec vous, le travail devenait un plaisir et un stimulant. Pendant quatre ans, nous avons appris à nous respecter mutuellement, et, je l'espère, à nous apprécier. C'est sûrement de ces quatre années que nous devons nous souvenir et non de quelques minutes malencontreuses.

Comme vous le savez, ce n'est pas moi qui ai décidé d'employer Abe Tardif. Mais, connaissant bien sa personnalité, je me rends maintenant compte que j'aurais dû insister plus tôt pour mettre fin à sa collaboration, comme je viens de le faire ce matin. La situation devait inévitablement entraîner de regrettables malentendus.

Je n'avais besoin d'aucune preuve pour être convaincu de votre honnêteté. Et pourtant, parce que c'était la solution la plus facile, parce que je ne voulais pas donner l'éveil à un homme que je savais être un voleur, je vous ai demandé de me dire que vous étiez honnête. Dans les mêmes circonstances, j'aurais peut-être dit, moi aussi, des choses que j'aurais regrettées par la suite.

Mais n'espérez pas vous en tirer à bon compte pour autant, jeune homme ! J'ai un monceau de copies haut comme ça qui attend que vous le classiez et j'exige que le travail soit bien fait, compris... ? Comme si vous pouviez le faire autrement !

Je vous attends demain matin, Tom.

Bien à vous

DAVID CARDINAL

J'achevai ma lecture les yeux brouillés de larmes. Je ne voyais pas comment j'aurais pu retourner au collège... pas tout de suite,

en tout cas, pas avant que la situation soit éclaircie. Mais rien ne m'empêchait d'aller voir Miss Trumbull et M. Cardinal, et de...

Je levai les yeux.

Nate et Pete me regardaient en rigolant.

— Qu'est-ce qu'il y a de si drôle ? demandai-je.

Pete gloussa et décocha un coup de coude à Nate.

— Je le trouve bien fringant, pas toi ? On croirait jamais qu'il a passé la nuit dehors à gambiller.

— Il paraît tout feu, tout flamme, ricana Nate. Faut dire qu'il risque pas de se refroidir, il a un chandail.

Ils suaient la hargne par tous les pores, tous les deux. C'étaient des rancuniers, ces gars-là. Ils encaissaient le coup, on croyait qu'ils l'avaient digéré, et au moment où on s'y attendait le moins, ils vous le recrachaient en pleine gueule.

— Écoutez, les gars, dis-je. J'ai reconnu hier que j'avais parlé sans réfléchir...

— Et la nuit dernière, t'aurais pas parlé sans réfléchir, des fois ?

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

Mais j'avais déjà compris. Je devais être la risée de toute la ville, de tout le collège.

— Et les pieds, champion ? demanda Nate. Ça va comme tu veux ?

Ils éclatèrent de rire, ils s'esclaffèrent sous mon nez. J'essayai de faire chorus, mais le cœur n'y était pas.

— Non, mais regarde la gueule qu'il fait ! On jurerait qu'il a bouffé des kakis !

— C'est du foin, qu'il a bouffé ! Alors, mon pote, tu veux vraiment pas nous donner des nouvelles de tes pieds...

Il n'alla pas plus loin, parce qu'il le prit en pleine gueule, mon pied. Et l'autre, qui s'amenait à la rescousse, hérita d'un bon coup de tatane, lui aussi.

Ils devinrent tout blancs et fermèrent leur gueule, pliés en deux par la souffrance. Et puis ils me sautèrent dessus tous les deux ensemble, et je cognai des deux poings. Ils grognèrent et roulèrent dans la poussière. Ils se relevèrent en titubant et en faisant des moulinets avec leurs bras comme des moulins à vent. Je cognai et les renvoyai à terre. À la troisième fois, ils y restèrent.

Je déchirai la lettre de M. Cardinal en petits morceaux et les laissai tomber sur les deux frères. Haletant, j'attendis qu'ils se

relèvent, en espérant qu'ils me chambraient encore un peu... et en priant Dieu pour qu'ils ne le fassent pas. Parce que je ne voulais pas les tabasser à mort et je savais que je le ferais s'ils me disaient un mot de plus.

Ils ne le dirent pas. Je ne sais pas s'ils ne pouvaient plus parler ou s'ils n'osaient pas, mais en tout cas, ils restèrent étendus par terre sans rien dire, le visage du même blanc jaunâtre que leurs chemises en toile à sac. Je fis demi-tour et m'éloignai rapidement.

Je ne courus pas jusqu'à la maison, mais presque. Je me précipitai dans ma chambre, claquai la porte et me jetai sur mon lit, tremblant de tous mes membres. J'avais la tête en feu, mais je ne pouvais pas m'empêcher de grelotter, comme si j'avais une poussée de fièvre. Et je me disais : *Je n'en peux plus. Cette fois, la coupe est pleine.*

Je bourrai ma paillasse de coups de poings. Je commençais à regretter de ne pas avoir flanqué une vraie dérouillée à Nate et à Pete. C'était de ça que j'avais besoin, de passer toute ma rogne et ma honte sur quelqu'un. Tandis que maintenant, tout ça bouillonnait à l'intérieur de moi, et...

— Tom... (Mary me prit par un bras et m'obligea à me retourner.) Qu'est-ce qui t'arrive, Tommy ?

— Va-t'en, dis-je.

— Je m'en irai pas avant que tu me répondes.

— Tu ferais mieux de filer, Mary, et vite.

— Pourquoi ?

Elle avait posé la question d'un ton taquin et elle s'assit au bord de mon lit. J'avais le nez contre sa hanche, et son odeur m'emplit les narines, une odeur musquée de femelle en chaleur.

— Pourquoi, Tommy ?

Je me redressai et la poussai. Mais elle avait une bonne assise, bien meilleure que la mienne. Et je n'avais pas dû pousser très fort. Parce que c'était une occasion de me défouler, quelque chose à pétrir, à malaxer. J'avais l'impression qu'en possédant cette femme, je me vengerais du monde entier.

— Tu ferais bien de les mettre, lui dis-je. P'pa va pas tarder à rentrer.

— Euh-euh.

— Je te préviens, Mary. Si tu ne sors pas de cette chambre immédiatement, je... je...

— Oui ? fit-elle d'une voix languissante.

Je retombai sur l'oreiller. Je l'avais prévenue, non ? Je l'avais prévenue, je les avais tous prévenus, mais ils n'en continuaient pas moins à me harceler. Fini, j'en avais marre, je ne dirais plus rien.

Elle se leva en me souriant. Et elle continua à me sourire, sans détourner les yeux une seconde, en faisant tomber ses chaussures l'une après l'autre.

Elle tira sa robe sur une épaule, dégagea l'autre bras de sa manche, puis fit glisser sa robe vers le bas, par-dessus ses hanches, et l'enjamba. Elle ne portait rien en dessous.

Elle avait tout prévu, tout préparé avant de venir dans ma chambre.

— Pousse-toi, Tommy.

Et je me poussai.

— Maintenant, dit-elle.

Elle s'étendit à côté de moi et...

Jusque-là, elle était souriante, calme, sûre d'elle. Mais soudain, elle m'enlaça et son corps se plaqua contre le mien. Et s'il y eut jamais gonzesse hystérique, c'était bien elle.

D'un seul coup, elle se mit à rire et à pleurer, à glousser et à sangloter, à embrasser et à mordre, à griffer et à caresser, tout ça en même temps. Et je n'ai pas honte d'avouer que j'avais une trouille de tous les diables. J'oubliai tout, tout mon dégoût, toute ma rancœur. Je n'avais plus qu'une seule idée en tête : échapper à cette furie. Mais à ce moment-là, il était trop tard, naturellement.

Et au bout d'une minute, je n'eus plus aucune envie de m'échapper.

Ça ne dura d'ailleurs guère plus d'une minute. Et puis Mary retomba sur l'oreiller, aussi pantelante que si elle venait de fournir une course de dix kilomètres.

Je me mis à genoux et descendis du lit. J'étais un peu hors d'haleine, moi aussi.

Cinq secondes plus tôt, aucune force au monde n'aurait pu m'arracher à cette femme. Maintenant, il me semblait qu'il aurait suffi qu'elle me touche du bout des doigts pour que j'aie la nausée et que je me mette à dégueuler.

De nouveau, elle me souriait, les paupières plissées, essayant de m'attirer avec ses yeux.

— Tommy... C'était bon, hein ?

— Habille-toi, Mary, dis-je. Allez, magne-toi.

— Je te plais plus qu'elle ? Dis-moi que je te plais plus qu'elle,

Tommy, et je me lève.

— Fais comme tu veux, dis-je. Reste là jusqu'au retour de P'pa si ça te chante.

— Attends, Tommy ! On va...

Mais je n'attendis pas. Je quittai la pièce et sortis de la maison. J'allai au puits tirer un seau d'eau fraîche et me le vidai sur la tête. Après quoi je m'essuyai avec la serviette qui restait en permanence sur la véranda, et je m'assis sur la marche.

J'entendis Mary fourgonner dans la cuisine, préparer le feu pour le souper. Il commençait à faire sombre et elle alluma la lampe. Un arôme de café qui va bouillir vint me chatouiller les narines. Mais elle ne sortit pas, elle ne m'adressa pas la parole.

Il ne devait pas être loin de six heures, parce qu'il faisait presque nuit lorsque P'pa franchit le portail de la cour. Il m'adressa un signe de tête, poussa la porte de la cuisine pour dire à Mary de se grouiller de préparer le souper, et remplit la cuvette d'eau.

Une fois lavé, il vint s'asseoir à côté de moi sur la véranda. Au bout d'un moment, il se racla la gorge.

— J'ai pas eu beaucoup de chance, côté métairies. On dirait que t'avais vu juste, fiston.

Je gardai le silence. Il hésita, puis s'éclaircit à nouveau la voix.

— Paraît que tu... On raconte que t'as eu des ennuis, la nuit dernière.

— C'est exact, dis-je.

— T'aurais pas dû aller là-bas tout seul, fiston. Fallait me mettre au courant et préparer soigneusement ton affaire. Je me serais fait une joie de t'accompagner.

Je le regardai avec perplexité. Je ne comprenais pas ce qu'il voulait dire. Et puis je réalisai brusquement. Il était convaincu que je m'étais rendu à la plantation pour faire une crasse quelconque à Matthew Bienvenu.

Je m'apprêtais à le détromper, mais Mary nous cria que le souper était servi, et je laissai courir. J'avais une faim de loup et, après tout, il pouvait bien penser ce qu'il voulait, j'en avais rien à foutre.

On s'assit autour de la table. P'pa s'empiffra, comme d'habitude. Il liquida son assiette le premier et reprit du café. Je sentis qu'il me surveillait par-dessus le bord de sa soucoupe. Et puis, sans lever les yeux, je compris qu'il observait Mary. Elle se mit à faire trop de bruit avec sa fourchette et il continua à

l'observer. Finalement, elle repoussa sa chaise et se dirigea vers le fourneau avec le plat à galettes.

Je me décidai à regarder. P'pa observait toujours Mary. Debout devant le fourneau, le dos tourné à la table, elle attendait que P'pa détourne les yeux. À la lueur incertaine de la lampe à pétrole, je voyais ses épaules trembler. Et pourtant, elle se tenait plus droite que d'habitude, elle paraissait moins écrasée.

P'pa posa sa soucoupe sur la table.

— Qu'est-ce que tu manigances, sur ce fourneau ? demanda-t-il doucement, mais sa voix emplît toute la pièce. Tu les fabriques, ces galettes, ou quoi ?

— N... non, père.

— Alors amène-les ! T'entends, Mary ?

— Oui, père.

Elle fit demi-tour et revint lentement vers la table. Le plat de galettes tremblait entre ses doigts. Elle le posa et voulut s'asseoir.

P'pa repoussa sa chaise d'un coup de pied, saisit Mary par le poignet et la redressa. Je me levai. Il l'attira à lui en la regardant dans les yeux.

— Qu'est-ce que t'as ? lui demanda-t-il.

— Rien. (Elle se permit de relever un peu la tête.) Et toi, qu'est-ce que t'as ?

P'pa lui donna une secousse qui faillit la jeter par terre. Elle poussa un petit gémississement, et ce fut la fin de ses velléités de rébellion. Elle se replia sur elle-même comme une folle-avoine au coucher du soleil.

— J'ai rien fait, père. Lâche-moi, j'ai...

— Ça fait un moment que je te surveille, dit-il lentement. Pendant tout le souper, t'as pas arrêté de te trémousser, de te pavaner, de frétiller du cul et de piquer des fards comme une...

— C'est pas vrai ! (Elle baissa la tête et se mit à pleurer.) Je... enfin, c'est pas comme... pas comme ce que tu penses.

P'pa la lâcha. Il rejeta son bras loin de lui, en plein sur la poitrine de Mary. Elle poussa un nouveau gémississement.

— T'arrêtes pas de... de m'épier ! Tu... tu me mets dans tous mes états, à force de me surveiller... et quand j'ai un geste de nervosité, tu... tu me le reproches !

— Bon, eh ben... (P'pa hésita et son visage se détendit un peu.)... ça se peut.

— Tu sais bien que c'est vrai ! Je peux pas faire un geste sans

que tu...

— Ça se peut, répéta P'pa. Mais c'est pas sûr. Et je vais continuer à te surveiller, t'entends ? Je t'ai à l'œil et si jamais je vois quèque chose que... quèque chose qui me plaît pas... Et de toute façon, j'admets pas que tu me répondes, compris ?

Elle hocha précipitamment la tête en battant en retraite. Terrorisée comme elle l'était, je crois qu'elle aurait été capable de passer à reculons à travers le fourneau et le mur.

Je m'interposai.

— Elle n'a rien fait de mal, dis-je. À quoi ça rime, de la tarabuster comme ça ?

— Je sais ce que je fais, mon gars.

— Moi aussi, rétorquai-je, et ça me plaît pas.

Ses yeux s'ouvrirent tout grands et flamboyèrent pendant une seconde. Et puis la flamme s'éteignit. P'pa se détourna lentement et se dirigea vers la porte.

— J'suis fatigué, dit-il. Tout fout le camp, et j'ai plus la force de lutter. J'suis trop vieux, trop usé... J'crois que le moment est venu de s'expliquer un peu, fiston.

— Peut-être bien, acquiesçai-je et je le suivis dehors.

IX

Il s'assit sur le seuil du hangar à bois et je m'assis à côté de lui. Pas tout contre ; le plus loin possible. Il s'en aperçut et poussa un soupir à fendre l'âme, le genre de soupir qu'on pousse quand on est en quête de sympathie. Il tendit le bras derrière lui et ramassa un éclat de bois. Sa main plongea dans sa poche, mais elle en ressortit vide, et il rejeta l'éclat de bois. Ou bien il n'avait pas de couteau sur lui, ou bien il avait renoncé à s'en servir.

— Pour la Mary, dit-il. Tu dois trouver que j'suis trop dur avec elle ?

Je haussai les épaules.

— J'suis forcé d'être dur, fiston, Vois-tu... Tu t'es p't-être posé des questions à son sujet... Ça t'a p't-être paru bizarre que la loi autorise un veuf à adopter une jeune fille. Eh ben, la vérité... (il déglutit bruyamment) c'est que je l'ai pas adoptée. Je l'ai prise, tout simplement. Je l'ai emmenée de la maison où elle vivait et personne n'a osé regimber. Elle pas plus que les autres. Ils avaient tous compris que la colère divine était en moi et personne n'a mouffeté...

Je gardai le silence. Il poussa un nouveau soupir, un peu moins frelaté que le premier.

— J'sais bien que tu vas me dire que c'était encore qu'une gamine, reprit-il. Qu'à cet âge-là, on n'est pas responsable, qu'elle était p't-être là contre sa volonté. Mais c'est pas la vérité, fiston. La vérité, c'est qu'elle faisait le truc parce que ça lui plaisait. Cette fille, c'était... c'était qu'un trou. Depuis qu'elle était en âge de marcher, elle avait jamais été autre chose qu'un trou, et elle le serait encore à c't'heure si j'y avais pas appris à craindre le Seigneur.

Je continuai à me taire. Il se tortilla sur le seuil, mal à l'aise.

— Alors... alors, v'là ce qu'il en est, fils. V'là pourquoi je suis obligé de la tenir serrée. Tu... (Il fit une pause)... Ça va p't-être te sembler bizarre que j'aie choisi une fille comme ça pour t'élever. Mais je savais que je pouvais la tenir en main, et c'était la volonté du Seigneur que je la retire de cette maison de perdition. Tu le comprends, hein ?

— Non, dis-je. Ce n'est pas ça que je comprends.

— Voyons, fiston...

— Ce que je comprends, c'est que tu l'as prise pour la punir. Elle était née avec certains appétits... ce sont des choses qui arrivent. Et tu t'es arrangé pour qu'elle ne puisse jamais les satisfaire. Pendant près de vingt ans, tu l'as privée, brimée. Tu veux que je te dise pourquoi ?

Ça paraissait étrange que tout s'éclaire comme ça d'un seul coup, en quelques secondes. Mais, au fond, je crois que ce n'était pas si extraordinaire. Toute ma vie durant, P'pa m'avait obligé à courber l'échine, comme Mary. Jusqu'à la veille, je ne l'avais encore jamais bien regardé.

— Tu te trompes du tout au tout, fiston. Tu... pourquoi voudrais-tu... ?

— Tu l'as sortie d'un bordel, dis-je. Comment l'y avais-tu trouvée ? Qu'est-ce que tu y faisais, dans ce bordel ?

— Je... Tu sais bien que jamais...

— D'accord, tu n'y as jamais remis les pieds depuis. Parce que tu punissais Mary. Tu la rendais responsable de ce qui t'était arrivé et tu la torturais pour le lui faire expier. C'est bien ce qui s'est passé, n'est-ce pas ?

— Elle... On est vraiment obligés de parler de ça, fiston ?

— C'est toi qui as commencé.

— C'est juste, acquiesça-t-il en hochant la tête avec accablement. Bon, eh ben... C'était la fin de la cueillette, Tom, et j'étais descendu en ville pour toucher mon dû à la coopérative. Et j'étais parti de chez nous sur le tard, parce que ta... parce que Effie, ma femme, était malade et que je trouvais personne pour lui tenir compagnie. Et quand je suis sorti de la coopérative avec mon argent, tous les magasins étaient fermés et j'ai pas pu acheter les provisions que je devais ramener à la maison. Je... je suppose que j'aurais dû rentrer sans les provisions et revenir le lendemain. Mais ça faisait une sacrée trotte, et avec tout cet argent sur moi, j'avais peur d'être attaqué par des rôdeurs, alors...

— Qu'est-ce qu'elle avait, ta femme ?

— Hein ? sursauta-t-il. Oh, rien. Un truc de femme, tu peux pas comprendre.

— Je vois.

— Bref, comme je te disais, j'ai décidé de passer la nuit en ville. Et... enfin... j'ai vidé quelques verres. Je picolais un peu, dans ce temps-là. J'étais pas vraiment soûl, tu comprends, mais...

— Oui, dis-je. Tu étais soûl.

Il hésita une seconde.

— Oui, j'étais soûl. S'il y a une chose que tu peux me reprocher, c'est celle-là, parce que je savais plus ce que je faisais. Sincèrement, fiston, j'étais complètement dans le cirage. Je cherchais un hôtel, un endroit où dormir. Et j'ai rencontré Mary et je lui ai demandé si elle pouvait m'en indiquer un. Elle m'a promis qu'elle allait m'y conduire et... enfin, tu sais où elle m'a emmené.

Je hochai la tête.

— Va pour la nuit, quand tu étais soûl. Mais le lendemain, tu étais dessoûlé.

— Oui, j'étais dessoûlé.

— Et tu n'es pas rentré ?

— Je ne suis pas rentré, dit-il. J'arrivais pas à m'y décider. J'suis resté là-bas une semaine, et tout mon fric y a passé, plus de sept cents dollars. Mary aurait pas demandé mieux que de continuer à l'œil, vu sa nature, mais la patronne l'entendait pas de cette oreille et... et Mary m'avait saigné à blanc. Alors, je suis rentré. Je... Tu peux pas comprendre, fiston ! Je...

— Continue.

— Ma femme était morte. Ça faisait quatre jours qu'elle avait passé. Une voisine était venue s'occuper de toi, mais...

— J'avais quel âge ?

— Oh, dans les six ou sept mois, par là, mais...

— Non, dis-je. Je venais de naître.

Sa bouche s'ouvrit tellement grande que j'entendis craquer sa mâchoire. Il enfouit sa tête dans ses mains et l'y laissa un moment. Quand il la releva, son regard se fixa très loin, au-delà des champs de coton, sur les lumières clignotantes des foreuses à pétrole.

— Eh bien, fiston ?

— Eh bien ? dis-je.

— J'en ai drôlement souffert, crois-moi, d'être obligé de cacher que tu étais mon fils. Mais tu comprends pourquoi je pouvais pas le reconnaître, hein ? Il fallait pas que tu apprennes que... que je...

— Que tu avais laissé ma mère mourir en couches pendant que tu te vautrais, huit jours durant, dans le lit d'une putain ?

— Tom... Essaie de comprendre, mon petit.

J'éclatai de rire.

— Qu'est-ce qui te fait croire que je ne comprends pas ? Je

reconnais que j'y ai mis le temps, mais maintenant ça y est, P'pa, je te comprends parfaitement.

— C'est pas moi...

— Non, dis-je, ce n'est pas toi. Ce sont les autres. Tu ne veux pas te voir tel que tu es. Tu as commis une faute dans ta vie... une grosse. Mais tu préférerais crever plutôt que de le reconnaître. Il faut que tu en rendes Mary responsable. Il faut que ce soit elle qui l'expie. Tu ne regrettes pas vraiment ce que tu as fait, parce que tu n'as jamais admis l'avoir fait. La coupable, c'était Mary. Et moi. Parce que moi aussi, j'étais coupable, coupable d'être né. C'est moi qui ai causé la mort de ma mère et...

— Tom ! (Il me saisit le bras.) J'ai jamais pensé une chose pareille ! C'est pas...

— Lâche-moi, dis-je.

— Mais tu...

— Lâche-moi.

Il me lâcha.

— Ce n'est peut-être pas exactement comme ça que tu vois les choses, repris-je, mais je ne dois pas être bien loin de la vérité. Tu l'as prouvé. Rien ne t'obligeait à tout me raconter pour m'apprendre que j'étais ton fils. Si tu n'as pas voulu que je le sache, c'est pour une seule et unique raison. Parce que tu pouvais m'exploiter davantage en me faisant croire que j'avais une dette de reconnaissance envers toi, que j'étais ton obligé parce que tu m'avais adopté.

— Fiston... (Il secoua la tête.) À t'entendre, on croirait que j'suis un monstre.

— Parce que c'est la vérité, dis-je. Parce que j'en ai marre et qu'il faut que ça sorte. Chaque fois que je faisais un faux pas, chaque fois que je m'écartais un tant soit peu de ce que tu estimais être le droit chemin, tu me battais comme plâtre. Et je te laissais faire parce que je croyais que c'était mon devoir. Tu m'avais recueilli par charité, je devais tout accepter et dire merci.

Il secouait toujours la tête. Il n'avait pas arrêté de la secouer pendant tout le temps que je parlais.

— Quand je pense à tout ce que j'ai fait pour toi, dit-il. Tu vas quand même pas dire le contraire ? J'ai peut-être été un peu sévère, j'dis pas, mais c'est pas avec de l'indulgence qu'on fait marcher le bourrin. Grâce à moi, t'es devenu quelqu'un de bien, quelqu'un dont tu peux être fier.

— De quoi veux-tu que je sois fier ? dis-je. Fier de m'être fait

virer de l'école parce que je crevais de faim au point de manger des restes ? Fier d'avoir assommé un homme qui ne cherchait qu'à m'aider ?

— J'ai fait beaucoup pour toi, répéta-t-il.

— D'accord, tu as fait beaucoup pour moi. Mais tu n'auras plus l'occasion d'en faire davantage, rassure-toi.

Je me levai et j'époussetai le fond de mon pantalon. P'pa se leva aussi et renversa la tête en arrière pour me regarder.

— Si j'comprends bien, dit-il, t'as l'intention de me laisser tomber. J'essaie d'être franc avec toi, de te dire la vérité, et toi...

— Je comptais m'en aller de toute façon, dis-je. Tu m'as simplement aidé à prendre ma décision.

— Où vas-tu aller ?

— Je n'en sais rien.

— Ça veut dire que ça ne me regarde pas, c'est ça ? Que tu coupes tous les ponts avec moi ?

— Ça veut dire que je ne sais pas encore où j'irai. Mais je te quitte pour de bon, oui.

— Quand ?

— Demain matin, probablement.

— Fais pas ça, Tom. (Il tendit vers moi une main hésitante, mais la laissa retomber.) P't-être bien que j'ai fait fausse route tout du long, c'est possible, mais y a une chose certaine, c'est que ça partait d'un bon sentiment. Tout ce que je voulais, c'était que tu sois meilleur que moi. J'ai...

— Je sais, dis-je. J'étais ta rédemption. J'étais ta façon de régler tes comptes avec le Seigneur. J'étais ce que tu aurais voulu être. Je n'avais pas droit à une vie personnelle.

— J'ai reconnu que j'avais p't-être fait fausse route, fiston. Mais... (son ton devint implorant) est-ce que j'ai pas... J'ai quand même beaucoup fait pour toi, Tom. Je t'ai montré la voie droite, je t'ai maintenu sur le sentier de la vertu, je...

— Tu en es bien sûr ? dis-je.

P'pa avait de nouveau la main en l'air. Il la tendait vers moi et en même temps il la retenait.

— Qu'est-ce que tu veux dire, fiston ? Tu me demandes si je suis sûr que... que...

— Tu sais très bien de quoi je parle, ricanai-je. Tu l'as remarqué pendant le souper. J'ai couché avec elle, P'pa. Comme toi.

— Non ! s'écria-t-il. C'est pas vrai ! Elle... elle aurait pas osé. Elle sait ce qui l'attend...

— Mais elle n'y est pour rien, mentis-je. C'est moi qui l'ai cherchée. Oh, je reconnais qu'une fois en train, elle ne s'est pas fait prier beaucoup, mais c'est quand même moi qui ai commencé. Elle n'y est absolument pour rien et tu n'as rien à lui reprocher.

Il secoua lentement la tête.

— C'est pas vrai, fiston, dit-il posément. Tu dis ça pour me mortifier.

— Je ne vois pas en quoi ça pourrait te mortifier.

— Faut que tu détruises tout, hein ? Tu veux absolument que ma vie n'ait plus aucun sens ? C'est tout ce qui me reste, et maintenant... maintenant...

— Maintenant, tu peux en faire ton deuil. Demande à Mary, elle te dira la même chose que moi. *Et pour cause. Jamais elle n'oserait dire le contraire.* Tu as encore des révélations à me faire, avant que j'aille au pieu ?

— T'as pas pu faire ça, fiston ! Dis-moi que tu l'as pas fait !

— Je l'ai fait, dis-je.

Il me regarda en battant des paupières. Sa pomme d'Adam s'agitait comme s'il essayait d'avaler quelque chose qui refusait de passer. Brusquement, il détourna la tête, cracha par terre et s'essuya la bouche d'un revers de main.

— Bon, dit-il.

— C'est tout ? ricanai-je. Tu n'as pas l'intention d'en faire un drame ? De me le faire payer à coups de longe de cuir, ou même à coups de fusil, pourquoi pas ?

— Non, dit-il d'une voix tellement neutre qu'il aurait aussi bien pu écrire le mot sur un seul bout de papier et me le faire lire. Non, ce serait pas assez cher.

Il se mit à rire et, quelque part au loin, dans les broussailles, une pie entendit son rire et lui fit écho. *Hii-ah, hooo ! Hii-ah, hooo !* Et je frissonnai malgré moi. P'pa hocha lentement la tête.

— C'est le Seigneur qui te punira, dit-il.

X

Lorsque je traversai la cuisine, Mary s'y trouvait encore, mais elle entendit P'pa traîner les pieds derrière moi et s'absorba dans sa vaisselle. Je franchis le passage couvert pour me rendre dans ma chambre.

Je retirai mes godillots, entrebâillai la porte et tendis l'oreille. Je me sentais assez mal à l'aise. Je ne regrettais pas d'avoir cassé le morceau à P'pa, mais je m'inquiétais un peu pour Mary. Je me rassurai en me disant qu'il ne lui ferait rien. J'avais pris tous les torts sur moi. Il aurait trop peur qu'elle se rebiffe, comme moi, et qu'elle se taille. Et si il se contentait de la houspiller, elle ne serait pas plus terrifiée qu'elle ne l'était déjà. Et puis elle le méritait. Elle en méritait même bien davantage, parce que je commençais à me rendre compte qu'elle n'avait jamais rien fait pour moi. Tout ce qu'elle avait fait n'avait eu qu'un seul et unique but : m'attacher à elle pour pouvoir m'utiliser dès que je serais en âge de l'être. Ce n'était pas sa faute, elle n'y pouvait rien, pas plus que la moufette ne peut s'empêcher de puer. Mais ça ne rend pas l'odeur plus agréable pour autant.

J'eus beau écouter, je n'entendis rien d'anormal. Par moments, le son de leurs voix me parvenait sans que je puisse distinguer les paroles, ou le bruit de chaussures raclant le plancher. J'entendis enfin claquer la porte de la cuisine, puis celle de la chambre de P'pa, et je me dis que Mary n'allait pas tarder à franchir le passage couvert.

Mais dix minutes s'écoulèrent, puis vingt, et elle n'arrivait toujours pas.

Je me sentais de plus en plus mal à l'aise. Je me demandais si P'pa avait été assez mesquin pour virer Mary sans même lui laisser emporter quelques affaires. Je sortis de ma chambre sur la pointe des pieds et j'allai jeter un coup d'œil dehors, dans la cour et sur la route, mais je ne vis rien qui ressemble à Mary.

Je refermai la porte en me demandant ce qui avait bien pu se passer et ce que je devais faire. En fin de compte, parce que je ne voyais pas d'autre solution, je traversai le passage en tapinois et poussai la porte de la cuisine.

J'écoutai une minute et ce fut amplement suffisant. Je n'en avais pas besoin de plus pour comprendre que j'avais tort de m'inquiéter pour Mary.

Je rentrai dans ma chambre sans prendre aucune précaution. Cette sacrée paillasse faisait un tel boucan que j'aurais pu taper des pieds sans qu'ils s'en aperçoivent. D'ailleurs, qu'est-ce que ça pouvait bien leur faire, que je les entende ? Ce n'était pas le genre de Mary de se tracasser pour si peu, et ce n'était pas non plus celui de P'pa, maintenant qu'il pensait avoir perdu son dernier espoir de rédemption.

Ma faute l'avait condamné à la damnation éternelle. Pour lui, maintenant, tout était consommé et rien n'avait plus d'importance.

Je me déshabillai et m'étendis sur mon lit. J'avais une grosse boule dans l'estomac. Je me sentais prêt à rendre tripes et boyaux. Je repensai à l'après-midi, à ce que j'avais fait avec Mary, et je me demandai si j'arriverais jamais à me débarrasser de la boue dont je me sentais souillé. Je me grattai et me frottai en songeant à Mary, et soudain je me redressai dans mon lit, honteux, le sang aux joues.

Honteux et écoeuré. Pour eux, pour moi.

Je me recouchai. Et puis je me redressai et me recouchai encore. Je fermai les yeux, mais je continuais à les voir par la pensée.

Il dut bien s'écouler deux ou trois heures avant que je ne finisse par m'endormir.

*

Comme tous les matins, je fus réveillé par l'odeur du petit déjeuner. Et j'étais déjà debout, en train d'enfiler mon froc, quand je me rappelai que ce matin-là n'était pas comme les autres. J'hésitai. J'avais presque envie de décamper sans les revoir. Mais je me dis que ça ne les arrangerait peut-être que trop bien, et j'y renonçai.

Ils déjeunaient, assis devant la table. Il n'y avait ni chaise ni couvert à ma place habituelle. P'pa me regarda sans me regarder, comme si je n'avais pas été là, et baissa les yeux sur son assiette. Mary leva les yeux une seconde et s'empressa de les rabaisser.

Elle n'avait jamais pu soutenir bien longtemps le regard de qui

que ce soit et de ce côté-là il n'y avait rien de changé. Elle était toujours soumise, mais pas au point de ne pouvoir me faire connaître, par ce bref coup d'œil, l'opinion qu'elle avait de moi. Elle n'avait plus besoin de moi. J'étais devenu un obstacle, et plus vite je débarrasserais le plancher, mieux ça vaudrait.

Tu vois ? disaient ses yeux. *Tu as essayé de me faire du tort, hein ? Mais ça n'a pas marché. Maintenant gare à toi.*

J'allai chercher une tasse et une assiette dans le buffet. Je pris un couteau, une fourchette et une cuiller dans le tiroir et je mis mon couvert. Puis je pris une chaise et je m'assis.

Mary me lança un nouveau regard furtif, et je lui fis un clin d'œil. Puis je me penchai, tirai le plat à moi et me servis. Je me versai une tasse de café et commençai à manger.

Je ne m'occupais pas plus d'eux qu'ils ne s'occupaient de moi. Quand par hasard je levais les yeux, mon regard les traversait sans les voir. Ils avaient de l'avance sur moi, bien sûr, mais il me sembla quand même qu'ils terminaient leur repas rudement vite.

P'pa repoussa sa chaise et se leva. Mary en fit autant, comme si elle n'avait attendu que le signal de P'pa, et ils sortirent ensemble sur la véranda.

Deux minutes plus tard, j'entendis une voiture entrer dans la cour. Une portière claqua, deux portières. Deux visiteurs. Je m'arrêtai de manger.

J'avais pourtant faim, tout bien considéré, mais je n'aurais pas pu avaler une bouchée de plus pour tout l'or du monde. Je devins tout raide et tout froid, comme un mort. À croire que je savais ce qui allait se passer.

Je me levai. On aurait dit qu'une force invisible m'arrachait à ma chaise. Je franchis le seuil et sortis sur la véranda.

P'pa et Mary étaient dans la cour et il y avait deux hommes avec eux. Et quand je sortis, ils se retournèrent tous les quatre et me dévisagèrent. Et puis ils se dirigèrent tous ensemble vers la véranda, les deux hommes en tête. C'était le shérif Blunden et un de ses adjoints.

— Bonjour, mon garçon, me dit le shérif. J'ai à te parler.

— À me parler ? À moi ?

— Oui, et toi aussi, tu vas me parler. Tu vas parler vite et bien, compris ?

L'adjoint s'accroupit sur ses talons devant la véranda, le *stetson* repoussé sur la nuque, et entreprit de se rouler une cigarette. Blunden s'assit sur la véranda, adossé à un pilier. C'était un petit

gros qui aimait prendre ses aises, et en voyant la bobine que je devais faire, il s'imaginait probablement que rien ne s'y opposait. Jusqu'à l'année précédente, il conduisait une batteuse à coton.

— Où est ton couteau, petit ? me demanda-t-il.

Le ton de voix n'était pas hostile. Il attendit et comme je ne répondais pas – j'avais toujours la gorge nouée – il répéta sa question.

Je commençais à reprendre un peu mes esprits. Je tirai mon couteau de ma poche et le lui tendis.

Il secoua la tête.

— Non, pas celui-là. Le beau, celui qui a un côté du manche en os et l'autre en sycomore.

— Je ne l'ai plus, dis-je. Je l'ai perdu.

— Où ça ?

— Je ne sais pas. Dans un coin de la maison, probable.

Ses yeux m'abandonnèrent une seconde pour examiner les deux baraques.

— Elle ne paraît pas tellement grande, dit-il. Ça ne devrait pas être bien difficile de retrouver un couteau là-dedans.

— Je n'ai pas dit que je l'avais perdu dans la maison, j'ai dit que...

— J'ai entendu ce que tu as dit. Quand l'as-tu perdu ?

— Je ne sais pas.

— Tu ne sais pas quand tu as perdu un beau couteau comme celui-là ? Il ne te plaisait donc plus, que tu ne t'en souviens pas ?

— C'est à dire... (J'hésitai.) Ça doit faire environ un mois. Je ne peux pas préciser, parce que je me servais de ce couteau-ci et que l'autre, celui dont vous parlez, était peut-être déjà perdu depuis un certain temps quand je m'en suis aperçu.

Il ôta son chapeau (c'était un feutre ordinaire comme en portent les hommes d'affaires) et s'éventa avec.

— Fait chaud, déclara-t-il. Ça fait une paye qu'on n'avait pas eu une chaleur pareille à cette saison. Tu as déjà vu un automne comme celui-là, Bud ? lança-t-il à son adjoint.

— Pas depuis dix ans, acquiesça l'adjoint. Je dirais même douze. Il avait fait un mois de novembre très chaud en...

Le shérif grogna et remit son chapeau.

— Maintenant, à nous deux, mon garçon. Voyons... heu... est-ce que tu n'as pas eu quelques petits ennuis, dernièrement ?

— Eh bien, je... je ne sais pas.

— Tu ne sais pas ? Tu ne sais pas si tu as eu des ennuis ? Tu ne sais pas... ou tu ne veux pas en parler ?

— Où voulez-vous en venir ? demandai-je. Je ne comprends pas ce que vous me voulez.

— Tu t'es fait pincer à voler, pas vrai ? Au collège ?

— Non, c'est faux !

— Tu n'as pas injurié tes professeurs ?

— Non, j'ai... j'ai dit une ou deux choses que je n'aurais pas dû dire, mais je ne les pensais pas. J'ai dit ça comme ça, sous le coup de la colère...

— La colère, dit le shérif. Y a rien de tel pour vous attirer des ennuis. Tu devais être en colère quand tu as assommé Matthew Bienvenu, je parie ?

— Pas du tout, rétorquai-je. J'ai seulement eu peur pour... pour lui. (Je désignai P'pa d'un mouvement de tête, sans le regarder.) Ils s'étaient disputés et M. Bienvenu était furieux. J'ai cru qu'il allait le faire piétiner par son cheval.

— C'est pas l'impression que ça m'a fait, intervint P'pa d'un ton papelard. Moi, il m'a semblé que la conversation était terminée et qu'il partait faire un tour à cheval.

J'en eus le souffle coupé.

— Eh oui, fit le shérif, c'est ça, les jeunes. Au fond, ils n'ont probablement pas l'intention de mal faire, seulement c'est tous des exaltés. Pas fichus de garder leurs mains dans leurs poches et leur langue dans leur bouche. Tenez, je me souviens...

— Hé là, minute ! m'exclamai-je. Doucement ! Vous ne voyez donc pas qu'il ment ? Moi, je n'avais absolument rien contre M. Bienvenu. Sans *lui*, je ne serais jamais monté à la plantation.

— Sans blague ? (Blunden hocha la tête.) Alors, c'est ton P'pa qui t'a obligé à te rendre là-bas avant-hier soir ?

— Je...

Je refermai brusquement la bouche.

— Hum, fit le shérif. C'est ton P'pa qui t'a dit d'aller clamer sur les toits que m'sieur Bienvenu était... sauf vot' respect, mademoiselle... le dernier des salopards et de te vanter de tout ce que tu allais lui faire ?

— Je n'ai jamais dit ça, protestai-je avant de me rappeler que je l'avais bel et bien dit.

— Ah non ? Je peux te citer deux garçons, des copains à toi, qui sont prêts à jurer le contraire.

— C'est possible, admis-je. Il se peut que je l'aie dit, mais je ne le pensais pas.

— Des exaltés, répéta-t-il en hochant la tête. Tout le mal vient de là, avec les jeunes... Bon, alors tu es allé chez les Bienvenu et tu t'es fait corriger à coups de fouet. On t'a fait danser une drôle de gigue. Ça t'a plu ?

— Non.

— Pour sûr, que ça ne t'a pas plu. Moi non plus, ça ne m'aurait pas plu, même si ç'avait été un Blanc qui maniait le fouet. Quand disais-tu que tu avais perdu ce couteau ?

— Je ne l'ai pas dit. Écoutez, monsieur Blunden, peut-être que si vous me disiez...

— Paraît que tu l'avais encore hier. Y a deux gars qui prétendent t'avoir vu tailler une branche avec.

— C'est celui-ci qu'ils ont vu, dis-je. Ou plutôt qu'ils n'ont pas vu. Tout ce qu'ils ont pu voir, c'est que je taillais une branche. J'avais déjà rangé le couteau quand ils sont arrivés près de moi.

— Paraît que vous avez eu une petite prise de bec. À moins qu'ils fassent erreur, là aussi ?

— On s'est disputés, reconnus-je.

— Ça ne t'a pas plu qu'ils te taquent, hein ? Tu n'avais pas digéré cette histoire de fouet.

— Ça ne m'a pas plu, non. Et ça ne m'a pas plu de me faire fouetter, mais je pense que je ne l'avais pas volé.

— Où étais-tu hier soir, disons... vers minuit ?

— Où je... À la maison. À minuit, j'étais dans mon lit, et le restant de la nuit aussi.

Il se souleva sur une cuisse et plongeait la main dans sa poche. Quand il la ressortit, il tenait mon couteau. Le beau, celui que j'avais perdu.

— À minuit, hier soir, déclara-t-il, Matthew Bienvenu a été assassiné. Quelqu'un l'a poignardé avec ce couteau et a jeté son cadavre dans une de ses propres étables à cochons. Ce qu'on en a retrouvé ce matin n'était pas beau à voir. Il fallait une solide dose de haine, pour faire un truc pareil. Maintenant, si tu peux me prouver que ce quelqu'un n'était pas toi, ça me fera probablement autant de plaisir qu'à toi.

Le prouver ? Prouver que je ne l'avais pas tué ? J'éclatai de rire, à la fois intrigué et irrité, comme on peut l'être par quelque chose qui ne tient pas debout.

— Tu trouves ça drôle, mon garçon ?

— Mais voyons, c'est... c'est complètement loufoque, monsieur Blunden. Jamais je ne... Enfin, tout le monde devrait savoir que jamais...

Il m'observait sans mot dire, comme s'il ne voyait rien de déraisonnable là-dedans. Et l'adjoint me regardait de la même façon. Ainsi que Mary et P'pa... Mary et P'pa. P'pa.

À ce moment-là, une Cadillac entra dans la cour et Donna en descendit. Elle avait les traits tirés, hâves, durs, et elle resta près de sa voiture, à me dévisager. À attendre que je prouve que je n'avais pas tué son père !

Le shérif se tourna vers P'pa.

— Vous m'avez bien dit qu'il était sorti la nuit dernière, monsieur Carver ?

— Ben... fit P'pa. Non, c'est pas exactement ça que j'ai dit, shérif. Tout ce que j'ai dit, c'est qu'il aurait pu sortir sans que je m'en aperçoive, comme la nuit d'avant.

— Et vous, ma petite dame ? Vous dites que vous couchez de ce côté-ci de la maison ?

— Me demandez rien. (Mary détourna les yeux.) Pour ce que j'en sais, il aurait pu sortir tous les soirs.

— Mais tu... tu sais très bien que je ne l'ai jamais fait ! Vous le savez aussi bien l'un que l'autre ! Je ne suis sorti de cette maison la nuit qu'une seule fois, avant-hier soir, et c'était pour essayer de me réconcilier avec M. Bienvenu. Dis-leur, Donna !

Elle ne me répondit pas. Elle resta plantée au milieu de la cour, comme si elle ne voulait pas s'approcher de moi.

— C'est ce qu'il a dit, murmura-t-elle.

Et, de nouveau, tout le monde me regarda.

— Alors, mon garçon ?

— Demandez-leur où ils étaient à minuit, dis-je en désignant P'pa et Mary. C'est lui qui a été la cause de tout, en se disputant avec M. Bienvenu. C'est par sa faute que j'ai été entraîné dans cette histoire.

— Je le sais, où ils étaient, répondit le shérif. Il se trouve que Miss Mary a dû sortir vers cette heure-là pour se rendre aux... euh... aux commodités. Ton P'pa l'a entendu rentrer et il l'a appelée. J'ai l'impression que ça tranche la question en ce qui les concerne.

— Ils mentent, dis-je.

— Tu crois ? Tu n'étais donc pas au lit, en train de dormir, à cette heure-là ?

— Bien sûr que si ! Qu'est-ce que...

— Alors, comment peux-tu savoir qu'ils mentent ?

Il attendit ma réponse. Mais qu'est-ce que j'aurais pu lui répondre ? À quoi ça m'aurait-il avancé de lui dire qu'ils avaient passé la nuit ensemble ? Qu'est-ce que j'y aurais gagné et comment aurais-je pu le prouver ?

— Je crois qu'il vaut mieux que tu nous accompagnes, mon garçon. Tu veux prendre ton chapeau ?

— Je ne sais pas, bafouillai-je. Peut-être... oui...

Je suppose que je devais avoir l'air passablement ahuri et hébété, parce que je l'étais. Mais beaucoup moins à cause de ce qui venait de se produire qu'à cause de ce que je m'apprêtais à faire. Ça paraissait irréalisable. J'avais l'impression de faire des projets pour le compte d'un autre. Mais il n'y avait personne d'autre. C'était moi qui étais pris au piège, et je ne voyais pas d'autre moyen de m'en sortir.

N'empêche que c'était dur de prendre le départ.

Ce qui m'épatait le plus, c'était qu'ils ne comprennent pas ce que j'étais obligé de faire et qu'ils ne fassent rien pour m'en empêcher.

— Bon, alors grouille-toi, dit le shérif. Va le chercher, ce chapeau, sinon on part sans.

— Bien, monsieur, dis-je.

Et je passai à l'action.

Je franchis la porte de la cuisine, décrochai de son râtelier le fusil de chasse à canons jumelés, et traversai le passage couvert. Vite et sans bruit. La porte de sortie de la seconde baraque n'était pas fermée au verrou, et je l'ouvris sans un grincement. La contre-porte en treillis métallique empêchait qu'on me voie. Je reculai de trois pas pour prendre mon élan et je bondis.

J'atterris dans la cour, empoignai Donna et la plaquai devant moi. Je la maintins d'un bras en braquant le fusil de l'autre.

— Et maintenant, haletai-je, et maintenant... debout, bande de salauds.

XI

Ils se levèrent. Au ralenti, comme dans un rêve. Et Mary était tellement livide de frousse que j'éclatai de rire. Je pointai le fusil sur l'adjoint du shérif en serrant Donna tellement fort qu'elle ne put réprimer un petit gémississement.

— Allez, Bud, dis-je, les mains en l'air. Tourne-toi et viens vers moi à reculons. (J'avais tout du bandit chevronné, et il s'exécuta sans protester.) Maintenant, retire ce baudrier avec ta main gauche – laisse la droite en l'air ! – et jette-le par terre. Parfait. Tu peux retourner avec les autres.

Il repartit en marche avant. Je soulevai le baudrier du bout du pied et l'expédiai sous le plancher de la véranda.

— Petit... (Le shérif venait de retrouver sa voix. Jusque-là, il n'avait pas dit un mot.) Fais pas ça. Ça n'arrangera rien. Tu vas...

J'appuyai sur une des détentes. Le fusil eut un sacré recul, parce que je ne le tenais que d'une main, mais je m'y cramponnai et le pneu arrière droit de la bagnole du shérif explosa.

— Et maintenant, dis-je, en avant marche, vous tous. Restez groupés. Direction : le champ de maïs.

— Tom... dit P'pa. Il se peut que je me... Shérif, est-ce que ça arrangerait les choses si je disais...

Je fis pivoter le fusil vers lui. Mon doigt se crispa sur la détente. P'pa devint blanc comme un linge, mais je le voyais rouge. Je voyais tout à travers un voile écarlate de haine.

Arranger les choses ? *Arranger les choses ?* Il m'avait volé ma mère en la tuant, il m'avait volé Donna, il m'avait volé dix-neuf années de ma vie et il s'apprêtait à me voler le reste, et maintenant...

Maintenant... (*Je riaais, je riaais et je pleurais, en silence, les yeux rivés sur sa tête de vautour.*)... Maintenant, il parlait d'arranger les choses !

Je ne sais pas ce qui me retint de l'éparpiller aux quatre coins de la cour. Probablement la pensée que ce serait une mort trop douce et trop rapide pour lui. Parce que je savais qu'il se présenterait une autre occasion et une meilleure façon de régler mes comptes avec lui.

— Oui, tu t'es trompé, dis-je, mais je me charge d'arranger ça. T'en fais pas, P'pa, je reviendrai mettre les choses au point. Je ne t'oublierai pas, va, ni elle non plus. Je te le promets et je tiens toujours mes promesses.

Je le laissai digérer ça en contemplant avec satisfaction la pâleur morbide que donne la trouille. Puis je reculai en direction de la Cadillac en entraînant Donna avec moi.

— Marchez, sacrebleu ! criai-je. Dans le champ de maïs, ou je tire la deuxième cartouche !

Ils se mirent en marche. À bonne allure. Mary traînait un peu les pieds, mais elle ne pouvait pas s'en empêcher.

Je me glissai au volant de la Cadillac en tenant Donna de telle façon qu'elle se trouvait à moitié dans la voiture et à moitié dehors, et je sortis de la cour en marche arrière. Une fois sur la route, je lançai le fusil sur la banquette arrière et fis passer Donna sur le siège de droite, par-dessus le volant.

Je lui tordis un bras derrière le dos – elle n'aurait pas pu faire un mouvement sans le casser – et je démarrai à fond de train en conduisant de la main gauche. Mais je ne pouvais pas aller bien loin comme ça. Au bout d'un kilomètre, j'arrêtai la bagnole dans un endroit désert et je lâchai le bras de Donna.

— Excuse-moi, Donna, dis-je, mais je n'avais pas le choix. Tu peux descendre.

Elle ouvrit la portière et posa le pied par terre sans un mot, sans un regard pour moi.

— Donna ! dis-je. Attends...

Elle attendit.

— Tout à l'heure, tu as dit que tu ne savais pas si j'étais coupable. Je comprends tes sentiments, mais je tiens à ce que tu saches...

— Je ne savais pas, dit-elle, mais maintenant, je sais.

Elle descendit sans me regarder et partit sur la route. Je restai, un instant, interdit, puis j'enfonçai rageusement l'accélérateur. Je frôlai Donna de si près que l'aile de la Cadillac effleura sa jupe, mais elle ne tressaillit même pas.

Dans le rétro, je la vis continuer son chemin comme si de rien n'était : tout droit, les reins cambrés et la tête haute.

Après ça, je ne regardai plus derrière moi.

En arrivant à la route nationale, je ralentis en me demandant de quel côté il valait mieux tourner. Il y avait à peine un tiers

d'essence dans le réservoir et je n'avais pas un sou sur moi. Et je savais que je ne me servirais pas du fusil pour me procurer de l'argent. De toute façon, l'alarme serait donnée dans une demi-heure au plus, le temps d'atteindre la plantation Bienvenu et un téléphone, et il n'était pas question de fuir dans la Cadillac.

Il me vint une idée. Elle n'était pas géniale, mais aucune idée ne pouvait être géniale dans ma situation.

Je tournai en direction de la ville.

Je dus ralentir devant le collège, parce que quelqu'un avait expédié un ballon sur la route et que deux garçons étaient sortis en courant et se le disputaient. Ils finirent par dégager la route et je passai. Ils me hélèrent en faisant de grands signes.

— Hé, Tom ! Où t'as dégoté cette tire ?

— Tu m'emmènes faire un tour, Tom ?

J'agitai le bras et accélérai.

À ce moment-là, la sonnerie de l'école se mit à carillonner. Il était neuf heures moins cinq.

Comme la plupart des bourgades de campagne, la ville se composait d'une série de rectangles. Je tournai au premier carrefour et contournai l'agglomération par l'extérieur. Je rejoignis la grand-route, la suivis pendant sept ou huit cents mètres et m'engageai sur une petite route qui, après une forte descente, franchissait un passage à niveau non gardé. Je rangeai la voiture sur le bas côté et descendis.

C'était une ligne secondaire qui conduisait à Muskogee. Il devait y passer un train à neuf heures et demie, dans une vingtaine de minutes à peu près. À cette distance de la ville, le convoi irait trop vite pour qu'il soit possible d'y monter en marche. Et comme la voie était encaissée, il n'y avait pas assez d'espace pour prendre l'élan nécessaire.

Mais ça, ils n'y penseraient pas, du moins je l'espérais. Ils supposeraient que j'avais brûlé le dur.

Je descendis jusqu'à la voie, et me mis à suivre un des rails, un pied devant l'autre, en direction du pont à claire-voie qui enjambait la rivière. Ça paraît difficile, mais pour un gars qui avait tracé autant de sillons que moi dans sa vie, ça n'avait rien de bien sorcier. Il y avait une centaine de mètres à parcourir pour atteindre le chevalet du pont, et comme la voie était en déblai, j'y parvins sans que personne ne m'ait vu. Il était temps. Les rails vibraient. Le train prenait de la vitesse en sortant de la ville et sifflait à l'approche du passage à niveau. Je tournai le dos à la

voie et sautai dans la rivière.

Je savais qu'à cet endroit, elle avait un mètre cinquante de profondeur en son milieu, ce qui était largement suffisant pour amortir ma chute, mais il ne m'était pas venu à l'idée que le lit pouvait s'ensabler autour des piles du pont. Je me reçus dans moins de quinze centimètres d'eau, juste de quoi dissimuler le monticule de sable, un pied sur chaque pente. L'ébranlement fut tel que ma tête bascula en arrière, puis retomba sur ma poitrine. Mes pieds s'enfoncèrent dans le sable, et mes chevilles fléchirent sous mon poids.

Je hurlai de douleur. Je souffrais tellement que c'est à peine si je pus me dissimuler sous le pont au passage du train.

Je serrai la pile entre mes bras, et me cramponnai de mon mieux. Le train ébranlait le pont, et la secousse se transmettait à mes jambes. Je poussai un nouveau hurlement. J'étais persuadé que mes deux chevilles étaient cassées. Je me dis que j'allais être forcé de lâcher ma pile et qu'on me retrouverait là, enlisé dans le sable et la tête sous l'eau.

Mais je tins bon, malgré l'envie que j'avais de tout lâcher, et au bout d'un moment, je sentis la douleur de mes chevilles s'atténuer et l'engourdissement commencer à se dissiper. En me tortillant, je réussis à les extirper l'une après l'autre du sable. J'essayai prudemment de leur faire supporter le poids de mon corps, ce qui me fit chanter un peu, mais enfin c'était faisable. Je n'avais pas de fracture.

De pile en pile, je me traînai jusqu'à la rive, puis j'abandonnai le pont et remontai le courant dans l'eau peu profonde. C'était la seule façon de ne pas laisser de trace que les chiens pourraient suivre. La rivière, qui n'était guère qu'un ruisseau, coulait entre des berges escarpées et boisées, et les branches des arbres s'avançaient au-dessus de l'eau. Même en supposant qu'il y ait des gens dans les champs, ils ne me verraient pas.

La rivière se dirigeait vers le sud-est. Je pouvais la suivre pendant une quinzaine de kilomètres avant qu'elle se perde dans les collines, désertes à cet endroit-là : la terre n'étant pas cultivable et les arbres rabougris ne valant pas la peine d'être coupés. Sur l'autre versant, je gagnerais la Kiamichi River, je volerais un bateau et je descendrais le courant vers le sud.

Peut-être jusqu'au Texas. Ou en Arkansas.

Peu importait. Je verrais ça plus tard.

Pour l'instant, j'avais quinze kilomètres de rivière à remonter

et cela suffisait amplement à mon bonheur.

Les berges inclinées m'obligeaient à marcher de travers, et tout le poids du corps portait sur mes chevilles. Les branches et les broussailles avançaient au-dessus de l'eau et je n'arrêtais pas de me plier en deux pour passer dessous, ou de m'enfoncer en eau profonde pour les contourner.

Au bout de deux cents mètres, j'étais déjà crevé et mes jambes étaient parcourues par des élancements auxquels je préférerais ne pas penser.

Je me reposai un peu, suspendu à une grosse branche en surplomb pour soulager mes chevilles, et je repartis en pataugeant dans l'eau, le sable et les cailloux. Un fort vent froid s'était levé, froissant les feuilles et secouant les branches. J'essayai de marcher plus vite en espérant que la chaleur de mon corps finirait par sécher mes vêtements trempés.

Pendant la demi-heure suivante, je fis du chemin. Le ruisseau, qui décrivait des méandres serrés, avait raboté ses rives jusqu'à les rendre plates et je parcourus bien quinze cents mètres d'une seule traite.

Et puis je tombai sur un passage difficile, un passage vraiment pénible.

Cela commença par un surplomb si bas et si broussailleux que je fus presque obligé de ramper pour passer dessous. Je finis quand même par arriver au bout, mais après ça, m'attendait un obstacle apparemment infranchissable : une langue de terre en forme de coin qui s'avancait de près de trois mètres dans le courant. Elle était couverte de ronces.

Je m'approchai lentement de ce barrage, puis j'entrepris de le contourner en marchant de côté, comme un crabe. J'atteignais la pointe en balançant mes bras pour garder mon équilibre, quand mon pied se déroba brusquement sous moi et je coulai à pic dans deux mètres cinquante d'eau.

Je remontai à la surface et j'empoignai les ronces à pleines mains, sans me soucier des épines. Je fis le tour du promontoire suspendu aux ronces et j'arrivai à une petite plage de sable où je pus m'asseoir. Je sortis mon vieux couteau et j'entrepris d'extraire les épines de mes mains avec une telle rage que c'est un vrai miracle que je ne me sois pas sectionné un doigt.

Et juste au-dessus de ma tête – à cinq ou six mètres de là, estimai-je au son – une voix d'homme cria :

— Salut, mon gars ! Où vas-tu comme ça ?

Je me pétrifiai, et le couteau me glissa des doigts. Je ne pouvais fuir nulle part, et de toute façon, j'étais incapable de courir. J'avais déjà assez de mal à marcher. Je tournai lentement la tête en ouvrant la bouche pour répondre, parce que maintenant, la nouvelle avait sûrement fait le tour du pays et le type qui m'interrogeait risquait de me flinguer à vue.

Juste à ce moment-là il se remit à parler, mais sa voix venait de beaucoup plus loin. Il s'était enfoncé dans les champs et je ne pus saisir que quelques mots.

— Je suppose que... la nouvelle... ?

— ... pas malheureux ! (Une autre voix d'homme.) Peux pas croire...

Je relâchai mon souffle. Mon cœur cognait comme une vieille Ford qui aurait eu les quatre bielles coulées.

Je compris que le premier type devait se trouver dans les broussailles, probablement occupé à tendre un collet, quand il avait aperçu un de ses amis qui coupait à travers champs. Je tendis l'oreille pour essayer d'entendre ce qu'ils se disaient.

— ... pas savoir... Indien... un type bien... un vrai monsieur...

— Eh bien... l'attraper...

— ... sale petite ordure !

Je me levai et je repartis.

Tout le monde était persuadé que j'avais fait le coup. Il ne leur restait plus qu'à m'attraper et à me régler mon compte, autrement dit à m'envoyer à la chaise électrique. Si seulement j'avais gardé ce fusil. Moi aussi, j'avais des comptes à régler.

Je parcourus encore un kilomètre environ avant de m'effondrer. J'étais bleu de froid. Mes chevilles ressemblaient à des glaçons parcourus par des courants électriques. Je m'écroulai à plat ventre sur une petite plage de sable, à un endroit où la berge avait encore été usée par l'érosion. Au bout de quelques minutes, j'avais suffisamment récupéré pour me traîner dans les hautes herbes et m'essuyer avec. Un peu de soleil filtrait à travers les branches et je commençais à grelotter un peu moins.

« Maintenant, me dis-je, le moment est venu de réfléchir. Sérieusement, calmement, honnêtement. Jusqu'ici, tu t'es contenté de fuir et... »

Je m'endormis.

Je fus réveillé par une odeur de fumée et de maïs grillé, et cela ressemblait tellement à mes réveils habituels que je me crus à la maison. Pendant une seconde, je restai étendu sans bouger, le

sourire aux lèvres, en songeant qu'il allait falloir que je répare ce toit. Je voulus me redresser et j'eus l'impression d'être amidonné de la tête aux pieds. Alors je me rappelai où je me trouvais. Après quoi je m'empressai de me recoucher bien à plat dans les hautes herbes, parce que je n'avais pas rêvé cette odeur de maïs. Elle était bien réelle.

Le feu était sur l'autre rive, sur une petite plage située presque en face de moi. Un chaudron de fer cuisait dessus. Une douzaine d'Indiens étaient assis autour en demi-cercle. Pas des métis, des vrais Indiens, des vieux de la vieille qui portaient toujours des nattes. Ils avaient l'air de se livrer à une cérémonie.

Je les observai entre les herbes. Tant qu'ils seraient là, il n'était pas question que je m'en aille. Au bout de quelques minutes, un des vieux se leva et plongea un morceau d'écorce dans le chaudron. Il l'en ressortit couvert de quelque chose de blanc et le lécha. Il aboya quelques mots en langue creek. Tous les autres se levèrent et commencèrent à piocher dans la marmite en baragouinant et en faisant de grands gestes.

C'était de la *pashofa*, une sorte de bouillie de maïs, et à voir leurs mines, ça devait être rudement bon. Ils se tapèrent tranquillement la cloche pendant une bonne demi-heure, et rien qu'à les regarder, j'en avais l'eau à la bouche. J'espérais qu'ils laisseraient le chaudron en s'en allant, mais je savais bien qu'ils n'en feraient rien. Les Indiens ne laissent jamais rien traîner derrière eux. De toute façon, il m'aurait fallu traverser la rivière, et il n'en était pas question.

À l'exception de l'homme au chaudron (ça devait être le sorcier), tout le monde alla s'accroupir au bord de l'eau et ramassa un caillou. Ils posèrent ces cailloux en tas sur le sable, et deux d'entre eux s'enfoncèrent dans les broussailles et disparurent, tandis que les autres restaient assis en silence, aussi immobiles que des statues. Au bout de deux ou trois minutes, les buissons s'écartèrent à nouveau et les deux Indiens réapparurent, poussant un troisième homme devant eux.

Ses chevilles étaient entravées et ses mains ligotées dans son dos. Il avait la tête baissée, le menton enfoncé dans la poitrine. Le sorcier se mit à lui parler, de plus en plus vite et l'air de plus en plus furieux. Alors, très lentement, comme si cela lui demandait un effort considérable, l'homme leva la tête.

C'était Abe Tardif.

XII

Malgré l'ombre des arbres et la distance qui nous séparait, je vis qu'il était blême. Je crois que de ma vie entière, je n'avais jamais vu un homme, Indien ou Blanc, avoir l'air aussi effrayé. Ses lèvres s'agitèrent comme s'il s'apprêtait à dire quelque chose. Il n'aurait sûrement pas dû faire ça, parce que le sorcier l'engueula et les deux Indiens qui l'encadraient le jetèrent par terre.

Il resta étendu sur le dos, et après ça, il ne fit plus un geste et n'essaya plus de parler.

Le demi-cercle s'agrandit. Le sorcier tira deux coquilles de sa poche et les tendit aux deux Indiens situés à sa droite et à sa gauche, qui les remirent à leurs voisins. Les coquilles passèrent de main en main jusqu'à ce qu'elles parviennent aux deux hommes qui se trouvaient le plus près de la rivière.

L'un d'eux tendit le bras vers le ruisseau et fit semblant de remplir la coquille d'eau, mais sans le faire réellement. Après quoi, la coquille refit le même trajet en sens inverse. L'Indien assis à l'autre extrémité du demi-cercle attendit un instant, puis il fit le même simulacre et repassa sa coquille.

Le sorcier s'accroupit à côté d'Abe. Il l'empoigna par le nez et l'obligea à ouvrir la bouche. Il prit l'une des coquilles qui était revenue jusqu'à lui et fit le simulacre de la vider dans la gorge d'Abe ; puis elle repartit vers l'extrémité du demi-cercle. Il prit ensuite la seconde coquille, la « vida » de la même façon dans la bouche d'Abe, et la repassa à son voisin.

L'opération se poursuivit ainsi un bon moment, et j'avais beau savoir que c'était de la frime, qu'ils faisaient seulement semblant, cela paraissait tellement réel que je me sentis suffoquer comme si on avait été en train de m'exécuter par étouffement suivant l'antique méthode tribale.

Le sorcier se releva et remit les coquilles dans sa poche. Il s'approcha du chaudron, y préleva un peu de *pashofa* sur un morceau d'écorce et la porta à Abe. Il la lui offrit en la lui tendant et en la retirant rapidement. Abe se leva (pendant tous ces micmacs, ils avaient trouvé le moyen de lui retirer ses liens), mais il ne toucha pas à la *pashofa*, bien entendu.

Les morts ne mangent pas.

Le sorcier posa le bout d'écorce sur le sable. Il s'accroupit et tendit la main vers les cailloux que les autres avaient rassemblés. Et les autres resserrèrent le demi-cercle jusqu'à ce que Abe se trouve isolé à l'extérieur.

Le sorcier couvrit l'écorce avec les cailloux qu'il posa l'un après l'autre, pour former un petit *wickiup* de pierre. Ce *wickiup* était la tombe d'Abe, l'écorce était son corps.

Tout le monde se leva, au coude à coude, et Abe devint invisible. Puis le demi-cercle se dispersa et ils entreprirent de nettoyer le chaudron. L'exécution et les funérailles étaient terminées, ils se préparaient à partir.

Abe, lui, était déjà parti. Il s'était éclipsé pendant qu'ils lui tournaient le dos. Et j'avais beau ne pas être Indien, je savais que ce qui venait de lui arriver, bien qu'il n'ait subi aucune violence physique, était ce qu'on pouvait faire de pire à un homme.

Quelques années auparavant, un Indien de l'ancienne tribu Osage était mort pendant une épidémie de petite vérole. Les médecins l'avaient déclaré mort et ses parents et amis s'étaient réunis chez lui pour la veillée funèbre. Mais il n'était pas vraiment mort, il était seulement dans le coma, et tout ce brouhaha l'en avait fait sortir. Il s'était assis dans son lit et il avait demandé ce que signifiait ce ramdam. Et personne ne l'avait entendu, personne n'avait voulu reconnaître qu'il l'avait entendu. Tout le monde s'était levé et ils étaient sortis.

À dater de ce jour, il avait cessé d'exister pour les Osages. Il était « mort », et les morts ne ressuscitent pas. Personne ne lui adressait plus la parole. Il avait essayé de les aborder dans la rue, mais leurs regards passaient à travers lui et ils avaient continué leur chemin.

C'était un des hommes les plus riches de l'Oklahoma, il possédait des tas de puits de pétrole. Et quand il était mort pour de bon – de solitude, j'imagine – il y avait foule à son enterrement. Mais pas un seul Osage n'était venu. Pour les Osages, pour ses parents, pour ses amis, pour tous ceux qui comptaient pour lui, il était mort depuis des années.

Désormais, Abe Tardif serait mort lui aussi, pour tous les Indiens de race pure, et pour tous les sang-mêlé qui subissaient leur influence, c'est-à-dire pratiquement tous les Creeks, à un degré quelconque. On ne leur dirait pas ce qui lui avait valu d'être « exécuté » ; les anciens de la tribu garderaient le secret, sinon, les

hommes blancs auraient la prétention de punir Abe, et les vieux Indiens préféreraient leur propre justice. Jamais ils ne s'associaient avec les Blancs contre quelqu'un de leur race.

Mais les métis n'auraient pas besoin de savoir pourquoi il avait été « exécuté ». Ils se douteraient bien qu'il y avait eu une bonne raison pour faire ça, et ils comprendraient qu'ils avaient tout intérêt à éviter Abe comme la peste et à le considérer comme « mort ».

Je regardai les Indiens s'en aller et disparaître dans les buissons en emportant le vieux chaudron à *pashofa*. Et je me demandai ce qu'Abe avait bien pu faire et comment les autres l'avaient appris. Il est vrai qu'ils avaient une façon à eux de découvrir les choses et qu'ils étaient toujours au courant de tout. Il faut dire aussi qu'Abe était la honte de la tribu depuis des années ; voleur, menteur, ivrogne. J'en conclus qu'ils avaient simplement dû laisser les griefs s'accumuler jusqu'au jour où la coupe avait fini par déborder et où ils avaient sévi en bloc en « tuant » Abe.

Je chassai toute l'affaire de mon esprit et me redressai. J'essayai de me mettre debout et mes jambes fléchirent sous moi. Je regardai l'eau et je frissonnai. Je compris que si j'essayais de faire un mètre de plus dans cette rivière, j'y tomberais la tête la première et je ne me relèverais plus.

J'examinai le ciel entre les branches pour essayer de déterminer l'heure qu'il pouvait être. J'estimai qu'il restait encore deux bonnes heures de jour. Et il fallait que j'attende la nuit.

J'ôtai mes godillots et je me frictionnai les pieds et les jambes. Je les frottai énergiquement, je tapai dessus avec mes poings, et ils commencèrent à me faire un mal de chien. Mais la circulation se rétablit et ils se réchauffèrent. Je me levai et tapai des pieds dans l'herbe, tout en faisant des moulinets avec mes bras. Puis je me reposai un peu et je recommençai toute l'opération. Quelque chose me disait que j'avais intérêt à le faire si je voulais rester en vie. Et j'y tenais drôlement.

Parce que je ne plaisantais pas, quand j'avais promis à P'pa que je reviendrais le voir. J'étais bien décidé à vivre assez longtemps pour ça, même si c'était la dernière chose que je devais faire en ce monde.

Je concentrai toutes mes pensées sur P'pa. Je songeai à la façon dont je reviendrais, dès que la police aurait abandonné les recherches. Je reviendrais pendant la nuit, ou plutôt à l'aube. Je me planquerais dans le hangar à bois jusqu'à ce qu'ils se réveillent, j'attendrais qu'ils aient allumé le feu, qu'ils soient

attablés devant le petit déjeuner. À ce moment-là, je prendrais la hache, que j'aurais affûtée entre-temps, et je traverserais la cour en douce. Je me faufilerais sans bruit sur la véranda et... et j'ouvrirais la porte toute grande. Et ils lèveraient les yeux. Très lentement. Et je leur sourirais. Je leur sourirais, je ferais tourner la hache et je la remettrais sur mon épaule.

Je savais que je le ferais. C'était une certitude absolue, comme on en a parfois, et je savais que ça se passerait exactement comme je le prévoyais.

La nuit tomba.

Je me hissai en rampant sur le talus, jusqu'au champ. Je me reposai quelques minutes et je partis vers le pont du chemin de fer.

C'était beaucoup moins loin que je ne le pensais, mais si la distance avait été plus grande, je crois que je n'y serais jamais parvenu.

Je traversai le pont métallique à quatre pattes et je m'effondrai dans la tranchée, de l'autre côté. Je restai un moment étendu ; je dus perdre connaissance pendant quelques minutes. Puis j'escaladai le remblai et me glissai sous la clôture. Je posai mes deux mains au sommet d'un poteau, me mis debout et partis à travers champ d'un pas chancelant.

La nuit était très noire. Pour moi, c'était un avantage, évidemment, mais ça rendait la marche deux fois plus pénible. Je n'arrêtais pas de trébucher et de tomber, et chaque fois, j'avais un peu plus de mal à me relever. J'avais l'impression de ne plus avoir d'articulations aux jambes. Il fallait que je me redresse à partir des hanches pour ainsi dire, et vers la fin, je m'écroulais comme une masse une demi-douzaine de fois avant d'y parvenir.

J'atteignis la clôture, à l'autre extrémité du champ, rampai par-dessous et me remis une fois de plus debout. Encore heureux qu'elle ait habité en bordure de la ville. Je me félicitai également qu'elle ait un verger.

Je me traînai d'arbre en arbre, traversai la cour en titubant et m'effondrai sur les marches du perron. Je cognai dessus avec mon poing... et Miss Trumbull ouvrit sa porte.

— Mais qu'est-ce que... Oh, mon Dieu ! s'exclama-t-elle.

Et je m'évanouis une fois de plus.

XIII

Quand je repris connaissance, j'étais assis devant la table de la cuisine et Miss Trumbull essayait de me faire ingurgiter du café. Je m'étranglai et elle écarta la tasse. Puis elle l'approcha à nouveau de mes lèvres et je la vidai d'un seul coup.

— Alors ? fit-elle. Ça fait du bien, hein ?

— Oui, m'dame, répondis-je.

— De toutes les stupidités... Enfin, je ne veux rien dire pour l'instant ! Vous pouvez marcher ?

— Je... je crois.

— Je vais vous aider, appuyez-vous sur moi, tête de mule ! Voilà. Par ici, maintenant. Je vous ai préparé un bon bain chaud.

Elle me passa un bras autour de la taille et m'aida à monter l'escalier. Elle me fit asseoir sur un tabouret et me tint par les épaules pour m'empêcher de basculer.

— Vous vous sentez mieux ? me demanda-t-elle. Vous croyez que vous allez pouvoir vous déshabiller tout seul ?

— Oui, m'dame, répondis-je.

Pourtant je ne me sentais pas très vaillant.

— Bon, alors allez-y. Plus vite vous serez dans cette baignoire, mieux ça vaudra. Je vais vous chercher une...

Elle sortit en laissant la porte ouverte. Quand elle revint, elle tenait une chemise de nuit. Je n'avais même pas encore retiré une chaussure.

— Je pense que ceci vous ira, déclara-t-elle en suspendant la chemise à une patère. Elle appartenait à mon frère, Dieu ait son âme, mais... Pourquoi n'êtes-vous pas encore déshabillé ?

— Eh bien, je... j'ai préféré attendre, dis-je.

— Mais... Oh, Seigneur !

Et elle sortit précipitamment en claquant la porte derrière elle.

Je me déshabillai et me glissai dans la baignoire. C'était la première fois de ma vie que je prenais un vrai bain dans une vraie baignoire, mais je me débrouillai comme un chef. Je m'allongeai dans l'eau et je laissai la chaleur me pénétrer. Je crois qu'il n'y a pas grand-chose au monde qui soit plus agréable que de se

réchauffer quand on a eu longtemps froid.

Je me laissai couler jusqu'à ce que l'eau atteigne mon menton, je fermai les yeux et...

— Thomas ! Thomas Carver ! Vous vous êtes endormi ?

— Non, m'dame. Je sors tout de suite. Miss Trumbull.

— Dépêchez-vous. Et tâchez de vous essuyer comme il faut avant de mettre la chemise de nuit. Vous n'avez pas envie d'attraper une pneumonie, je suppose ?

— Non, m'dame.

— Hum ! fit-elle d'un ton dubitatif. Vous faites pourtant tout ce qu'il faut pour ça.

Quand je sortis de la salle de bains, elle m'attendait derrière la porte. Elle me conduisit dans une chambre contiguë à la salle de bains, écarta les couvertures d'un grand lit à colonnes et me fit signe de me coucher. Je m'exécutai.

— Non, laissez ces couvertures, me dit-elle lorsque je voulus les remonter. Je vais vous frictionner la poitrine et... Non, il vaut mieux que vous preniez d'abord ces comprimés.

J'avalai les comprimés qui sentaient la quinine et Miss Trumbull me frictionna la poitrine avec un truc qui sentait vachement fort. Après quoi, elle étendit dessus un carré de flanelle plié en quatre et reboutonna la chemise.

— Voilà, dit-elle, ça va vous retaper. Et maintenant, est-ce que vous mangez de tout ?

— À peu près, oui.

— Qu'est-ce que vous diriez de quelques bonnes tranches de rosbif ?

— Eh bien, je... je pense que ça devrait aller.

Elle fronça les sourcils.

— Vous n'aimez pas le rosbif ?

Je crois qu'à ce moment-là, ma fièvre était tombée, mais je sentis mes joues s'empourprer.

— Je ne sais pas, répondis-je. Je n'en ai jamais mangé.

Elle sortit rapidement de la pièce, descendit l'escalier quatre à quatre, et je l'entendis fourgonner dans la cuisine. Je m'adossai aux oreillers. Je me sentais bien, malgré tous mes soucis. Tout était si propre, si tranquille. J'entendais Miss Trumbull fredonner, avec quelques mots par-ci par-là :

Dans la douceur des adieux...

La-la-la-la la-la la
Sur le rivage enchanteur...
La-la-la la la

Elle remonta l'escalier tout doucement et lorsqu'elle entra dans ma chambre, je compris pourquoi. Elle portait un énorme plateau qui devait faire près d'un mètre carré et qui était tellement couvert de victuailles qu'on ne voyait pas entre les plats. Il y avait une grande assiette de rosbif (je vis tout de suite que j'allais aimer ça), des patates douces, du maïs à la crème, de la salade, un grand morceau de tarte aux pommes, du café, des...

Je me redressai dans mon lit et tendis les bras vers le plateau avant de me rappeler les bonnes manières.

Elle le posa sur mes genoux et recula d'un pas. Les verres de son lorgnon miroitaient tout ce qu'ils savaient.

— Comment vous sentez-vous, Thomas ?

— Bien, répondis-je. (Je pris une fourchette et la reposai.) Encore un peu faible, mais...

— Ça ira mieux quand vous aurez mangé. J'espère que vous comprenez que vous êtes le bienvenu dans cette maison, Thomas. Je vous connais bien et je sais que vous êtes incapable de faire une chose aussi abominable. Vous n'avez donc pas besoin de me dire que vous êtes innocent. Mais si vous avez envie de parler...

— J'en ai envie, dis-je. On peut parler tout de suite, si vous voulez.

— Non, mangez pendant que c'est chaud. D'ailleurs, je désire que M. Cardinal vous entende également. Je vais le faire venir.

— Oh... fis-je en fronçant les sourcils. Eh bien, je... je ne sais pas trop, Miss Trumbull.

— Thomas... Vous n'avez pas encore compris qui étaient vos amis ?

— Si, m'dame. C'est seulement que je n'en vois pas bien l'utilité. Tout ce que je demande, c'est de pouvoir me reposer un moment pour...

— Pas question ! trancha Miss Trumbull. Non, ce n'est pas tout ce que vous demandez. Jusqu'ici, vous n'êtes coupable que d'un peu d'impétuosité. D'emportement. Le...

— Peut-être, mais les apparences sont contre moi. On dirait bien que c'est moi l'assassin et je ne peux pas prouver le contraire.

— Mais si, vous le pouvez, décréta-t-elle d'un ton péremptoire.

Seulement, pour ça, il faut affronter courageusement la situation. La fuite n'est jamais une solution, Thomas. Je tiens beaucoup à ce que M. Cardinal vienne ici. Il saura mieux que moi ce qu'il convient de faire.

— Si c'est votre idée, je n'ai plus qu'à m'incliner, faut croire.

— Thomas...

Elle hocha tristement la tête et je me dis que je devais lui paraître bien ingrat et bien mal élevé.

— Excusez-moi, Miss Trumbull, dis-je. Je serai content de voir M. Cardinal, sincèrement.

— Parfait ! s'exclama-t-elle. Magnifique ! Je vais lui passer un coup de fil et... qu'est-ce qu'il y a encore ?

— Le téléphone, dis-je. Je suppose que votre ligne est branchée en dérivation sur une autre et...

— Oh... (Elle hésita.) Évidemment, rien ne m'oblige à lui dire pour quelle raison je désire le voir, mais... Vous avez peut-être raison. Il habite à deux pas d'ici, je vais y faire un saut.

— Ça m'ennuie bien de vous faire sortir, pour sûr.

— Sornettes ! Et cessez de dire « pour sûr » et « faut croire ». Je ne vous ai donc rien appris ? Allez, mangez votre dîner.

— Bien, m'dame.

Je souris et commençai à jouer de la fourchette.

J'entendis la porte d'entrée se refermer derrière Miss Trumbull. Le rosbif était fameux, pour s... enfin, il était délicieux, mais je m'arrêtai un instant de mastiquer. Je sentais confusément que c'était une erreur de laisser Miss Trumbull amener M. Cardinal. Mais ce n'était qu'une vague intuition, pas un véritable pressentiment, et, après les épreuves que je venais de traverser, c'était assez normal que je m'inquiète sans raison. Je chassai donc le problème d'un haussement d'épaules et me remis à manger.

Je terminais tout juste mon repas, une petite demi-heure plus tard, quand je les entendis gravir les marches du perron et traverser la véranda. La porte s'ouvrit, se referma, et Miss Trumbull cria dans l'escalier :

— Tout va bien, Thomas ?

— Oui, m'dame, répondis-je. Pour s... Certainement.

— Je vais faire du café chaud pour tout le monde, dit-elle. Montez donc, monsieur Cardinal.

Il monta, et je me sentis un peu gauche, un peu gêné. Mais

j'avais tort, évidemment. Il me fit un clin d'œil et me repoussa sur les oreillers quand je fis mine de me lever. Il posa une main sur mon front et me regarda amicalement en tirant sur sa pipe d'un air songeur.

— Vous espérez vous en tirer ?

Il sourit et s'assit.

— Oui, monsieur, j'espère, répondis-je.

— Ne vous inquiétez pas, tout va s'arranger.

Miss Trumbull vint nous rejoindre. Elle posa le plateau du café sur un guéridon, me débarrassa de l'autre plateau, et servit trois tasses de café brûlant.

— Et maintenant, allez-y, Thomas, dit-elle en s'asseyant sur une chaise et en faisant un petit signe de tête. Nous vous écoutons.

Je me mis à parler.

Je leur racontai tout ce qu'il y avait à raconter. Il n'y a que deux choses que je passai un peu sous silence : mes sentiments pour Donna et la conduite peu ragoûtante de Mary. Mais je vis qu'ils comprenaient sans que j'aie besoin d'entrer dans les détails.

Quand j'eus terminé mon récit, Miss Trumbull se tourna vers M. Cardinal. Il fronçait les sourcils en se tapotant les dents avec le tuyau de sa pipe.

— Alors, vous pensez que c'est votre père qui a fait le coup ? finit-il par demander.

— Je suis sûr que c'est lui, répondis-je.

— Uniquement pour vous discréditer ? Je ne sais pas, Tom. Ça me paraît bien radical, comme procédé. Et terriblement risqué.

— Il ne s'agissait pas seulement de me discréditer, protestai-je en pesant soigneusement mes mots. C'était une véritable condamnation à mort... comme s'il m'avait tué de sa propre main. Et Mary avait dû lui parler de Donna. De ce côté-là aussi, il se vengeait. Me détruire ne lui suffisait pas, il voulait aussi qu'elle me hâisse...

— Hum... peut-être. (Il ne paraissait pas très convaincu.) Vous ne voyez aucun autre mobile qui aurait pu pousser votre père à tuer M. Bienvenu ?

— Eh bien, il y a le pétrole. Il a peut-être pensé qu'une fois M. Bienvenu disparu, Donna louerait ses terres aux prospecteurs, ce qui lui permettrait de louer la sienne.

— Voilà l'explication ! s'exclama Miss Trumbull.

Mais M. Cardinal secoua négativement la tête.

— J'ai bien peur que non. Il y a une contradiction fondamentale. Si M. Carver s'était contenté de tuer Matthew Bienvenu, c'était plausible. Mais le tuer et faire endosser le crime par Tom, ça ne l'est plus. Il devait bien se douter que Donna ne serait pas très disposée à faire plaisir à un homme dont le fils avait assassiné son père.

— Mais alors... fit Miss Trumbull.

— Mais alors, coupai-je, je sais bien que je ne l'ai pas tué.

— Du calme, Tom, sourit M. Cardinal, ne vous emballez pas. Il est bien évident, ajouta-t-il, qu'il ne faut pas négliger l'essentiel, c'est-à-dire la haine de votre père pour M. Bienvenu. Par elle-même, elle ne suffisait peut-être pas à le faire agir, à lui faire courir des risques aussi terribles, mais si on ajoute à cette haine celle qu'il ressentait pour vous...

— Et il avait l'impression de n'avoir plus rien à perdre, lui rappelai-je, parce qu'il avait tout perdu. Il ne lui restait plus que sa haine pour M. Bienvenu et pour moi.

— Oui... oui, c'est exact. Pourtant...

Il fit une pause et examina le fourneau de sa pipe en fronçant les sourcils.

— Je voudrais vous poser une question, me dit-il. Se pourrait-il que votre père soit monté à la plantation avec l'intention de discuter avec M. Bienvenu ?

— Impossible, répondis-je. P'pa n'aurait jamais fait ça. Il est bien trop orgueilleux. De toute façon, il savait qu'il n'avait rien à y gagner... si ce n'est une bonne correction, comme moi.

— Je vais vous dire pourquoi je vous demande ça, Tom. Vous comprenez... (Il fronça les sourcils d'un air troublé.) Eh bien, dans un sens, toute cette affaire paraît très simple. Votre père vous détestait et il détestait M. Bienvenu. Il avait votre couteau et il pouvait compter sur Mary pour lui fournir un alibi. Donc, il a commis le meurtre. C.Q.F.D. Avec préméditation...

— Et comment, qu'il l'a commis, approuvai-je.

— Peut-être. Ça semble logique. Mais c'est la préméditation qui me chiffonne. Et il y a obligatoirement préméditation. M. Bienvenu travaillait souvent assez tard, mais il y avait bien peu de chances de le trouver dehors, lui ou n'importe lequel de ses employés, d'ailleurs, à une heure aussi avancée de la nuit. Votre père le savait certainement. Il se serait rendu compte qu'il n'y avait pas une chance sur dix mille pour qu'il trouve M. Bienvenu dehors, et il n'aurait sûrement pas osé pénétrer dans la maison.

Alors, pourquoi... ?

— Je ne sais pas. Il n'a peut-être pas réfléchi. Il était...

— Je comprends. Il voulait se venger à tout prix et comme vous aviez annoncé votre intention de partir ce matin, il fallait que le meurtre soit commis la nuit dernière ou pas du tout... Oui, c'est possible. Il n'était pas sûr de trouver M. Bienvenu dehors, mais c'est malheureusement ce qui s'est produit. (Il secoua la tête.) Mais ça ne suffit pas à me convaincre. Je ne peux pas arriver à me défaire de l'idée que ce meurtre a été la conclusion d'une querelle, qu'il n'était pas prémédité.

— Mais vous venez de dire...

— Sans parler de l'arme du crime, Tom. C'est inexplicable, à tous points de vue. Alors qu'il avait tant d'autres armes vraiment efficaces à sa disposition, pourquoi votre père aurait-il choisi un canif pour tuer Matthew Bienvenu qui était un homme robuste, vigoureux ?

— Parce qu'il n'avait pas le choix. Il fallait qu'il se serve de mon couteau pour que je sois accusé du meurtre.

— Mais il n'avait pas une chance sur cent de pouvoir l'utiliser. Logiquement, Matthew Bienvenu aurait dû le lui arracher avant même qu'il ait porté le premier coup.

— P'pa aura couru le risque, dis-je. S'il était bien en rogne, il ne se sera pas soucié de ce qui pouvait arriver.

— J'entends bien, mais...

Miss Trumbull s'éclaircit la voix.

— À mon avis, dit-elle, notre tâche consiste simplement à établir l'innocence de Thomas. Je ne vois pas ce qu'il y a de si difficile là-dedans. Cette fille... cette Mary cherche à nuire à Thomas et elle est complètement dominée par son père. Elle a laissé le père répondre à sa place, et le shérif n'a pas songé à s'y opposer. Ce qu'il faut, c'est l'interroger en tête à tête et lui faire peur. Je suis persuadée qu'elle modifiera rapidement sa version des faits. Elle oubliera complètement le joli petit alibi qui établit que Carver se trouvait tranquillement dans son lit à l'heure du crime.

— Ça ne prouvera toujours pas que c'est lui qui l'a commis.

— Nous n'avons pas besoin de le prouver. Tout ce que nous voulons démontrer, c'est qu'ils sont tous les deux des menteurs et que leur témoignage a été inspiré uniquement par leur désir de nuire à Thomas. Le reste, c'est l'affaire du shérif.

M. Cardinal hésita.

— Il est certain, finit-il par reconnaître, que cela nous aiderait si nous pouvions démolir le témoignage de Mary.

— Ça nous aiderait ? dis-je. Moi, j'ai l'impression que ça arrangerait tout. Le reste, comme Miss Trumbull vient de le dire, c'est l'affaire du shérif.

M. Cardinal regarda le tapis sans répondre. J'attendis un instant et, tout d'un coup, je compris ce qu'il pensait et qu'il ne voulait pas dire.

— Je vois, dis-je. Le couteau m'appartenait et je ne peux pas prouver que je l'ai perdu. Et puis... et puis j'ai montré que j'étais impulsif. Je me suis déjà rendu de nuit à la plantation, quand tout le monde était couché. Ce serait beaucoup plus dans mon caractère que dans celui de P'pa d'aller tuer quelqu'un sans réfléchir aux détails.

— C'est à peu près ça, dit-il gravement. Par contre, si votre père et Mary étaient prêts à jurer que vous n'êtes pas...

— Trop tard, ça ne servirait plus à rien.

— Évidemment, ce serait moins efficace que s'ils l'avaient affirmé dès le début, mais...

— Un instant. (Miss Trumbull reposa bruyamment sa tasse dans sa soucoupe.) Vous vous écarterez continuellement du sujet, tous les deux. Revenons au père de Thomas. Il est bien évident qu'il ne fera rien pour aider le fils qu'il a essayé d'incriminer et c'est perdre son temps que d'envisager cette possibilité. Ce qu'il faut, c'est prouver que son alibi est truqué. Si nous y parvenons, nous aurons démontré beaucoup plus que le simple fait qu'il a menti. Vous ne comprenez pas ? Pourquoi aurait-il besoin d'un alibi, s'il n'était pas coupable ?

Un large sourire éclaira le visage de M. Cardinal. Il s'asséna une grande claque sur la cuisse.

— Mais bien sûr ! s'exclama-t-il. Vous direz encore que c'est mon esprit tortueux d'Indien. Les arbres me cachent la forêt. Selon toute probabilité, le père de Tom a dû avouer à Mary qu'il avait commis le crime. Il fallait bien la préparer. Elle ne pourra évidemment témoigner que par oui-dire et nous nous retrouverons devant le fait que...

— Absolument pas ! déclara fermement Miss Trumbull. C'est le shérif qui s'y retrouvera.

— Vous avez raison. Je me sentirais quand même plus à l'aise si... enfin, vous avez raison, sourit-il.

— Bon, dit Miss Trumbull. Maintenant... Encore un peu de

café ? Non ? Alors, moi non plus. Maintenant, je suppose qu'il est trop tard pour entreprendre quoi que ce soit et nous n'aurons guère le temps demain matin avant les cours. Vous croyez que nous pourrions y aller en début d'après-midi, disons vers deux heures ?

— Nous irons, que nous le puissions ou non. Je parlerai à Bluden... Je lui expliquerai que nous sommes directement intéressés à cette affaire et que nous désirons que Mary soit soumise à un interrogatoire serré.

— Et nous l'accompagnerons pour nous assurer qu'il l'interroge convenablement, ajouta Miss Trumbull.

— D'accord. (Il se leva et épousseta quelques brins de tabac sur son pantalon.) Je suppose que Tom va rester ici ?

— Mais oui, bien sûr. (Miss Trumbull fronça les sourcils.) Où voulez-vous qu'il aille ?

— Si on apprenait qu'il est chez vous...

— Ce n'est pas la peine que je reste, dis-je. Je vais bien, maintenant, je peux...

— Non, non, dit vivement M. Cardinal. Il n'est pas question que vous vous cachiez autre part. Il me semble seulement que vous risquez de vous faire du tort en... euh... en restant un fugitif.

— Mais... j'y suis bien obligé, dis-je. Qu'est-ce que je pourrais faire d'autre ?

— Rien, décréta Miss Trumbull. Vous ne bougerez pas d'ici tant que cette histoire ne sera pas tirée au clair. Je laisserai les stores baissés, vous ne répondrez ni au téléphone ni aux coups de sonnette, et tout se passera très bien.

M. Cardinal hésita, puis il retrouva son sourire et me tendit la main.

— Mais oui, tout se passera bien, dit-il. Après tout, c'est l'affaire de vingt-quatre heures. Même pas vingt-quatre heures, en fait.

Nous nous serrâmes la main, et Miss Trumbull descendit avec lui. Ils restèrent un moment à discuter au rez-de-chaussée avant qu'il ne s'en aille. Je n'entendais pas ce qu'ils disaient, mais ils n'avaient pas l'air d'accord. Finalement, la porte d'entrée claqua, et Miss Trumbull remonta.

Elle était en train d'empiler les assiettes et les plateaux quand elle s'arrêta brusquement et me regarda.

— Qu'est-ce qu'il y a encore ? me demanda-t-elle.

— Vous êtes bien sûre que vous voulez que je reste ?

— Si je voulais que vous partiez, je vous le dirais.

Je savais que c'était vrai et je souris.

— C'est tout ? dit-elle. Allez, cessez de tourner autour du pot. Dites-moi ce que vous avez sur le cœur.

— Je n'ai rien sur le cœur. Je me demandais simplement si...

— Eh bien, cessez de vous le demander. Si M. Cardinal se fait du souci, ce n'est pas pour lui ni pour moi, mais uniquement pour vous. Il est votre ami, Thomas. Ne l'oubliez jamais, quoi qu'il arrive.

— Bien, m'dame. Moi aussi, j'ai toute confiance en lui.

— Parfait. Continuez à lui faire confiance. Et maintenant, dormez.

— Oui, m'dame.

Et je dormis.

Je ne me réveillai qu'à dix heures du matin. Miss Trumbull était partie, naturellement, mais elle m'avait laissé un petit mot sur la commode. Il était rédigé ainsi :

À faire :

Manger (breakfast) au chaud dans le four.

Sandwichs (déjeuner) dans le frigo.

Se reposer le plus possible.

Prendre ses aises.

À ne pas faire :

S'inquiéter.

La vaisselle.

Le ménage.

Le lit.

Miss T.

Elle avait lavé et repassé mes vêtements, et les avait disposés sur une chaise. Je pris un long bain chaud, m'habillai et descendis à la cuisine.

Je trouvai une assiette d'œufs au jambon et des galettes dans le four ; la cafetière était à moitié pleine et le café encore chaud. Je m'attablai, dévorai jusqu'à la dernière miette de galette et bus jusqu'à la dernière goutte de café. Après avoir posé la vaisselle dans l'évier, je remontai au premier avec un bouquin. J'ôtai mes

chaussures et m'allongeai sur le lit, mais je fus incapable de lire, tant je me sentais bien. Mes jambes étaient encore un peu raides, mais dans ma tête, le seul endroit qui compte vraiment, je ne m'étais jamais senti aussi léger.

La veille, à cette heure-là, je pataugeais dans l'eau glacée sur des chevilles foulées et je n'avais aucun espoir. Et à présent, j'étais là, bien propre, bien au chaud, et plein d'espoir. C'était même plus que de l'espoir, parce quand on ne fait qu'espérer, on n'est pas sûr, tandis que j'étais sûr. Je savais que tout allait s'arranger.

Je me dis qu'il n'y avait pas un homme dans tout l'Oklahoma qui avait des amis plus dévoués que Miss Trumbull et M. Cardinal. Et je ne voulais pas les décevoir. Je voulais qu'ils soient fiers de moi. Je leur ferais voir que j'avais autant d'étoffe qu'ils le supposaient.

Couché sur le dos, les mains derrière la tête, les doigts de pied en éventail, je me prélassai en souriant béatement. Je songeai au passé. Je me rappelai toutes les bêtises que j'avais commises, mais c'était bien fini. Et je ferais tout mon possible pour amener les gens à une plus saine compréhension des choses.

Parce que ce sont nos préjugés les responsables des deux tiers au moins de tous nos ennuis.

Nous essayons de faire vivre deux civilisations côte à côte, trois en comptant les Indiens, et aucune terre au monde n'est assez riche pour ça. Et nous passons notre temps à nous épier, à nous soupçonner mutuellement, à nous combattre, au lieu de nous attaquer aux racines du mal.

En y réfléchissant, je me rendais compte que le pétrin dans lequel je me débattais était dû pour une bonne part à des préjugés stupides.

Abe Tardif avait voulu m'attirer des ennuis, mais j'aurais pu les éviter si je ne l'avais pas asticoté au sujet de sa race.

Chef Crépuscule avait essayé de me chasser de la plantation à coups de fouet, et ça ne m'avait pas plu, naturellement. Mais ce qui m'avait vraiment mis hors de moi, la chose qui m'avait fait honte et sur laquelle je n'avais pas pu supporter qu'on me taquine, c'était que ça soit venu de M. Bienvenu. Tout méchant et teignard qu'il était, P'pa n'aurait jamais parlé sur ce ton-là à un propriétaire blanc.

Mais tout ça, pour moi, c'était terminé. J'allais me trouver un petit boulot quelconque en ville pour pouvoir achever mes études secondaires. Et puis j'irais à l'Université pour faire des études de

droit. Parce que c'était par là qu'il fallait commencer. C'était ça qu'il fallait changer en premier : les lois. Et...

Et Donna. Eh bien, elle serait très remontée contre P'pa, évidemment, mais pas plus que moi. Et j'avais quelques petites choses à oublier, moi aussi. Donc, ça s'arrangerait. Ça se tasserait à la longue. Et si je voyais que j'avais une chance de réussir – et je l'aurais – sa fortune cesserait d'être un obstacle...

Je soulevai légèrement la tête pour regarder le réveil, sur la commode. Il était presque midi, mais je n'avais absolument pas faim.

Je bâillai et me rallongeai. Je m'enroulai dans le couvre-pied, je soupirai lentement, longuement, profondément, et je fermai les yeux.

« Des amis, songeai-je. Les meilleurs qu'un homme puisse avoir. C'est dans l'adversité qu'on reconnaît ses véritables amis. »

Je m'endormis.

Je fus réveillé à cinq heures et quart par la sonnerie du réveil. Je suppose que c'était l'heure à laquelle Miss Trumbull avait l'habitude de se lever le matin et qu'elle avait oublié de bloquer la sonnerie quand elle avait apporté la pendulette dans ma chambre. Ça me parut à peine croyable que j'aie pu dormir aussi longtemps. Je me demandai ce qui retenait Miss Trumbull et M. Cardinal.

J'allai me laver et me coiffer dans la salle de bains. Je revins dans la chambre mettre mes chaussures. Je commençais à m'inquiéter un peu. Je ne voyais pas ce qui aurait pu mal tourner, mais... tout irait bien ! Comment pourrait-il en être autrement, avec des amis comme les miens ? Je pris le bouquin, furieux de m'être inquiété, d'avoir douté, et j'essayai de lire.

Ils allaient arriver d'une minute à l'autre. J'écoutai le réveil égrener les minutes. D'une minute à... C'était eux.

Ils montèrent l'escalier ensemble, Miss Trumbull en tête, et je trouvai qu'ils mettaient bien longtemps. Mais c'était fatal que j'aie cette impression.

Ils entrèrent et je me redressai pour me lever... Mais je retombai sur le lit.

— Vous... Il y a quelque chose de cassé, dis-je.

— Ridicule ! s'exclama Miss Trumbull, mais elle détourna les yeux. En voilà une idée ! Comment ça va ?

— Très bien, mais...

— Il y a un petit contretemps, mais ça va s'arranger. N'allez surtout pas vous mettre dans tous vos états. L'essentiel, c'est de ne

pas perdre la tête et... (Elle pivota sur ses talons et se dirigea vers la porte.) M. Cardinal va vous expliquer ça. Et tâchez de suivre ses conseils, Thomas !

— Oui, m'dame, mais...

— Il n'y a pas de « mais ». Contentez-vous de... Je descends préparer le dîner.

Elle était tellement pressée de s'en aller qu'elle se cogna contre le montant de la porte. M. Cardinal s'assit et entreprit de bourrer sa pipe.

— Tom, me dit-il lentement, je vais vous demander de faire quelque chose pour moi, quelque chose de très difficile.

— Et Mary ? dis-je. C'est la seule chose qui m'intéresse. Est-ce qu'elle...

— Non, Tom, ce n'est pas la seule chose qui vous intéresse. Miss Trumbull et moi, nous avons passé presque tout l'après-midi avec le shérif. Nous connaissons maintenant les circonstances exactes de la mort de M. Bienvenu. Nous avons appris...

— Mais ça n'a aucune importance ! m'exclamai-je. La seule chose... Miss Trumbull le disait encore hier soir, la seule chose qui...

— Vous vous rappelez peut-être quelle a été mon attitude, hier soir. (Il braqua sur moi le tuyau de sa pipe.) Maintenant, écoutez-moi, Tom. Je tiens à ce que vous sachiez exactement à quoi vous... comment la situation se présente.

— Mais...

— Vous allez m'écouter, Tom ? Vous allez commencer tout de suite à me faire plaisir ?

— Mais je... (Je déglutis péniblement.) Bon, d'accord.

Il tira une longue bouffée de sa pipe, puis se pencha en avant, les coudes sur les genoux.

— Pour autant qu'on puisse le déterminer, Matthew Bienvenu s'est couché aux alentours de dix heures et demie. Quant à l'heure à laquelle il s'est relevé et est ressorti, personne ne la connaît. Personne ne l'a vu, personne ne l'a entendu. Son appartement est situé à l'arrière du bâtiment, avec une entrée privée, ce qui lui permettait d'aller et venir à son gré, sans déranger personne. Par conséquent, il a pu se relever quelques minutes après le moment où il est censé s'être couché, ou, au contraire, juste avant le meurtre.

Il s'arrêta un instant, les yeux fixés sur le tapis et les sourcils froncés.

— Je ne vois toujours pas... commençai-je.

— Je vais vous l'expliquer, mais auparavant, je voudrais vous poser une question. Vous vous fréquentiez en secret depuis longtemps, Donna et vous. Vous étiez amoureux l'un de l'autre et vous deviez vous raconter pas mal de choses. Des détails intimes, personnels. Vous avait-elle dit... Connaissiez-vous la disposition intérieure de la maison ? Vous avez reconnu que vous saviez où se trouvait la chambre de Donna, mais vous avait-elle dit... ?

— Je... je n'en sais rien. Je ne m'en souviens pas, mais c'est possible.

— Je vois.

— Qu'est-ce qu'elle en dit ?

— Eh bien... (Il hésita.) En ce moment, elle est bouleversée, ce qui est bien compréhensible, et elle n'a pas été absolument affirmative, mais...

— Elle a probablement raison, dis-je. Continuez, videz votre sac.

— Du calme, Tom. Si je vous raconte tout ça ce n'est pas pour mon plaisir.

— Je sais. Excusez-moi, monsieur Cardinal.

— Parlons maintenant de la nuit de votre altercation avec Chef Crépuscule. Lorsque M. Bienvenu est intervenu, vous a-t-il dit qu'il désirait vous parler ?

— J'ai l'impression que vous le savez déjà.

— Et vous êtes parti sans même lui répondre ?

— Oui, et nous n'avons pas pris rendez-vous pour le lendemain. Je ne suis pas retourné là-bas, si c'est...

— Tom !

— Bref, je n'y suis pas retourné.

— Je sais. Vous permettez que je continue ? Merci. M. Bienvenu n'était pas entièrement habillé. Il était en pantoufles et il avait passé un veston sur son gilet de corps. Mais il avait son pantalon, et son portefeuille, contenant environ deux cents dollars, se trouvait dans sa poche-revolver. Et il y était encore, intact, quand on a retrouvé le corps. Autrement dit, le vol n'est pas le mobile du crime.

— Bien sûr que non ! Je vous ai dit... Bon, continuez.

— Il a été poignardé de face. Manifestement, il connaissait son agresseur et ne s'en méfiait pas.

— Évidemment qu'il le connaissait, approuvai-je. Et il n'avait

aucune raison de s'en méfier.

— Cet homme l'a assassiné à coups de couteau, après quoi il a soulevé le corps, et il l'a fait passer par-dessus un mur d'un mètre cinquante de haut et il l'a laissé tomber de l'autre côté. Et voilà, Tom. C'est tout ce qu'on sait. J'ai estimé qu'il était indispensable que vous connaissiez les circonstances exactes du crime. Maintenant, si vous le voulez bien, nous allons les examiner une par une.

» Premièrement (il leva un doigt), votre père ne connaissait pas l'aménagement intérieur de la maison Bienvenu. Deuxièmement, M. Bienvenu ne serait jamais sorti de chez lui pour lui parler ; il avait dit à votre père tout ce qu'il avait à lui dire et c'était définitif. Troisièmement – et cet argument-là est irréfutable, Tom – votre père n'a matériellement pas pu jeter M. Bienvenu par-dessus ce mur. Il en est physiquement incapable. »

Il me regarda en hochant gravement la tête, et je sentis le sang me monter aux joues. Mes mains tremblaient et je les fourrai dans mes poches.

— Il l'a fait, dis-je. Il n'y a que lui qui ait pu le faire. M. Bienvenu n'a pas été assassiné par un rôdeur. Il s'entendait bien avec tout le monde. P'pa était le seul qui avait une raison de le tuer. Je ne sais pas comment il s'y est pris. Je me rends parfaitement compte que j'ai l'air d'être le coupable et je n'ai besoin de personne pour me le dire, ni pour aller voir ce qu'on va encore dénicher contre moi.

— Tom ! Ça suffit !

— Je croyais que vous étiez allé interroger Mary. L'obliger à avouer la vérité. C'était tout ce que je vous demandais. Elle se serait dégonflée tout de suite. Si vous vous étiez contenté de lui parler, au lieu de...

— Tom, Tom !

— Je... oui, monsieur.

— Nous avons interrogé Mary. Le shérif est revenu vingt fois sur sa déposition et il n'est pas arrivé à l'en faire démordre. Et il y serait parvenu si elle avait menti. Il faut voir la vérité en face, Tom. Votre père n'a pas tué Matthew Bienvenu.

— Mais je... il...

— Je sais. Mary et lui n'avaient qu'un mot à dire pour vous disculper, sinon complètement, du moins dans une très large mesure. Et ils ont fait le contraire. Mais ça ne prouve absolument

pas qu'il ait tué Matthew Bienvenu, surtout quand nous avons la preuve matérielle du contraire.

— Mais... il n'y a personne d'autre, insistai-je. Personne d'autre que moi.

— Si, il y a quelqu'un d'autre. Il y a l'assassin.

— Mais qui... Personne n'avait aucune raison de tuer M. Bienvenu. Si ce n'est pas P'pa qui l'a tué, c'est forcément moi. Tout semble indiquer que c'est moi ! Jamais ils ne chercheront un autre coupable. Jamais ils ne découvriront...

— C'est inutile, Tom. Nous n'avons pas besoin de trouver le coupable. Il nous suffit de démontrer que vous êtes innocent.

— C'est tout ? ricanai-je. Vous êtes sûr ?

— Oui, et nous le démontrerons. L'affaire se présentera sous un tout autre jour entre les mains d'un bon avocat. Et nous veillerons à ce que vous ayez un bon avocat.

Je me levai.

— Je suis très touché, monsieur Cardinal, dis-je. C'est rudement chic de votre part, à tous les deux, mais ça ne servirait à rien. Le meilleur avocat du monde ne peut pas changer les faits. Je n'aurais pas l'ombre d'une chance de m'en tirer. La seule chose que je puisse faire, maintenant...

— Non, Tom. (Il secoua longuement la tête.) C'est justement la seule chose que vous ne devez pas faire. Ce serait vous passer délibérément la corde au cou. Vous ne comprenez pas ? Actuellement, on *croit* que vous êtes coupable, mais si vous prenez la fuite, on *saura* que vous l'êtes. Les gens penseront que vous n'osez pas affronter le procès.

— Et ils auront raison. Bon sang, monsieur Cardinal, je ne vois pas comment...

— Asseyez-vous, Tom, me dit-il calmement.

— Écoutez, dis-je en m'asseyant, écoutez, j'espère que vous n'allez pas essayer de m'en empêcher, monsieur Cardinal. Je vous ai fait confiance. Miss Trumbull et vous, vous êtes mes amis, vous êtes tout ce que je possède au monde. Mais vous n'êtes pas moi, monsieur Cardinal. Ce n'est pas vous qui risquez de vous asseoir sur la chaise électrique. Vous...

— Vous non plus, Tom. Vous êtes innocent et nous le prouverons. Mais si nous vous laissions prendre la fuite, alors vous seriez vraiment perdu. On vous rattraperait tout de suite et vous seriez condamné avant même d'être jugé. Ou vous vous feriez descendre en essayant de fuir.

— C'est un risque à courir. Ça me laisse quand même une chance de m'en tirer.

— Non, Tom.

— Monsieur Cardinal, je vous demande de me laisser sortir.

— Non.

Maintenant, on était debout tous les deux et j'essayais de passer à côté de lui. Il posa une main sur ma poitrine et me repoussa. Il n'arrêtait pas de répéter : « Non, Tom, non, » et je ne voulais pas profiter de ma force. Je me contentai donc d'écarter sa main et de le prendre par les épaules. Je m'apprêtais à le faire pivoter lorsque...

Des pas ébranlèrent le perron et on frappa violemment à la porte. Il devait y avoir trois ou quatre personnes. Et je tendis l'oreille sans lâcher M. Cardinal, sans le quitter du regard.

Et je sentis mes yeux s'écarter.

La porte s'ouvrit, et j'entendis Miss Trumbull dire :

— Oh... oh, mon Dieu ! Si vous voulez bien attendre quelques minutes, messieurs, je crains que...

— Allons, Miss Trumbull, coupa une voix d'homme, on a déjà attendu trop longtemps. Croyez bien que je vous suis très reconnaissant de ce que vous avez fait...

Je retirai mes mains des épaules de M. Cardinal, et je les essuyai sur le devant de ma chemise.

— J'avais confiance en vous, dis-je.

— Je suis désolé, Tom, mais c'était la seule solution.

— J'avais confiance en vous. Vous étiez mes amis.

Et puis ils firent irruption dans la chambre, et je leur tendis mes mains, ou plutôt mes poignets. Lorsque les menottes claquèrent, j'avais toujours les yeux fixés sur M. Cardinal, de plus en plus écarquillés.

XIV

Miss Trumbull et M. Cardinal tinrent parole. Ils me procurèrent un avocat, et un bon. Un des meilleurs avocats d'assises de l'Oklahoma, peut-être même de toute l'Amérique.

Je ne voulais pas de leur aide. Quand ils s'étaient présentés à la prison, j'avais refusé de les voir. Et le juge d'instruction m'avait expliqué que j'étais en droit de choisir moi-même mon avocat. J'allais donc me décider à prendre un défenseur désigné d'office par le tribunal quand cet avocat était venu me voir à la prison. Il était d'Oklahoma City ; il s'appelait Kossmeyer. Les journaux l'appelaient « Caustique » Kossmeyer, quand ils ne lui décernaient pas des sobriquets plus péjoratifs.

Lorsque le gardien l'introduisit dans ma cellule, je ne dis pas un mot. Je ne levai même pas la tête. Je restai assis sur ma couchette sans faire un geste, les yeux fixés sur le sol. Le gardien referma la porte à clef et s'en alla. Mais je ne pouvais pas garder la tête baissée éternellement, et c'était bien le temps qu'il semblait décidé à rester ; alors je finis par lever les yeux.

Je sais bien que ça paraît insensé dans la situation où je me trouvais, mais j'éclatai de rire. Ce fut plus fort que moi.

C'était un gringalet qui devait mesurer un mètre cinquante à peine et qui ne pesait sûrement pas plus de cinquante kilos tout habillé... et encore avec des vêtements mouillés. Nous n'avions vraiment rien de commun et pourtant, au moment où je levai les yeux, il me ressemblait, comme une caricature peut ressembler à son modèle. Il faisait la lippe, les lèvres pendantes et les coins de la bouche tellement baissés qu'ils rejoignaient presque son menton. Sous ses sourcils froncés, on n'apercevait pratiquement que le blanc des yeux fixés sur la mèche de cheveux qu'il avait tirée sur son front.

Je ne voulais pas rire. J'étais dans un pétrin épouvantable, et ce type faisait le pitre. J'essayai de prendre un air menaçant. L'expression de Kossmeyer se modifia imperceptiblement et devint menaçante. Et deux fois plus drôle qu'avant.

Je ne pus me retenir davantage. Quand Kossmeyer voulait vous faire rire, on riait, et il voulait que je rie. Je ris.

Il lança sa serviette sur la couchette et vint s'asseoir à côté de moi.

— Je suis maître Kossmeyer, m'annonça-t-il comme si la chose allait de soi. (Un peu comme il aurait dit : je suis le Président des États-Unis.) Je suis votre avocat, vous êtes mon client. Savez-vous où je pourrais me procurer une grosse boîte de mouchoirs ?

— Des mouchoirs... ? (Je m'arrêtai de rire.) Pour ce qui est de ma défense, maître Koss...

— Douze douzaines, précisa-t-il, et ce sera tout juste. Parce que nous allons leur tirer les larmes du corps, mon garçon. (Il tapota le devant de ma chemise.) On les entendra chialer jusqu'à la Rivière Rouge.

Je ris. Il sourit et hocha la tête.

— Voilà qui est mieux, dit-il. Vous avez tué ce type, Tom ?

Et il avait une telle façon de poser la question que si j'avais tué M. Bienvenu, je n'aurais pas hésité à le lui avouer.

— Non, répondis-je. Peu importe les apparences...

— Vingt sur vingt pour la première réponse, zéro pour la seconde. Parce qu'il n'y a que les apparences qui comptent. Actuellement, les apparences semblent indiquer que vous avez tué Bienvenu et, sincèrement, nous ne pouvons pas changer grand-chose à cet aspect du tableau. Nous pouvons embrouiller les choses, faire naître toutes sortes de doutes, accuser le procureur de chercher à vous faire condamner parce que vous êtes baptiste et lui... Vous êtes pratiquant ? Aucune importance, je trouverai autre chose. Mais ces apparences-là, nous ne pouvons pratiquement rien y changer. Tout ce qu'on peut faire, c'est essayer de les rendre moins évidentes en modifiant un élément qui peut être modifié. Vous comprenez ce que je veux dire ?

— Pas trop, non.

— Il paraît qu'on chasse beaucoup, par ici. Quelle est l'amende, si on tue un opossum ?

— Hein ? (Je fronçai les sourcils.) Mais il ne viendrait jamais à l'idée de personne de faire un truc pareil. On vous enfermerait dans le cachot le plus profond de la prison municipale et on jetterait la clef dans la rivière.

— Et un serpent à sonnette ? On ne paye pas d'amende, si on abat un serpent à sonnette ?

— Bien sûr que non. Tout le monde est ravi d'être débarrassé d'un serpent à sonnette.

Il hocha la tête, et j'attendis la suite. Mais, apparemment, il

avait terminé. C'était à moi de parler. Je finis par comprendre et je secouai la tête.

— Non, maître Kossmeyer, ça ne marcherait pas. On pourrait difficilement trouver un plus chic type que M. Bienvenu et je serais le premier à le dire.

— Il *semblait* être un chic type.

— De toute façon, je ne l'ai pas tué, alors...

— Il *semble* que vous l'ayez tué. Nous nions, naturellement. Nous semons le bon vieux doute à pleins bras. Mais ce n'est pas ça qui nous fera gagner notre procès. En fait (il recommença à me tapoter la poitrine), nous n'allons pas vous laisser juger. C'est nous qui allons juger les autres, le père et la fille.

— Donna ? Pas question. Pas si vous pensez ce que je crois.

— Écoutez-moi bien, jeune homme. Il n'y a qu'une seule chose au monde dont on ne se remette jamais, c'est la mort. Tout le reste finit par s'arranger. Je vous en parle par expérience. Un jour, j'ai eu l'occasion de défendre une tenancière de maison close. Tentative de meurtre. Elle avait logé une balle dans le crâne de son cher et tendre et elle l'avait pratiquement coupé en deux avec un rasoir. Or, ce type-là n'avait rien d'un marlou, c'était un homme tout ce qu'il y a de bien, honnête, rangé, propriétaire de son affaire. En fait, tout ce chabonais s'était déclenché parce qu'il avait menacé la femme de la quitter si elle ne renonçait pas à ses activités professionnelles. Je me suis dit : au diable les faits, au diable les apparences. Ce gars-là est un type bien, il ne peut pas désirer sincèrement que cette splendide créature aille croupir pendant vingt ans sur la paille humide des cachots. Il a souffert pour elle, il a droit à des compensations. Je vais la lui mettre au frais, pour qu'il puisse en disposer quand il sera calmé. Alors, c'est lui que j'ai fait passer en jugement. Je l'ai traîné dans la boue, je l'ai couvert d'opprobre, j'ai fait de lui un portrait tellement ignominieux que les jurés voulaient décorer ma cliente. Trois mois plus tard, ils étaient mariés... C'est une histoire vraie, Tom. Si jamais vous passez à Oklahoma City, je vous les présenterai. Ce sont de bons amis à moi et un des meilleurs ménages que je connaisse.

— Eh bien, dis-je lorsque j'eus fini de rire, je comprends ce que vous voulez dire, mais ce n'est pas la même chose... Le cas est différent.

— Exact. Vous, c'est la chaise électrique que vous risquez.

— Je... je ne pourrais pas faire ça.

— Vous me prenez pour un imbécile ? Si vous approchez à moins de dix mètres de la barre, je vous étrangle de mes propres mains. Vous n'ouvrirez pas la bouche. Tout ce que je vous demande, c'est de prendre l'air meurtri et généreux du gars qui ne dirait jamais un mot de travers, même s'il en avait gros sur le cœur.

— Mais vous la ferez passer pour une... Ça ne me plaît pas, maître Kossmeyer. Si j'ai voix au chapitre.

Il haussa les épaules.

— Comme vous voudrez, Tom.

— Qu'est-ce que Miss... qu'est-ce qu'ils en pensent ?

— Ils n'ont pas à penser. Ils m'ont versé une provision de mille dollars pour venir ici examiner l'affaire. Eh bien, je l'ai examinée. Les mille dollars sont dépensés. Actuellement, je repars à zéro.

— Du moment que c'est leur argent...

— Mais c'est votre peau. Croyez-moi, Tom, ils n'ont pas à penser. C'est votre vie qui est en cause. Sans que vous ayez rien fait de répréhensible, et sans votre consentement, votre sort est entre les mains d'une dénommée Justice. Et cette fille est aveugle, Tom. C'est une dégénérée, une alcoolique bigleuse et sourdine qui est incapable de distinguer la vérité si on ne lui fourre pas le nez dedans. Vous avez déjà vu électrocuter un homme ?

— Non.

— Moi, oui. J'ai assisté à pas mal d'exécutions. Chaque fois que j'ai tendance à me prendre pour un petit saint et à songer davantage à la lettre de la loi qu'à son esprit, je vais assister à une exécution capitale. J'ai vu des hommes mourir dans la chambre à gaz, assis sur le petit tabouret, les lèvres serrées et les narines pincées, retenant leur souffle jusqu'à la dernière suffocation. J'ai...

— Assez.

— Et les pendaisons, quand la tête est arrachée du corps ? Ou alors, c'est le cou qui s'allonge à n'en plus finir, jusqu'à ce qu'il devienne à peine plus gros qu'un de ces barreaux. Mais la chaise électrique, Tom, c'est vraiment un cas à part. J'ai une théorie à ce sujet, et je l'ai exposée à des gens très calés qui ont estimé que je pourrais bien avoir raison. Je ne crois pas que l'électricité tue véritablement les condamnés. Je crois qu'il se produit un tel court-circuit dans les tissus que le courant doit traverser que ce dernier n'atteint jamais le cerveau. Tout le cerveau. Les victimes sont encore conscientes lorsqu'on les descend à la morgue et qu'on les vide de leurs boyaux...

— Pour l'amour du Ciel ! (Je voulus me lever, mais il m'en empêcha.) Rien ne vous oblige...

— ... et qu'on les plonge dans le bain de saumure. Elles sont encore conscientes lorsqu'on visse le couvercle de la boîte en sapin et qu'on les descend dans le trou. Elles continuent à se rendre compte et à penser pendant des jours et des jours, à penser à l'herbe verte, au soleil et au grand air, à la chair si douce des femmes et au rire frais des petits enfants. Et je ne sais pas comment elles font, mais... mais certains de ces cercueils ont été rouverts et il semble qu'elles aient essayé de sortir. Sans succès, bien sûr, mais elles essaient de remonter avec leurs ventres étripés, leurs yeux fondus et...

J'avais la tête entre les mains et je tremblais de tous mes membres. Avec une épouvantable nausée.

Il m'empoigna par l'épaule et m'obligea à le regarder.

— C'est comme ça, aboya-t-il. Quelle importance peut avoir une petite calomnie, comparée à cette abomination ? Qu'est-ce que ça peut bien faire, que cette fille se soit servie du corps que le bon Dieu lui a donné ?

— Il faut que j'y réfléchisse, dis-je. Vous devez avoir raison, mais il faut que j'y réfléchisse, maître Kossmeyer.

— Ne vous inquiétez pas pour l'argent. Et ne croyez pas que je vous dise ça parce que j'ai l'intention de vous faire la charité. J'attendrai un an, et puis j'enverrai ma note à cette belle maison blanche, au milieu des champs de coton, et vous serez là pour la payer.

Je ne répondis pas. Je ne pouvais pas arriver à me décider. Je savais que ses arguments étaient valables et je n'avais pas grand-chose à leur opposer – rien, en tout cas, qui puisse s'exprimer avec des mots – mais je ne pouvais quand même pas dire oui comme il le désirait.

— Je ne l'ai pas tué, dis-je. On ne pourrait pas partir de là ? Chercher qui a commis le crime ?

— Comment ?

— Eh bien, je ne sais pas, mais...

— Moi non plus, je ne sais pas. Et je n'ai pas l'intention d'essayer. Je ne tiens pas à ce qu'on déterre autre chose. Ça me suffit largement comme ça.

— Mais... oh, fis-je.

Il hocha lentement la tête.

— Vous prétendez que vous êtes innocent. Parfait, je suis

d'accord avec vous. Ceci dit, on n'y pense plus, parce que ce que nous pouvons dire, vous et moi, n'a aucune importance. Ce qui compte, c'est ce que disent les jurés, ce qu'on peut arriver à leur faire dire, et je vous ai indiqué la seule façon de leur faire dire ce que nous voulons. S'ils vous déclarent coupable, vous êtes coupable. S'ils disent que vous êtes innocent, vous êtes innocent.

— Mais je le suis ! Vous ne...

— Je l'ai admis, non ? Dites-le au gardien, il vous laissera peut-être sortir.

— Il faut que je réfléchisse, dis-je.

— Il y a peut-être une autre solution. Je pourrais plaider la folie. Dans votre cas, ça ne devrait pas être bien difficile à prouver.

— Je ne peux pas vous répondre maintenant, dis-je. Ça m'est impossible, un point c'est tout.

Il prit sa serviette, se leva et resta un bon moment à m'examiner. Puis il hocha soudain la tête, comme s'il venait de prendre une décision.

— Bon, dit-il. Eh bien, j'ai l'impression qu'il va falloir que je me contente de ça. J'étais sur le point de me charger d'une affaire à Oklahoma City, mais je pense que je peux différer ma réponse pendant quelques heures. Évidemment, il aurait été de beaucoup préférable que... En tout cas, je vais essayer.

Il appela le gardien et l'attendit les sourcils froncés, l'air absorbé, en secouant la tête de temps en temps. Et je le laissai jouer sa petite comédie en souriant intérieurement. J'avais l'impression que je commençais à le comprendre, à lire en lui à livre ouvert.

J'avais déjà oublié, parce qu'il désirait que je l'oublie, que personne ne lisait en Kossmeyer autre chose que ce qu'il voulait vous faire lire.

Le gardien arriva. Kossmeyer soupira et franchit la porte.

— Ne vous inquiétez pas, Tom. Je suis presque sûr que j'arriverai à me libérer.

— Tant mieux, dis-je.

— Sacrebleu, je me débrouillerai d'une façon ou d'une autre. Il n'y a pas de raison, ça doit s'arranger. Je passe vous voir demain matin, d'accord ? À la première heure.

— À la première heure, acquiesçai-je.

XV

Je me réveillai à l'aube, ce qui me laissait pas mal de temps à attendre, même si Kossmeyer venait de bonne heure. Mais ça m'arrangerait. J'avais beaucoup réfléchi à la question qu'il m'avait posée et je voulais faire le point avant son arrivée.

La veille, il m'avait embrouillé les idées avec cette façon de me flanquer une trouille de tous les diables pour me faire rire la minute d'après. Je n'étais pas arrivé à lui faire comprendre le fond du problème. Il ne suffisait pas de me faire acquitter. Si tout le monde continuait à me croire coupable, ma situation serait intenable. Quels seraient les sentiments de Donna, si elle pensait toujours que j'avais tué son père ?

Bien sûr, je ne voulais pas mourir. Mais si seulement j'avais pu faire comprendre à Kossmeyer que j'étais innocent, si seulement je pouvais obtenir qu'il s'inquiète de savoir si j'étais coupable ou pas, nous découvririons peut-être le véritable meurtrier. C'était forcément un homme du pays. Il avait dû laisser des indices. Si la police avait mieux fait son travail, sans idée préconçue, elle aurait sûrement trouvé une piste. Moi, j'étais enfermé entre quatre murs, mais Kossmeyer, lui, pouvait faire quelque chose s'il le voulait. Et il y serait bien obligé, si je réussissais à lui ouvrir les yeux, parce qu'à quoi bon échapper à la chaise électrique si tout le monde continuait à croire...

Je serais vivant, oui, mais...

Je serais vivant.

Le petit déjeuner fut très convenable, compte tenu des circonstances. Je grimpai sur ma couchette et jetai un coup d'œil par la fenêtre en me disant qu'il ne devait pas être loin de neuf heures. Kossmeyer avait dit qu'il viendrait au début de la matinée. Je me mis à faire les cent pas entre le mur et la porte, moins de trois pas dans chaque sens.

Le gardien passa devant ma porte.

Je l'appelai et lui demandai l'heure, mais il continua sa ronde comme si de rien n'était. Il finit quand même par s'arrêter, tira sa montre et la remit dans son gousset.

— Dix heures et demie.

— Dix heures et demie ! m'exclamai-je. Vous êtes sûr ?

Il reparti sans ajouter un mot.

Je repris mon va-et-vient.

Je montai sur ma couchette et regardai par la fenêtre.

Je m'assis sur la couchette. Je m'allongeai. Je comptai jusqu'à cinq cents de dix en dix, puis de cinq en cinq, et finalement un par un. Il n'arrivait toujours pas. Onze heures étaient passées depuis longtemps. Je me remis à arpenter ma cellule.

Il viendrait sûrement. Il faisait ça uniquement pour me faire languir. Il attendait que je sois bien malléable, prêt à accepter n'importe quoi. À ce moment-là, il s'amènerait comme une fleur.

Je regardai par la fenêtre. Il allait venir d'une minute à l'autre, maintenant. Il avait dit qu'il viendrait de bonne heure, par conséquent...

Je m'arrêtai. Il n'avait pas vraiment dit ça. Il n'avait rien promis. Il avait seulement dit qu'il allait essayer, qu'il était à peu près sûr d'y parvenir. Il... mais ça faisait partie de sa tactique. Il savait que je m'en souviendrais et que je finirais par me demander si...

Mais c'était un homme très occupé. Il y avait probablement des tas de gens qui voulaient s'assurer ses services, des gens qui ne demandaient qu'à rester en vie. Des gens qui avaient de l'argent. Et il savait qu'avec moi, il ne gagnerait jamais rien. Ça lui ferait de la publicité, bien sûr, et la publicité, c'est toujours bon à prendre, même quand on est un avocat connu, mais rien ne l'obligeait à perdre son temps avec un crétin dans mon genre. Au fond, quand on regardait les choses en face, je ne présentais aucune espèce d'intérêt pour lui.

On ne servait pas de déjeuner, à la prison, seulement du pain et du café noir, mais c'était encore trop pour moi. J'étais incapable d'avaler quoi que ce soit. Si je ne m'étais pas retenu, j'aurais flanqué des coups de pied dans le plateau, j'aurais pulvérisé la vaisselle contre les murs.

Il avait une autre affaire...

Il avait dit qu'il viendrait de bonne heure...

Il n'avait pas promis...

La sueur me dégoulinait sur le visage, et je n'arrêtais pas de l'essuyer avec ma manche. Mais ma manche aussi était trempée de sueur. Je ruisselais de partout, il fallait que je me tienne à quatre pour ne pas marmonner, et...

Et je compris que c'était exactement ce qu'il souhaitait. Je

compris qu'il avait tout combiné. Mais je ne pouvais pas en être sûr. Je n'en savais rien.

Je finis par comprendre qu'il ne viendrait pas. J'en eus la certitude. Comment j'avais pu être assez bête pour lui tenir tête ? J'aurais donné n'importe quoi pour qu'il...

Je levai les yeux. Il était là, devant la porte. Il m'observait à travers les barreaux.

— Attendez un peu ! (Il se tourna vers le gardien.) Je ne sais pas encore si je vais entrer... Alors, Tom ? Qu'est-ce que vous avez décidé ?

— Euh... eh bien... bredouillai-je. On ne pourrait pas... ?

— Non.

— Mais...

Mais je ne voulais pas mourir. Je ne voulais pas mourir.

— Entrez, dis-je. S'il vous plaît.

Le gardien l'enferma avec moi et s'en alla. Kossmeyer lança sa serviette sur la couchette et me regarda.

— Vous voyez ça, Tom ? me demanda-t-il en me montrant sa tête. C'est une tête. Tandis que ce que vous avez là (il me tapota le front), c'est une calebasse. Alors, lequel de nous deux est le mieux équipé pour réfléchir à votre avis ?

— C'est vous, répondis-je.

— Je ne vous ai pas fait languir pour le seul plaisir de vous embêter. Je voulais que vous vous rendiez compte de ce qui arrivait quand vous essayiez de réfléchir.

— J'ai compris, dis-je, je vous le jure, j'ai compris la leçon.

— Faites-en votre profit, c'est probablement la seule idée intelligente que vous aurez de votre vie.

J'approuvai d'un hochement de tête. Il aurait pu me dire n'importe quoi, j'aurais été d'accord. Il s'assit à côté de moi, comme la veille, et me donna une tape sur le genou.

— Vous êtes un bon garçon. Allez, au travail, maintenant. Commençons par le commencement. Depuis combien de temps connaissez-vous cette fille ?

— Eh bien, elle a été élevée à la plantation et...

— Je parle de « connaître » en un sens plus précis. Quand avez-vous commencé à attacher vos quatre jambons au même clou ?

Mon visage se crispa. J'essayai de sourire, mais sans succès.

— Ça fait plus d'un an, répondis-je. Elle était arrêtée sur le

bas-côté de la route avec un pneu à plat et je lui ai proposé de l'aider...

— Naturellement... Pauvre petit ! Une grosse voiture, une fille splendide... Comment auriez-vous pu résister, vous qui n'étiez que candeur naïve et courtoisie ?

— Eh bien... en fait, je n'ai pas été tellement courtois. J'étais plutôt distant...

— Timide, acquiesça-t-il. Inexpérimenté. Luttant contre le danger que vous sentiez confusément.

— Écoutez, maître Kossmeyer, ce n'est pas du tout comme ça que ça s'est passé. Je sais bien que ça paraît drôle que ce soit arrivé le premier jour où on faisait vraiment connaissance, mais Donna n'a pas essayé de me séduire. Elle était vierge et...

— Est-ce que j'ai dit le contraire ? (Il écarta les mains.) Évidemment qu'elle était vierge. Et sa virginité lui était devenue insupportable. Elle aurait pu se marier, naturellement, mais c'était trop compliqué. Et elle ne voulait pas compromettre sa situation sociale en couchant avec un homme de son milieu. Alors, elle a jeté son dévolu sur vous. Sur un garçon qui n'oserait rien dire et que personne ne croirait si jamais il s'avisait de parler.

— Mais...

— C'est l'évidence même. Combien de fois l'avez-vous revue après ce premier jour ?

— Eh bien, assez souvent. Peut-être deux ou trois fois par semaine. Mais ce n'était pas uniquement pour ce que vous pensez, maître Kossmeyer ! Ça nous faisait plaisir d'être ensemble. On s'aimait et...

— C'est toujours meilleur, quand on y met du sentiment, coupa-t-il. Où la retrouviez-vous ?

— Près du collège. Elle garait sa voiture sous les saules, un peu à l'écart de la route.

— Continuez. Racontez-moi tout, Tom...

Je continuai. Je lui racontai tout. Ce jour-là, le lendemain et les jours suivants. En tout, ça dura près d'une semaine. Il m'écoutait en hochant la tête. Il m'écoutait et il déformait tout ce que je disais.

— Le soir, après la classe, disait-il par exemple. À midi. Quelquefois même le matin. Un vrai crampon, cette fille. Elle ne vous laissait pas en paix une minute.

Ou bien :

— Enfin, c'est bien elle qui vous a dit où se trouvait sa chambre, n'est-ce pas ? Oui ou non ? Et vous êtes allé la voir chez elle ? Oui ou non ?

Ou encore :

— Évidemment que vous en aviez envie, mais ce n'est pas vous qui en avez eu l'idée. Vous n'auriez même pas osé lever les yeux sur cette fille magnifique, bourrée de pognon, qui ne pensait qu'à la satisfaction égoïste de ses besoins physiques. La vérité, mon garçon, c'est que cette liaison vous a été imposée. Elle vous a persécuté, affolé, terrorisé, et vous avez fini par la grimper par légitime défense.

Et finalement :

— Mais bien sûr, Tom. Vous croyez que je ne le sais pas ? C'est une fille charmante, douce, adorable. C'est bien pourquoi nous ne pouvons pas lui laisser commettre une erreur aussi grave. Et si le jeu est un peu brutal... ma foi, ce n'est pas nous qui en avons inventé les règles.

À partir du jour où on commença à choisir les jurés, je passai toutes mes journées au tribunal. Et moi qui avais tellement redouté ces séances, comme tout le reste du procès, j'en arrivais presque à les attendre avec impatience. Je ne dis pas que ça me plaisait, pas exactement. Ça me faisait parfois frémir intérieurement de penser que c'était ça, la justice, de connaître les raisons profondes de tous les agissements de Kossmeyer. Et j'en avais des frissons dans le dos, quand je pensais à ce qui risquait de vous arriver – à ce qui devait arriver tous les jours dans un tribunal ou dans un autre – si on tombait sur un adversaire comme celui-là.

Il s'arrangerait pour faire récuser un juré avec un tas de sourires et de courbettes – c'est tout juste s'il ne lui cirait pas ses godasses – et puis il venait s'asseoir à la table, à côté de moi, et il faisait semblant de feuilleter des papiers en m'expliquant tout bas pourquoi il l'avait fait récuser.

— Un salaud de diacre... un diacre baptiste ! Il n'y a donc pas d'Unitariens, dans ce bled ? Œil pour œil, dent pour dent, c'est tout ce qu'ils connaissent, ces fumiers-là. Il vous aurait envoyé le courant dans les fesses lui-même, si on l'avait laissé faire.

Et une autre fois, après avoir accepté des jurés qui me paraissaient nettement mal intentionnés :

— Des coiffeurs. Les coiffeurs, les peintres et les colleurs d'affiches, s'il y en avait suffisamment pour composer un jury,

vous n'auriez pas besoin d'avocat. Les menuisiers... hum. Un peu trop entiers. Mais les coiffeurs, les peintres et les colleurs d'affiches ! Je crois que je les préfère encore aux garçons de café.

Le procureur n'arrêtait pas de m'observer, et j'eus l'impression qu'il était obsédé par une idée fixe. Cela finit par m'inquiéter et j'en fis part à Kossmeyer. Il commença par sourire, puis il prit un air songeur.

— C'est possible. Il sera peut-être assez bête pour demander pourquoi vous refusez de déposer. Je vais essayer de l'y amener. On les aura de toute façon, ces salauds, mais un bon petit vice de forme, ça peut toujours servir.

Le premier jour des débats, le matin du premier jour, Kossmeyer commença par réclamer le non-lieu pour cause d'insuffisance de preuves. Il demanda ensuite que le juge se récuse lui-même, sous prétexte qu'il avait un seizième de sang Cherokee, et il accusa le procureur de partialité, parce qu'il avait touché des pots-de-vin de la famille Bienvenu.

Le juge avait effectivement quelques gouttes de sang indien dans les veines, comme un bon million d'autres citoyens de l'Oklahoma, et le procureur, comme presque tous les fonctionnaires municipaux, avait dû recevoir des petites gratifications de Bienvenu comme ils en recevaient de tous les propriétaires terriens. Mais tout ça, il fallait l'expliquer aux jurés, et il y a des choses qui paraissent de plus en plus louches au fur et à mesure qu'on les explique.

Kossmeyer se fit passer un sacré savon par le juge et il fut obligé de présenter des excuses, aussi bien au juge qu'au procureur. Mais, en se retournant, il regarda les jurés en haussant les sourcils et en arrondissant les épaules. Le juge s'en aperçut et lui passa un deuxième savon. Kossmeyer s'excusa une fois de plus.

Il déclara qu'il savait que son physique provoquait l'hilarité et inspirait même la pitié, mais que Dieu, dans Sa grande sagesse, avait voulu qu'il en soit ainsi et qu'il espérait que le tribunal le supporterait avec la même résignation qu'il était obligé de se supporter lui-même. Il ajouta qu'il se rendait bien compte que c'était beaucoup demander à ceux qui avaient eu la chance d'être convenablement nourris et soignés jusqu'à ce que leurs corps deviennent beaux et forts, mais que...

Le juge lui ordonna de s'asseoir, mais il semblait drôlement gêné : il mesurait un mètre quatre-vingts et pesait bien cent kilos.

— Vous avez compris, petit ? me demanda Kossmeyer ce soir-

là. Nous les avons déjà mis en position d'infériorité, le procureur et lui. Désormais, quoi qu'ils fassent, ils seront un peu dans leur tort. S'ils montrent les dents, ce sera par rancune. S'ils sont polis, ce sera parce qu'ils auront mauvaise conscience.

— Je comprends. Dans combien de temps pensez-vous que je serai libre, maire Kossmeyer ?

— Libre ! s'exclama-t-il.

J'étais en train de penser à ce que je ferai quand je serai libre, à ma conversation avec P'pa, la hache à la main.

— Oui. Combien de temps pensez-vous que le procès va durer ?

— Trois semaines environ, me répondit-il avec une certaine brusquerie et il me quitta rapidement.

En fait, trois semaines s'écoulèrent avant que le jury rende son verdict, mais pratiquement, le procès était terminé depuis le vendredi de la deuxième semaine.

Ce jour-là, Donna était à la barre. Elle ne l'avait pas quittée depuis plusieurs jours. Et Kossmeyer la harcelait toujours sur le même sujet, posant et reposant la même question de cent manières différentes et l'obligeant à y répondre, jusqu'à ce qu'on ait l'impression que de toute sa vie, elle n'avait jamais rien fait d'autre que...

XVI

— Objection ! Votre Honneur, je m'élève une fois de plus contre la façon dont cet interrogatoire est mené et je suis surpris que la Cour...

Le maillet du juge s'abattit bruyamment.

— Le ministère public voudra bien nous faire grâce de ses sentiments et de la source de leur inspiration. Ceci dit, compte tenu de la gravité de la cause, maître Kossmeyer, je laisse la plus grande latitude possible à la défense, mais je suis néanmoins enclin à considérer...

— Votre Honneur, je me fais fort de démontrer que tous les faits invoqués ont un lien entre eux.

— Je me sens obligé de vous mettre une fois de plus en garde contre...

— Je suis très sensible aux mises en garde de la Cour. Je dirais même qu'elles commencent à m'intimider. J'ai été mis en garde contre mon attitude, contre le ton de ma voix, contre un tic nerveux dont je suis affligé depuis ma plus tendre enfance, contre...

— Maître Kossmeyer, je vous condamne à cent dollars d'amende pour outrage à magistrat. Vous voudrez bien remettre cette somme au greffier avant de quitter la salle, ce soir.

— Je me vois contraint de prier le tribunal de bien vouloir m'accorder quelques jours de sursis. La Cour n'ignore pas que mon client est dans le plus complet dénuement, et mes ressources personnelles ont été sérieusement entamées par...

— Vous me fendez le cœur.

— C'est un soulagement pour moi d'apprendre que la Cour a un...

— Oui ?

— Puis-je continuer ?

— Vous le pouvez.

— Merci, Votre Honneur, dit Kossmeyer et il se tourna à nouveau vers Donna. Voyons, où en étions-nous ? Monsieur le greffier aura peut-être l'obligeance... non inutile. Il me semble me

rappeler de quoi nous parlions. (Rires.) Entre parenthèses, vous avez un bien joli tailleur.

— Merci.

— Je remarque que la jupe est munie d'une fermeture-éclair...

Rires.

— Objection !

— Maître Kossmeyer !

— Bon, dit Kossmeyer. Je crois que nous nous étions mis d'accord sur le fait que durant votre... euh... collaboration active avec le défendeur, vous aviez eu des rapports intimes avec lui une centaine de fois...

— Oui.

— À quelques douzaines de fois près, en plus ou en moins.

— Votre Honneur, j'exige que...

— Accordé. Cette remarque sera supprimée du procès-verbal.

— Pensez-vous que cela ait pu se produire cent vingt-cinq fois, Miss Bienvenu ?

— C'est possible.

— Sans qu'il en résulte aucune grossesse ?

— Non.

— Votre Honneur, tout ceci a déjà été consigné dans le procès-verbal, et l'avocat de la défense ne peut avoir aucune raison valable pour...

— Abrégeons, dit Kossmeyer. Vous utilisiez des préservatifs, n'est-ce pas, Miss Bienvenu ?

— Oui.

— C'est vous qui en aviez eu l'idée. C'est vous qui les payiez. C'est vous qui alliez les acheter à la ville voisine. C'est vous qui avez fait tout cela, pas le défendeur. Est-ce exact ?

— Eh bien... évidemment. Il...

— Répondez simplement à la question, je vous prie.

— Oui.

— Dans l'intention d'éviter la conception d'un être humain ?

— Je... oui !

— Vous n'avez pas un très grand respect pour l'humanité, n'est-ce pas, Miss Bienvenu ?

— Objection ! Votre Honneur...

— Pour certains de ses représentants, non, répondit Donna.

— Accordé. Greffier, supprimez les deux dernières phrases.

Dorénavant, le témoin attendra la décision de la Cour avant de répondre aux questions.

— Combien de fois avez-vous reçu le défendeur dans votre chambre, Miss Bienvenu ?

— Aucune !

— Vous en êtes sûre ? Après tout, vous semblez avoir satisfait vos appétits à peu près partout ailleurs. Alors, pourquoi pas dans l'endroit généralement consacré à ce genre d'activité ?

— Objection !

— Maître Kossmeyer, quand allez-vous vous décider à relire à l'affaire en cours cet interrogatoire pour le moins surprenant ?

— Très bientôt, Votre Honneur.

— J'en accepte l'augure. Le témoin peut répondre.

— Je suis certaine qu'il n'a jamais pénétré dans ma chambre !

— Mais pourquoi, puisque...

— Parce que. Il n'y a jamais mis les pieds !

— Oh, fit lentement Kossmeyer. Vous craigniez que votre père n'y trouve à redire ?

— Naturellement, qu'il y aurait trouvé à redire !

— Si je comprends bien, vous ne lui aviez pas parlé de votre liaison avec le défendeur ?

— Évidemment pas !

— Vous aviez peur de lui en parler ?

— Je... Oui. Non ! Je ne voulais pas lui en parler, un point c'est tout !

— Vous vouliez que ça reste un secret, c'est ça ? Pas seulement pour votre père, mais pour tout le monde ?

— Je... je pense que oui.

— Et vous ne vous souciez pas de savoir, n'est-ce pas, si, pour cacher votre liaison, un garçon innocent... une innocente... victime des circonstances...

— Objection !

— Je retire ma question. Maintenant, je voudrais vous demander quelque chose, Miss Bienvenu. Avez-vous jamais invité le défendeur à vous rendre visite dans votre chambre à coucher ?

— Non !

— Vous en êtes bien sûre ?

— Eh bien... je le lui ai peut-être demandé, mais c'était uniquement...

— L'avez-vous jamais invité à venir vous retrouver dans le jardin de la plantation ? Sous les bosquets, par exemple ?

— Non !

— Vous en êtes sûre ?

— Absolument sûre !

— Merci, dit Kossmeyer. Voyons si j'ai bien saisi la situation. Vous lui aviez demandé de venir dans votre chambre, mais il n'y est pas venu. En revanche, vous ne lui aviez pas demandé de venir vous voir dans le jardin et il y est venu. Vous espérez vraiment nous faire croire cela, Miss Bienvenu ?

— Peu m'importe ce que vous croyez !

— Je regrette que notre opinion ait si peu d'importance pour vous, Miss Bienvenu. La vie d'un homme est en jeu et la plupart d'entre nous, et en particulier messieurs les jurés, ont consenti de lourds sacrifices pour assister à ce procès. Mais...

— L'avocat de la défense voudra bien réserver sa faconde aux journalistes.

— Avec plaisir, Votre Honneur. J'ai l'impression que je trouverai plus de loyauté dans la presse que dans certaines de nos institutions. Puis-je poursuivre la défense de mon client ?

— Vous pouvez. Vous pouvez également venir me voir dans mon bureau après la suspension.

— Voyons, Miss Bienvenu, vous étiez en train de nous dire que ce que nous pensions ne vous intéressait pas, et, au fond, ça me paraît tout à fait normal qu'une jeune personne qui bénéficie de tous les bienfaits de notre civilisation sans assumer aucune de ses responsabilités...

— Maître Kossmeyer !

— ... ne s'y intéresse guère. À propos, quels sont vos sentiments pour le défendeur ?

— Je le hais !

— Vraiment ? Il me semble pourtant me rappeler qu'au début de ce procès, votre attitude était dominée par le chagrin. Vous désiriez seulement que justice soit faite, et...

— Je le hais ! J'espère qu'il sera condamné à mort ! Je le hais, je le hais, je le hais ! (Elle se balançait d'avant en arrière sur son siège, les yeux fermés, pleurant et riant en même temps.) Je le hais ! Je le...

Et Kossmeyer rugissait :

— Évidemment, que vous le haïssez ! Vous le haïssez parce

que vous avez été démasquée, parce que tout le monde vous voit maintenant sous votre véritable jour de petite garce lubrique et dépravée ! Voilà pourquoi vous avez menti... parce que vous vouliez qu'il meure ! Pourquoi ne dites-vous pas la vérité, hein ? Pourquoi...

Le procureur glapissait des objections, le juge assenait de grands coups de maillet sur son bureau, en se démenant comme un beau diable pour appeler les huissiers à la rescousse, mais Kossmeyer continuait à fustiger Donna.

Il ne s'arrêta même pas lorsque les huissiers l'empoignèrent pour le traîner hors de la salle.

— Vous ne trompez personne ! Le jury sait ce que vous valez ! Alors, pourquoi ne pas avouer la vérité, que ce malheureux garçon berné est bien trop chevaleresque pour révéler ! Ce garçon qui est au bord du gouffre où vous l'avez conduit ! Expliquez au jury dans quelles conditions il a été attaqué par votre père et contraint de...

Ce fut le dernier mot qu'il prononça avant d'être expulsé.

Il fallut emporter Donna.

L'audience fut ajournée au lendemain.

Kossmeyer écopa d'une amende de cinq cents dollars et de trente jours de prison ferme, à purger aussitôt qu'il aurait mis ses affaires en ordre. Mais quand il vint me voir, ce soir-là, il me déclara que ça valait bien ça.

— C'est dans la poche, petit. Ça traînera peut-être encore une huitaine de jours, mais en ce qui concerne le jury, l'affaire est classée.

— Eh bien... (je déglutis péniblement), tant mieux.

— Elle s'en remettra, Tom. Croyez-moi, je connais bien l'âme humaine. C'est même la seule chose que je connaisse, et je vous affirme qu'elle s'en remettra.

Moi, je savais qu'elle ne s'en remettrait jamais, mais je gardai le silence. Après tout, il avait fait ça pour moi, et je l'y avais aidé.

— Ce n'est plus qu'une question de temps, continua-t-il. Et le temps... (il hésita) vous allez en avoir, Tom.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Vous n'avez pas compris, petit ? Il s'agissait d'un meurtre avec préméditation, la plus grave de toutes les accusations. Vous n'y coupiez pas de la chaise électrique et nous n'avions pas l'ombre d'un atout dans notre jeu. Nous avons gagné... mais nous n'avons pas encore gagné la partie. Seulement la première manche. Il y en aura d'autres et nous les gagnerons aussi. Nous

allons les étriller, les battre à plate couture. Mais d'ici là... eh bien, vous avez du temps devant vous.

— Mais vous aviez dit...

— J'ai dit que je vous sauverais la vie et je l'ai fait. Et croyez-moi, nous avons eu une sacrée veine.

— Je me demande, dis-je.

XVII

Les jurés délibérèrent pendant trois jours.

Ils rendirent un verdict de meurtre au second degré, avec circonstances atténuantes.

Le juge me demanda si j'avais quelque chose à dire avant qu'il prononce la sentence.

Je commençai par secouer négativement la tête, puis je déclarai :

— Je n'ai pas commis de meurtre au second degré, ni aucune autre espèce de meurtre.

Il me condamna à vingt ans de travaux forcés, à purger au pénitencier de Sandstone, Oklahoma.

Je me retournai et regardai la salle.

Le public se divisait en trois groupes : Indiens, Blancs et Noirs. Les travées occupées par les Blancs et les Noirs étaient bourrées à craquer, avec des gens debout dans les couloirs. Quant aux travées des Indiens... elles auraient sans doute été bondées, elles aussi, s'il n'y avait pas eu Abe Tardif. Abe disposait d'un banc entier pour lui tout seul.

Mon regard l'effleura et je me souviens d'avoir songé – sans en tirer grande satisfaction – qu'il paraissait aussi malheureux que moi. Et puis mes yeux se posèrent sur le premier rang, où étaient assis Miss Trumbull et M. Cardinal.

Je ne les avais pas regardés en face une seule fois pendant tout le procès. J'avais évité de tourner la tête de leur côté et je ne leur avais pas adressé la parole.

Maintenant, je les regardai et je leur parlai. Je leur dis le mot que M. Cardinal m'avait certifié que je leur dirais :

— Merci.

J'essayai de repérer P'pa, parce qu'à lui aussi, j'avais quelque chose à dire. Mais il devait être mêlé à la foule qui encombrait le fond de la salle et...

Et les deux shérifs-adjoints m'emmenèrent.

C'était terminé.

XVIII

— Salaud !

Flac ! La lanière de cuir s'abattit une fois de plus sur mon dos, et mon corps tout entier tressauta contre les barreaux.

— T'as fini de faire bande à part ? Tu vas fraterniser avec les autres ?

— Fraternisez avec moi, dis-je.

— Bourrique... *flac !...* Tête de mule... *flac !* Dis-le donc, salaud ! Tu vas...

— Je vous emmerde, dis-je. Allez vous...

Flac, flac, flac, flac...

— Ça suffit ! (Le médecin empoigna le gardien par les bras et le fit pivoter.) J'ai dit que ça suffisait ! Vous voulez le tuer ?

— Et comment, que je veux le tuer ! haleta le gardien en s'épongeant le front. Vous le connaissez, docteur ! Il refuse de faire le moindre effort pour...

— Détachez-le.

— Mais, docteur, vous savez bien...

— Oui, je sais. Mais détachez-le quand même. Il ne peut pas en supporter davantage.

Le maton détacha les courroies qui m'attachaient les poignets. J'essayai de me retenir aux barreaux, mais mes mains étaient tout engourdis, et je tombai à genoux.

— Allez chercher de l'aide, dit le médecin. Il faut emporter cet homme à l'infirmerie.

— Pas question. Il va au mitard, ce sont les ordres.

— Certainement pas ! Il va à l'infirmerie !

J'allai à l'infirmerie. Une fois de plus. Ça faisait un peu plus de quatre mois que j'étais à Sandstone et c'était mon quatrième séjour à l'infirmerie.

Un prévôt me lava le dos, le désinfecta et y appliqua des compresses de gaze. Puis il s'en alla en me laissant en tête à tête avec le toubib qui m'observait en silence. Celui-ci finit par tirer un tabouret du bout du pied, et il s'assit à mon chevet.

Je l'aimais bien, ce toubib. Ou plutôt, je l'aurais bien aimé si je

m'étais encore laissé aller à aimer. Il ne devait pas avoir plus d'une dizaine d'années de plus que moi et je suppose qu'il avait encore beaucoup de choses à apprendre, sinon il n'aurait pas fait ce boulot-là.

— Alors, me demanda-t-il avec brusquerie, combien de temps pensez-vous pouvoir tenir le coup ?

Je voulus hausser les épaules, et mon pansement se tendit. Je ne pus retenir un gémissement, et le médecin hocha la tête, les paupières plissées.

— Pas tellement brillant, hein ? Continuez comme ça et vous sortirez d'ici les pieds devant.

— Je me sens très bien, dis-je.

— Ils auront votre peau, Carver. Ils en crèvent d'envie et ils ne courent aucun risque.

— Ils ne m'auront pas, affirmai-je. *(Parce que je savais que je reviendrais chez nous. Je savais qu'un jour, je serais là, sur le pas de la porte, la hache à la main.)* Qu'ils fassent ce qu'ils veulent, je m'en fous.

Il fronça les sourcils, l'air perplexe, et se pencha vers moi.

— Je sais bien que je perds mon temps, mais... je ne vous comprends pas, Carver. Qu'est-ce que vous cherchez ? Qu'est-ce que vous espérez y gagner ?

— Je n'ai rien demandé, dis-je. Ni à vous ni à personne.

— Mais pourquoi... qu'est-ce que vous essayez de prouver ? Sandstone n'est pas une bonne prison. Il n'y a pas de bonne prison. Mais quand vous êtes arrivé ici, vous avez bénéficié d'un certain courant de sympathie. Vous n'étiez pas un véritable criminel. Vous n'étiez qu'un petit gars de la campagne qui s'était laissé embringer dans une aventure avec une gosse de riches, et qui avait fini par tuer son père.

J'éclatai de rire et secouai la tête.

— Vous occupez pas de moi, docteur, continuez.

— Tout le monde était prêt à se montrer coulant avec vous. Vous auriez pu consacrer le temps que vous allez passer ici à vous perfectionner, à vous instruire, à faire des projets pour le jour où vous sortirez...

— J'ai... (Je ne terminai pas ma phrase.)

— Quoi ?

— Rien.

— Bref... (il hésita) tout le monde était bien disposé. À votre

âge, cette condamnation a dû vous causer un choc terrible. Vous avez l'impression que votre vie est finie. Mais le fait que vous soyez condamné à vingt ans ne signifie pas que vous passerez vingt ans en prison, Carver. Vous avez un bon avocat qui se démène pour vous en sortir. Tenez-vous convenablement, et même s'il ne parvient pas à obtenir la révision de votre procès, il vous décrochera toujours une remise de peine. Vous serez sorti d'ici en... eh bien, en un rien de temps !

— Un rien de temps, dis-je. Je suppose que vous voulez dire dix ou douze ans, c'est bien ça ?

— Écoutez, Carver, vous ne pouvez tout de même pas espérer...

— Je n'espère rien, dis-je. Je ne demande rien. Laissez-moi tranquille, docteur. Occupez-vous de vos affaires et laissez-moi m'occuper des miennes. C'est la seule faveur que je vous demande.

— Accordée ! (Il fit mine de se lever.) Vous voulez que je vous fasse une piqûre ? Ce dos va vous faire souffrir, cette nuit.

— Faites-moi une piqûre, dis-je. Ne me faites pas de piqûre. Comme il vous plaira.

Ses yeux lancèrent des éclairs et, pendant une seconde, j'eus l'impression qu'il allait me gifler. Mais il ne me gifla pas. Il se rassit sur le tabouret, les yeux fixés sur moi.

— Excusez-moi, dis-je. Mais vous avez dit vrai, docteur. Vous perdez votre temps. Personne ne peut rien pour moi.

— Mais... pourquoi ? Pourquoi, Carver ?

J'hésitai. Je ne voyais pas comment j'aurais pu le lui expliquer, alors que j'étais incapable de me l'expliquer à moi-même, mais c'était un brave type et je tentai quand même le coup.

— Parce que... Eh bien, ça ressemble un peu à une histoire que j'ai lue dans un bouquin, docteur. L'histoire d'un type qui ne voyait plus clair. Il n'y voyait pas vraiment, vous comprenez ? Il avait des yeux, mais ces yeux ne transmettaient plus d'images à son cerveau, en quelque sorte. Et ses oreilles, c'était pareil. Et sa bouche aussi. Il n'arrivait plus à articuler un seul mot et il ne sentait plus la saveur des choses. Il ne la sentait plus vraiment. Et il était tout engourdi de partout, docteur. Il ne sentait plus rien et il savait qu'il avait quelque chose de détraqué. Et il savait ce qui était détraqué, mais il n'y pouvait rien. Ni lui ni personne. On ne pouvait rien y faire et c'était une perte de temps d'essayer. Parce qu'il était mort.

Il attendit, pensant peut-être que j'allais ajouter quelque chose,

puis il soupira et se leva.

— Enfin... (Il eut un petit sourire.) Au moins, vous avez parlé. C'est un début.

— Non, dis-je, c'est une fin. Je n'ai plus rien à dire.

— On verra ça.

Je secouai la tête.

— Vous vouliez savoir quelque chose. J'ai essayé de vous l'expliquer. Mais ne me cassez plus les pieds, parce que je finirais par vous dire des choses qui ne vous plairaient pas.

Il comprit que je parlais sérieusement.

Il me fit une piqure et s'en alla sans se retourner. J'étais désolé pour lui, mais je n'y pouvais rien. J'étais bien décidé à ne plus accepter aucune faveur. J'en avais marre, des faveurs, de tout ce qu'on faisait pour moi, pour mon bien.

Je savais que je sortirais de cette prison, mais j'en sortirais par mes propres moyens. Jusqu'ici, tout le monde m'avait aidé : P'pa, Mary, Miss Trumbull et M. Cardinal, Kossmeyer...

Dorénavant, je n'accepterais plus jamais l'aide de personne.

Miss Trumbull et M. Cardinal m'avaient écrit plusieurs fois : *« Ayez confiance. Gardez la tête haute. Pour l'instant, l'avenir vous paraît très sombre, mais ça peut changer d'un jour à l'autre... »*

J'avais reçu deux lettres de Kossmeyer : *« C'est un peu long, petit, mais nous y arriverons. Gardez votre calebasse vissée sur vos épaules... »*

Je ne leur avais pas répondu. Au début, j'avais songé à répondre aux premières lettres, mais j'avais fini par y renoncer. À quoi bon ? Ça n'aurait servi à rien, comme tout le reste.

J'avais également reçu une lettre de Donna... ou, plus exactement, elle m'avait envoyé quelque chose dans une enveloppe. Parce qu'il ne s'agissait pas d'une vraie lettre. Quand j'avais vu de quoi il retournait, j'avais failli changer d'avis et écrire à Kossmeyer. Je ne comprenais pas comment il avait pu me faire une chose pareille, en plus de tout le reste.

Mais lui écrire n'aurait servi à rien. Et je commençais à me rendre compte que tout ce qu'il pourrait faire ne risquait pas d'empirer les choses. Quand on a touché le fond, on ne peut plus descendre plus bas. Et je n'avais pas écrit.

Mais je l'attendais avec impatience.

Il avait promis qu'il viendrait me voir dès qu'il aurait des nouvelles à m'annoncer. Quand il viendrait, moi aussi, j'aurais des

nouvelles pour lui.

La nuit fut à peu près telle que je l'avais prévue. Pire que toutes celles que j'avais déjà passées à l'infirmerie. Il faisait jour quand je parvins à m'endormir. À somnoler plutôt. Je fus réveillé par l'arrivée du médecin.

Il prit ma température et jeta un coup d'œil au prévôt.

— Il a été sage ?

— Il n'a pas ouvert la bouche. (L'infirmier haussa les épaules.) Vous le connaissez, docteur.

— Oui... (Le médecin se tourna vers moi.) Comment vous sentez-vous ?

— Bien.

— Pas trop raide ? Vous voulez une piqûre ?

— Comme vous voudrez.

Il tendit sa trousse à l'infirmier et s'en alla.

Il ne revint me voir que quatre jours plus tard. Il me fit lever, déshabiller, et il m'examina.

— Il va faire rudement chaud, là-bas, aujourd'hui. (Il me palpait la nuque en me pétrissant la peau entre ses doigts.) Il n'y a pas un souffle d'air. Pas un souffle, Carver. La poussière de la carrière sera aussi chaude qu'un four et à peu près aussi opaque.

Je gardai le silence. Je ne lui demandais pas de faire mon boulot et je n'allais pas faire le sien.

— Ces écorchures sont... elles pourraient être mieux cicatrisées, Carver. Il se peut que vous soyez encore très faible. (Il me fit faire demi-tour.) Qu'est-ce que vous en pensez ?

— Rien, répondis-je.

— Qu'est-ce que vous souhaitez m'entendre dire ? (Un petit sourire crispé jouait sur ses lèvres.) Demandez-le-moi. Demandez-moi de déclarer que vous n'êtes pas en état de reprendre le travail à la carrière avant une huitaine de jours.

— Je ne demande aucune faveur, dis-je. Je préfère y aller maintenant.

Il hésita, et son sourire s'évanouit. Mais il était terriblement jeune, lui aussi, et je l'avais coincé. Il était allé trop loin pour pouvoir reculer.

— Je crains d'avoir mal entendu, Carver. Vous avez dit... ?

— Je préfère y aller maintenant.

Et j'y allai.

Un maton me fit longer les couloirs, traverser la cour et

franchir les grilles. Je marchais cinq pas devant lui, les mains croisées derrière le dos, mais cette précaution... toutes ces précautions étaient bien inutiles pour empêcher qu'on s'échappe, parce qu'il était arrivé plusieurs fois qu'un détenu se penche, ramasse une pierre quelconque et la lance à la tête du gaffe, le tout en une fraction de seconde. Des forçats avaient déjà assommé des gardiens et les avaient abattus avec leur propre fusil...

Mais aucun d'eux ne s'était jamais échappé. Les gardiens des miradors étaient équipés de fusils à lunettes et, en cas de besoin, ils auraient descendu un bonhomme comme un lapin à plus de trois kilomètres de distance. Mais ils n'avaient jamais eu à le faire. Aucun fugitif n'était arrivé aussi loin.

On était en mai et ça cognait dur, comme le toubib l'avait prévu. Le soleil vous brûlait la nuque et la réverbération sur le sol rocailleux vous aveuglait.

Je fus heureux d'arriver à la carrière. Je commençais à avoir des vertiges et je savais que j'avais intérêt à marcher droit et à la boucler. Ce n'était pas le moment d'avoir des vapeurs. Le médecin m'avait déclaré « bon pour le service », il n'y avait pas à revenir là-dessus.

En général, les jours où il y avait du vent, les gardiens s'écartaient à bonne distance de la fosse. On les apercevait par les fenêtres de certaines cellules, faisant nonchalamment les cent pas à deux cents mètres les uns des autres, autour d'un énorme nuage de poussière de plus d'un kilomètre de diamètre. Mais aujourd'hui, il n'y avait pas un souffle d'air et ils s'étaient rapprochés, ce qui leur permettait de bavarder ensemble.

Le maton me remit entre les mains d'un des gardiens de la carrière et fit demi-tour.

J'ôtai ma casquette et la fourrai dans ma poche. Je retirai ma chemise, la pliai et l'enroulai autour de ma tête. Le gardien me lança un masque antipoussière que je fixai sur mon nez et ma bouche. Il était complètement bouché, mais ça n'avait pas d'importance. Je le retirais en arrivant au fond de la fosse. On étouffait, avec ces masques, et il n'y avait pas de gardien pour vous obliger à les porter.

À quoi auraient servi des gardiens, dans la fosse ? On ne pouvait en sortir que par l'échelle. Chaque équipe avait un certain travail à accomplir, une certaine quantité de roche à extraire, que le treuil remontait en fin de journée. Et si le compte n'y était pas, les hommes restaient au boulot jusqu'à ce qu'il y soit.

J'avançai à tâtons dans la poussière jusqu'à l'échelle. J'essuyai mes mains sur mon pantalon, empoignai les montants, posai le pied sur le premier échelon et commençai à descendre.

C'était curieux, cette poussière. Au sommet de la fosse, on se disait : Bon, eh bien, en tout cas, il y a une chose certaine, c'est que ça ne peut pas être pire. On se disait ça chaque fois, parce qu'on ne voyait pas comment ça aurait pu être pire. Et c'était toujours pire.

Ça empirait à chaque échelon.

Au bout de quelques mètres, je distinguais à peine l'échelle. Si je n'avais pas senti le contact du fer sous mes doigts, j'aurais cru tenir de la poussière. Et j'en tenais effectivement pas mal, de la boue poussiéreuse. Mes mains moites glissaient sur la poussière qui couvrait les échelons et je n'arrivais pas à les serrer assez fort pour les empêcher de glisser.

J'atteignis une petite corniche, une sorte de palier où était posée la première échelle. Je passai mon bras autour d'un barreau, baissai mon masque et frottai mon visage sur ma manche. Après quoi, j'attaquai la seconde échelle.

Je m'arrêtais tous les cinq ou six échelons pour m'essuyer les mains sur mon pantalon, mais celui-ci commençait aussi à être trempé de sueur et il ne m'était pas d'un grand secours. Je frottai mon nez sur mon épaule, mais, trente secondes plus tard, il était de nouveau bouché et douloureux. J'essayai de me nettoyer les yeux avec mes poings, mais sans autre résultat que d'ajouter encore plus de poussière à celle qui s'y trouvait déjà.

Je continuai à descendre, et je me souviens que je me disais : *Mais voyons, c'est complètement ridicule. Un homme a besoin de voir, il a besoin de respirer, il a besoin de se tenir à quelque chose...* Et cette idée me paraissait très étrange.

Je m'arrêtai, me frottai énergiquement le nez sur ma manche et m'essuyai les yeux, et je me sentis beaucoup mieux. Et mes mains ne glissaient plus du tout, pour la bonne raison...

Voilà, il suffisait d'y penser. Pourquoi n'y ai-je pas pensé plus tôt...

Pour la bonne raison que je n'avais plus rien entre les mains.

XIX

Je restai près de six semaines à l'infirmierie et je ne revis pas le toubib, le jeune, celui qui voulait savoir « pourquoi ». Il avait dû prendre le large dès qu'il lui avait été possible de se faire remplacer, avant que je ne reprenne connaissance, et je ne le revis plus. Je le regrettai, car je ne lui en voulais pas le moins du monde. À sa place, moi aussi j'aurais fini par perdre patience, avec un zigoto dans mon genre.

Le nouveau médecin frisait la soixantaine et il ne se cassait pas la tête avec des « quoi » et des « comment ». Il ne se cassait pas la tête, un point c'est tout. Pour lui, les patients n'étaient qu'un boulot comme un autre, et plus vite il en était débarrassé, plus il était content.

Il mit trois semaines à se rendre compte que j'avais « quelque chose », en plus du traumatisme et de mes deux clavicules cassées. Lorsqu'il s'aperçut enfin que je crachais le sang à longueur de journée, il se décida à m'ouvrir la poitrine et me retira toutes les esquilles d'os qui étaient plantées dans mon poumon. Je crois d'ailleurs qu'il fit du bon travail, mais c'était déjà bien infecté et ce fut long à guérir.

Je toussais beaucoup. Je maigris tellement qu'il ne me restait plus que la peau sur les os. Et sur mes tempes apparurent... oh, pas beaucoup, mais quelques fils blancs.

C'est vers la fin de la sixième semaine, alors que je commençais tout doucement à me rétablir, que Kossmeyer vint me voir.

Je me rendis au parloir. Kossmeyer leva les yeux des papiers qu'il était en train de lire et les rebaissa sans me reconnaître. Puis il les releva et une demi-douzaine d'expressions différentes défilèrent sur son visage en l'espace d'une seconde. Et je compris qu'il n'arrivait pas à décider laquelle utiliser, quelle attitude il convenait d'adopter.

Il finit par se lever et hocha la tête d'un air consterné. Il me prit la main, la secoua énergiquement et me fit asseoir à côté de lui.

— Mais vous avez une mine de déterré, mon pauvre petit !

Vous croyez que vous allez vous rétablir ?

— Je m'en remettrai, dis-je. Qu'est-ce que vous me voulez ?

Son expression se modifia une fois de plus et il me tapota la poitrine.

— Rien, mon garçon. (J'eus un mouvement de recul, mais il ne parut pas s'en apercevoir.) Absolument rien... si ce n'est vous faire sortir d'ici !

— Vraiment ? dis-je.

— Je sais, le temps vous a semblé long et vous êtes furieux. Mais vous ne pouvez pas vous imaginer toutes les démarches que j'ai dû faire, Tom. Moi, vous me connaissez, ma partie, c'est le baratin. J'étais bien incapable de rédiger l'exposé des motifs, et je tenais absolument à ce que ce soit fait par des spécialistes. Les types idoines, vous saisissez ? J'ai dégoté deux anciens procureurs habitués à siéger en appel, et...

— Et vous avez obtenu la révision de mon procès.

— Je n'ai fait que ça, Tom !

— Qu'est-ce que je peux espérer, cette fois ? Quatre-vingt-dix-neuf ans ?

— Bon, vous êtes en rogne, je le sais déjà. (Il écarta les mains.) Écoutez-moi bien, mon petit. Voilà comment l'affaire se présente. J'ai fait casser le jugement de ce salopard – bon sang, ce qu'elle peut être moche cette prison ! –, je l'ai fait casser pour trente-six motifs différents. Et nous allons repasser devant le même juge. Et il siégera, l'enfant de putain – je suis sûr que j'ai attrapé des puces ! –, même si je dois pour ça le ligoter et l'amener au tribunal sur mon dos. Nous...

— Non, dis-je.

— Vous ne me croyez pas ? Je vous dis qu'il siégera... et ce procureur de malheur aussi. Il nous suppliera d'accepter une transaction, mais nous ferons la sourde oreille. Le procès aura lieu et ils seront dans leurs petits souliers, faites-moi confiance. Il s'en faudra au moins de quatre pointures. Ils en chialeront, les vaches, et la petite, avec sa mentalité de saint-bernard et ses yeux larmoyants...

— Ce n'était pas très astucieux, hein ?

— Quoi ? (Il était un peu désarçonné.) De quoi parlez-vous ?

— D'elle. Elle m'a envoyé votre note. Avec la mention « Payé ».

— Eh bien... (Il recommença à passer ses expressions en revue

et choisit la plus appropriée.) Vous n'allez quand même pas me dire que c'est pour ça que vous me faites la gueule ?

Il haussa les épaules et écarquilla les yeux, l'air à la fois surpris et peiné, comme si je lui avais collé mon poing dans la figure au moment où il s'y attendait le moins. Et je crois que je l'aurais fait si j'en avais eu la force.

— Dites-moi la vérité, fis-je lentement. Vous êtes fou ?

— Au propre ou au figuré ? Vous feriez bien de secouer un peu les graines de calebasse qui vous servent de cellules grises, mon garçon. Je vous avais prévenu que j'enverrais ma note à la plantation, n'est-ce pas ? Alors ? Qu'est-ce que ça change, si vous n'y étiez pas encore ? Une fille n'a pas le droit de signer ses chèques elle-même, peut-être ?

— Peu importe, dis-je. N'en parlons plus.

— Parfait. Je disais donc que le procès se déroule normalement. On repart de zéro et on reprend tout. Ensuite, et ensuite seulement, on parle transaction. Nous laissons le procureur faire les avances. Et vous savez ce qu'il va nous proposer, Tom ?

— Dix-neuf ans et demi ?

— L'homicide sans préméditation. Coups et blessures ayant entraîné la mort sans intention de la donner. C'est tout ce que nous sommes disposés à reconnaître. À condition que la condamnation ne dépasse pas le temps que vous avez déjà passé en prison. (Il hocha la tête avec détermination, les yeux fixés sur moi.) Et nous l'obtiendrons, Tom. Il sera trop heureux de nous l'accorder.

Il attendit ma réponse, mais je gardai le silence et, petit à petit, une expression que je ne lui avais encore jamais vue apparut dans ses yeux.

— Au fond, dit-il, je me demande pourquoi je me donne tant de mal. Après tout, j'ai déjà touché mes honoraires.

Trente secondes plus tôt, j'étais prêt à lui casser la figure, mais maintenant, j'aurais assommé sur place quiconque se serait permis de lever le petit doigt sur lui. Il n'avait pas les mêmes idées que moi. Jamais je ne serais d'accord avec lui. Mais je comprenais tout à coup, en regardant cette expression au fond de ses yeux, que ce qu'il avait fait lui avait été aussi pénible qu'à moi. Plus pénible, même, parce que ce n'était pas pour sa peau qu'il se battait, mais pour la mienne. Et je me rendais brusquement compte qu'il n'y aurait pas eu assez d'argent dans le monde entier pour l'obliger à

faire une chose pareille.

— Maître Kossmeyer... dis-je.

— C'est vrai, dit-il. Tout le monde vous le dira. C'est la seule chose qui m'intéresse.

— J'essaye de vous présenter mes excuses. Il faut croire que j'étais trop obnubilé par mes propres sentiments, que je m'attendrissais trop sur mon propre sort pour songer à ce que les autres pouvaient ressentir. Il ne m'est pas venu à l'esprit qu'ils ne se laissaient peut-être pas dominer par leurs sentiments, comme moi.

— Il ne nous manquait plus que ça ! Le voilà maintenant qui se met à...

— Cette affaire ne pouvait pas vous rapporter un *cent*. En fait, elle vous a probablement coûté très cher. J'aurais dû me rendre compte des frais que vous aviez engagés, j'aurais dû comprendre que vous vous trouviez dans l'obligation absolue de vous procurer de l'argent... n'importe où, pour continuer à vous battre pour moi. Et je n'aurais pas dû...

— Faites-le taire, par pitié ! (Il souriait de nouveau, tout en essayant de prendre un air menaçant.) S'il continue, je lui fais signer une hypothèque sur cette sacrée plantation !

— Et je n'aurais pas dû vous laisser faire, repris-je. Mais je ne comprenais rien à la situation et je n'arrivais pas à m'y intéresser. Je suis navré, maître Kossmeyer, mais il n'y aura pas de second procès. Je refuse de me reconnaître coupable de quoi que ce soit...

— Vous refusez... (Il secoua la tête.) Ce n'est pas sérieux, Tom.

— C'est très sérieux. Vous ne comprenez donc pas ? Ça me serait impossible. Ce serait déjà suffisamment moche si j'étais acquitté... si on me déclarait innocent. Même dans ce cas-là, elle ne serait jamais convaincue que...

— Elle l'est déjà. Vous croyez vraiment qu'elle aurait dépensé tout cet argent pour vous si elle avait eu le moindre doute sur votre innocence ? Après tout ce que je lui avais fait subir ?

— Ce n'est pas pour ça qu'elle l'a fait. Vous ne la connaissez pas, maître Kossmeyer. Vous savez pourtant ce qu'elle pense, elle a exprimé ses sentiments devant vous.

— Au tribunal. Moi aussi, j'ai dit des tas de choses au tribunal. Ça ne prouve rien.

— Ce n'est pas la même chose. Elle...

— Maintenant, Tom, écoutez-moi bien. Vous l'avez offensée, la nuit où vous étiez sorti de chez vous en douce, et elle vous a dit

des choses qu'elle ne pensait pas. Ensuite, c'est moi qui l'ai offensée, et elle en a dit encore bien davantage. Et après ? Ce n'était pas parce qu'elle vous croyait coupable, mais parce qu'elle était blessée. Et je vous parie à vingt contre un qu'elle regrette amèrement ses paroles. Elle a d'ailleurs essayé de vous le faire comprendre, mais vous êtes tellement bouché que vous n'avez rien compris du tout. Vous ne ferez pas un pas vers elle. Cessons de l'injurier, elle cessera de nous injurier. Ça n'a pas été drôle pour elle, d'accord... mais de vous deux, c'est quand même vous qui avez le plus souffert. C'est vous qui êtes passé en jugement, c'est vous qui avez été condamné. Elle a contribué à vous envoyer ici, elle sait que vous n'êtes pas coupable, et maintenant...

— Elle ne le sait pas. Personne ne le sait.

— Vous croyez ça ! Vous êtes pratiquement mariés depuis un an, et elle ne le saurait pas ? Comme si elle ne vous connaissait pas ! Elle vous croirait coupable et elle ne se porterait pas partie-civile, pour me faire contrer par un maître du barreau ? Elle ne s'opposerait pas à la révision de votre procès ? Elle paierait ma note ?

J'hésitai. Mais je connaissais Donna et je connaissais Kossmeyer. Je savais qu'il arriverait à convaincre un chat d'aboyer, si l'envie l'en prenait.

— Alors, qu'est-ce que vous en dites, sombre crétin ?

— Je suis navré, dis-je. Sincèrement, maître Kossmeyer, après tout le mal que vous vous êtes donné, je suis désolé, mais...

— Mais quoi ? Qu'est-ce que vous pouvez bien trouver à objecter, bon sang ? C'est long, vous savez, vingt ans.

— Je regrette. Je ne peux pas.

— Tom... Sacrebleu, mon garçon...

— Mais je ne passerai pas vingt ans ici. C'est peut-être en partie pour ça que je ne peux pas faire ce que vous me demandez. Parce que je sais que je vais sortir, de toute façon. Je serai parti avant la fin de l'année.

— Hum... (Il fit un signe de tête en direction de la fenêtre.) Vous serez parti au cimetière, oui. Entre quatre planches. Voilà où vous finirez. Parce qu'on ne s'évade pas de ce pénitencier.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire. Je ne pense pas à m'évader.

— Comment espérez-vous sortir, alors, si vous ne vous évadez pas et si vous ne repassez pas en jugement ?

— Je ne sais pas. Mais je sais que je sortirai.

Je ne pouvais pas lui parler de la raison pour laquelle j'en étais sûr, de cette scène que je voyais par la pensée, celle où j'affrontais P'pa, la hache à la main. Parce qu'il aurait probablement pensé que c'était complètement loufoque, mais il aurait quand même fait tout ce qui était en son pouvoir pour l'empêcher.

Histoire de me changer les idées, il me raconta en plaisantant ses trente jours de prison et, dans l'ensemble, c'était désopilant... sauf l'histoire de sa dernière nuit de cellule. Je n'y trouvai rien de risible.

— ... Cinglés ? Croyez-moi, petit, je pensais avoir tout vu, dans le genre maboule, mais celui-là, alors, il battait tous les records. Il s'était fait emballer en fin d'après-midi – on était samedi – pour ivresse publique. On l'avait enfermé dans la cellule voisine de la mienne et il s'était immédiatement endormi. Au coucher du soleil, il était aussi lucide que vous et moi. Vous vous rendez compte, Tom ? Plus aucune trace d'ébriété. Il savait parfaitement ce qu'il faisait en... Attendez, il faut que je vous explique. Ce jour-là, on aurait dit que la moitié des Indiens du canton avaient dégoté une bouteille de gnôle, et le geôlier n'arrêtait pas d'amener de nouveaux clients. Quand toutes ses cellules ont été pleines, il a commencé à en mettre deux par cellule, et puis trois, et à la fin, il les empilait là-dedans comme des harengs en caque, si bien qu'il leur restait tout juste la place de se tenir debout. Bref, le geôlier finit par s'amener avec une nouvelle fournée de poivrots et il s'arrête devant la cellule voisine de la mienne, celle où se trouvait l'Indien dessoûlé, et il dit à celui-ci de mettre les voiles. « Allez, Abe, lui dit-il, fiche le camp. T'es retapé, maintenant, et tes copains ne veulent pas de toi. » Le dénommé Abe se met à baragouiner je ne sais quoi dans son jargon, mais tous les Indiens font la sourde oreille. Le geôlier lui répète de décamper, Abe continue à baragouiner, et tous les Indiens font ceux qui ne voient rien, qui n'entendent rien. En fin de compte, le geôlier a été obligé d'appeler deux shérifs-adjoints à l'aide, et il a fallu qu'ils s'y mettent à trois pour virer Abe du violon. Vous vous rendez compte ? Pour le libérer ! Je n'ai jamais rien vu d'aussi dingue de ma vie. Est-ce que vous pouvez imaginer quelqu'un souffrant tellement de la solitude qu'il veuille rester en taule pour avoir de la compagnie ?

— Eh bien... (J'hésitai.) Oui, je peux l'imaginer.

— Sans blague ? Enfin, il faut de tout pour faire un monde. (Il haussa les épaules et consulta sa montre.) Allez, réfléchissez à ce nouveau procès, Tom. Vous verrez que j'ai raison.

— C'est tout réfléchi, répondis-je.

— Réfléchissez encore. Vous m'enverrez un mot en fin de semaine. Un seul mot sur un bout de papier, « d'accord », et vous me le postez. Tenez, je vais l'écrire pour vous.

Il tira un calepin de sa poche, sortit son stylo et... me regarda. Il soupira et rangea le carnet.

— Bon, fit-il. À mon avis, vous faites une gaffe monumentale, mais...

— Je n'y peux rien, je ne peux pas faire autrement.

— Oui. Enfin...

Les sourcils froncés, il s'absorba dans la contemplation du sol en grattant du bout du pied une fissure du carrelage. Cela dura un moment, comme s'il cherchait un nouvel argument, et je commençais à me sentir un peu mal à l'aise. J'avais beau savoir que c'était impossible, que je ne pouvais pas plaider coupable, quand je m'imaginais hors de cette prison, en liberté...

Quand je pensais à ça, je ne pouvais plus réfléchir à grand-chose d'autre. Il me semblait que la seule chose qui comptait, c'était de sortir de cet enfer... mais je savais que ça ne suffisait pas.

— Vous savez... (il finit par lever les yeux) je ferai peut-être bien d'aller consulter un psychiatre, mais j'ai l'intuition que vous réussirez.

— Vous n'en croyez rien, dis-je. Mais je vous remercie quand même.

— Pourquoi vous mentirais-je ? Vous pensez être le seul à avoir des intuitions ? (Il jeta un nouveau regard à sa montre.) On fêtera la Noël ensemble, petit. Et on fera venir Donna pour qu'elle nous prépare une bonne tarte avec cette sacrée calebasse. Rien que nous trois. On réveillonnera ensemble, vous entendez ?

— J'entends, dis-je.

— Maintenant, il faut que je m'en aille. Alors, pas de bêtises, hein ? Cessez de vous conduire comme un crétin et...

Il était parti.

Je retournai à l'infirmerie et je me recouchai.

Il s'était montré si convaincant que, pendant un certain temps, je crus qu'il avait parlé sincèrement. Il me suffisait de fermer les yeux pour nous voir assis tous les trois autour d'une table bien garnie. Kossmeyer racontait des blagues en découpant la dinde, et Donna riait à gorge déployée, et puis elle se tournait vers moi et

me souriait.

J'y crus pendant un moment.

Et puis l'image s'estompa, s'évanouit, et après ce fut pire que si elle n'avait jamais existé. Il ne resta plus que l'autre image, et je commençai à me demander si je ne m'étais pas trompé ; si j'aurais jamais un autre horizon que le pénitencier. Et petit à petit, au fur et à mesure que les jours passaient, je compris que je ne pouvais pas en avoir d'autres.

Pour ce qui était de sortir de prison, j'en sortirais. J'en étais sûr. Et je savais que ça ne tarderait guère, parce que mon entrevue avec P'pa aurait lieu à la maison et que l'hypothèque allait arriver à échéance dans quelques mois.

Pour être en liberté, je serais en liberté. Quant à y rester, c'était une autre paire de manches. Parce que sur mon image, la hache que je tenais à la main n'était pas destinée à casser du bois.

Tout le monde devinerait qui avait fait le coup. Et même si on ne le devinait pas, même si j'arrivais à m'en tirer, moi, je le saurais. Et jamais plus je ne pourrais approcher Donna. Je ne me le permettrais pas. Alors...

Alors, ça n'aurait pas grande importance que je sois en prison. Moins que maintenant. Parce que maintenant, je n'étais pas un assassin, mais j'avais l'impression que ça n'allait pas tarder.

Je reviendrais. Il faut bien être quelque part, et ma place était à Sandstone. Je passerais le restant de mes jours derrière ces murs.

J'essayai de me persuader qu'une partie de la scène pouvait se réaliser et pas l'autre. Je tâchai d'imaginer comment je pourrais être libre – là-bas, sur le seuil de la cuisine – sans me servir de cette hache. Mais je ne réussis pas à m'en persuader, je ne trouvai aucune solution.

La hache était là, dans mes mains. Je n'arrivais pas à l'éliminer.

Et je n'allais sûrement pas fendre du bois dans la cuisine.

Une fois, une quinzaine de jours après sa visite, je faillis écrire à Kossmeyer. Je faillis lui demander d'entamer les démarches pour le nouveau procès. Et puis je réfléchis et je compris qu'au fond, ça ne changerait rien. Peu importait de quelle façon je sortirais, puisque je sortirais de toute manière.

Quoi qu'il arrive, je me retrouverais sur le pas de cette porte, avec la hache à la main.

C'était fatal, inéluctable. J'en avais la certitude, tout comme j'avais la certitude que je quitterais la prison avant la fin de ma

première année de détention.

Et je la quittai avant la fin de l'année.

J'étais arrivé à Sandstone en janvier.

J'en sortis en septembre.

Mais j'anticipe un peu.

XX

Je passai dix semaines à l'infirmerie, comme je vous l'ai déjà dit, et quand j'en sortis, je tenais à peine sur mes jambes. J'étais bien incapable de reprendre le boulot à la carrière, mais je n'étais pas vraiment malade et comme il fallait être vraiment malade pour rester à l'infirmerie, ils trouvèrent une sorte de compromis.

À l'étage de l'infirmerie, il y avait quelques cellules destinées aux détenus atteints de troubles mentaux, mais on avait renoncé depuis longtemps à traiter sur place ce genre de malades. On préférait les expédier à l'asile de fous. On m'enferma dans une de ces cellules.

Le toubib venait jeter un coup d'œil sur moi de temps à autre, pas souvent. Comme travail, je découpais des semelles de godasses... quand on me donnait du cuir. L'un dans l'autre, ce n'était pas trop mal. J'étais cent fois mieux loti que la plupart des autres détenus.

La fenêtre était située très haut, au ras du plafond, et la porte était en bois plein, au lieu d'être munie de barreaux, avec seulement un petit judas. Mais tout ce que j'aurais pu voir par la fenêtre, c'était du grès à perte de vue, et il n'y avait sûrement rien qui puisse m'intéresser à l'infirmerie. Une fois habitué, je m'en accommodai très bien.

Si seulement je n'avais pas été obsédé par cette hache, si j'avais pu envisager la liberté sans l'ombre d'une hache dans le tableau...

Et un beau jour, ou plutôt un beau matin, environ deux heures après le petit déjeuner, j'entendis une clef tourner dans la serrure, et la porte de ma cellule s'ouvrit toute grande.

C'était le directeur de la prison et le toubib. Ils me regardaient en souriant d'un air un peu guindé, comme on regarderait l'idiot du village s'il venait de gagner le gros lot au *sweepstake*.

— Carver, me dit le directeur, j'ai une nouvelle à vous annoncer. Une bonne nouvelle.

— Pas possible ? dis-je.

— La meilleure nouvelle du monde, et croyez-moi, je suis rudement content pour vous ! J'étais justement en train de dire au

docteur que j'avais toujours pensé que vous... (Il hésita et, dans sa grosse trogne rougeaude, ses yeux se détournèrent des miens.) Tenez, lisez vous-même.

Il me tendit un journal, un des quotidiens d'Oklahoma City. L'article occupait toute la première page, sous un placard de trois photos. Matthew Bienvenu, Abe Tardif et moi.

Un métis d'Indien Creek, Abe Tardif, a avoué, la nuit dernière, être l'auteur de l'assassinat du riche propriétaire foncier Matthew Bienvenu, également d'ascendance indienne, pour lequel un autre homme a été jugé et condamné. La victime de cette erreur judiciaire, Thomas Carver, un jeune homme de dix-neuf ans, est incarcéré au pénitencier de Sandstone depuis le mois de janvier de cette année.

D'après les officiers de paix du canton de Burdock, où le crime, qui avait défrayé la chronique à l'époque, a été commis au mois de novembre dernier, Tardif avait un comportement bizarre depuis plusieurs mois. Hier, en fin d'après-midi, il s'est présenté au bureau du shérif et il a fait une confession circonstanciée du meurtre. Ancien concierge d'école et propre-à-rien notoire, il a déclaré avoir tué M. Bienvenu dans un moment de panique, ce dernier l'ayant surpris alors qu'il s'apprêtait à voler un cochon dans la porcherie de la plantation. L'arme du crime était un couteau de poche que Tardif avait dérobé à Carver, un élève de dernière année, du temps où il était concierge du collège.

Le porte-parole du bureau du gouverneur nous a déclaré que des mesures immédiates étaient prises pour la libération de Carver. Il a précisé que les formalités réglementaires de l'amnistie demanderaient plusieurs jours, mais que le gouverneur avait le pouvoir de...

Je levai les yeux. Le directeur me souriait, la main tendue. J'y déposai le journal.

— Bon, dis-je. Quand puis-je m'en aller ?

— Mais, euh... (Son sourire s'évanouit.) Tout de suite. Mais je pensais que nous pourrions au préalable avoir une petite conversation. J'aimerais vous voir partir d'ici avec une juste notion des choses. Je... euh... je crains que vous ne compreniez pas que quand un tribunal condamne un homme à purger sa peine dans ce pénitencier, nous n'avons aucun droit d'appréciation. Nous sommes tenus de lui faire subir le traitement que... euh...

— Je comprends, dis-je. Ne craignez rien, monsieur le directeur.

— Craindre ? Je ne vois pas...

— Je la bouclerai. Ça ne servirait à rien de parler. Si cet endroit est ce qu'il est, c'est pour une seule et unique raison : parce que tout le monde s'en fout. Si les gens ne s'en foutaient pas, on l'aurait transformé depuis longtemps.

Son visage s'empourpra. Il se tourna vers le médecin.

— Qu'il s'en aille ! Je lui donne une heure pour vider les lieux. Passé ce délai, je... Faites-le partir !

Ils me libérèrent en moins d'une heure. Avec des chaussures qui me serraient, un complet noir deux fois trop large et cinquante dollars en poche, dont dix fournis par l'administration, le reste ayant été laissé en dépôt au greffe à mon intention par un généreux anonyme. Kossmeyer, M. Cardinal ou Miss Trumbull. Je n'avais pas dépensé un sou, parce que je n'avais jamais eu l'autorisation de me rendre à la cantine.

Pendant quelques minutes, je restai planté au soleil devant le haut mur de grès comme si j'avais eu peur de bouger. Et puis je commençai à sentir la chaleur. Je tombai la veste et je me mis en route.

La ville était à huit kilomètres de là, et lorsque j'arrivai à destination, le car venait de partir. J'entrai dans une brasserie et commandai une part de tarte et une tasse de café.

La serveuse examina mon complet d'un œil méprisant et me servit avec une telle douceur que la moitié du café se répandit sur le zinc. Après quoi, elle me tourna le dos et reprit le journal qu'elle avait posé sous le comptoir. Soudain, elle s'immobilisa et me regarda avec des yeux ronds en mastiquant frénétiquement son chewing-gum.

— Mais dites donc... vous êtes... (elle jeta un coup d'œil sur le journal), vous êtes le type dont on parle là-dedans. Carver !

— Oui.

— Eh ben ça, alors ! J'étais justement en train de lire l'article. Vous devez être drôlement content d'être sorti du ballon, hein ?

J'approuvai d'un hochement de tête.

— Vous allez attaquer l'Administration ? Ils vous doivent des dommages-intérêts ! Vous n'êtes pas resté bien longtemps en taule, c'est vrai, mais tout de même...

— Comme vous dites, je n'y suis pas resté bien longtemps.

Elle recula d'un pas, les yeux fixés sur le café renversé.

— Vous savez ce que c'est... On dirait qu'ils se sont donné le

mot. Ils débarquent tous ici... et ils se ressemblent tous.

— Oui, acquiesçai-je, ils se ressemblent tous.

J'attendis le car devant le bistrot, sur le trottoir. Lorsqu'il arriva, le chauffeur me jaugea du regard et pointa son pouce vers l'arrière de la voiture.

— Dans le fond, mon gars.

J'allai m'asseoir sur la grande banquette qui occupait tout le fond du véhicule. La serveuse apparut derrière la vitre du café. Elle tapa sur la glace en brandissant le journal.

Le chauffeur sauta sur le trottoir et alla regarder le canard. Puis il remonta dans le car et s'approcha de moi.

— Excusez-moi, mon... monsieur Carver. Venez donc vous asseoir à l'avant, vous serez mieux. Ça secoue pas mal, sur les roues.

Je fis non de la tête. Il tendit la main pour me prendre par le bras.

— Allez, venez vous mettre à côté de moi, ça me fera plaisir.

— Je préfère rester ici, dis-je.

Je m'adossai à la banquette et fermai les yeux. Quelques secondes plus tard, le car démarra avec une secousse rageuse.

Jusqu'à Chickasha, je gardai les yeux fermés la plupart du temps, me contentant de les ouvrir de temps à autre pour les habituer progressivement au soleil. Je descendis du car à Chickasha et je m'achetai d'autres chaussures, un pantalon et une chemise kaki. J'abandonnai les oripeaux de la prison dans le magasin et je pris un autre car, qui me déposa à Oklahoma City vers cinq heures du soir.

J'aurais pu prendre aussitôt la correspondance, mais en consultant l'horaire, je vis que j'atteindrais Burdock City aux alentours de minuit. C'était trop tôt. Si j'arrivais en ville à cette heure-là, j'étais presque sûr de tomber sur quelqu'un de connaissance. J'allai donc dîner et je me promenai un peu en ville avant de reprendre le car.

Celui-là m'amènerait à Burdock City un peu après deux heures du matin. À cette heure-là, tout le monde serait couché. Et le temps d'arriver chez nous... eh bien, je n'aurais plus longtemps à attendre.

Le soleil était prêt à se coucher, et la soirée était fraîche. Je m'assis à côté d'une fenêtre et je regardai les champs défiler derrière la vitre. Presque partout, le coton était déjà cueilli, mais il restait le maïs et la canne à sucre.

Je me demandai si P'pa aurait ensemencé nos quatre hectares de terres. Probablement. La récolte lui laisserait un petit pécule pour le déménagement, quand l'hypothèque arriverait à échéance, et...

Mais il n'allait pas avoir besoin de pécule.

Il ne devait pas déménager.

La nuit tomba. Le chauffeur du car alluma ses phares, et je ne vis plus rien, en dehors des villes que nous traversions et des lumières des fermes situées à proximité de la route.

J'essayai de dormir, mais je n'arrivais pas à garder les yeux fermés. Ils se rouvraient continuellement. Il n'y avait plus grand-chose à voir, mais je continuais quand même à regarder. J'avais l'impression que si je ne regardais pas, je risquais de manquer quelque chose.

Nous fîmes halte à Muskogee, et je repris de la tarte et du café. Après ça, bien sûr, il ne fut plus question de dormir. J'avais bu plus de café en douze heures – de vrai café, s'entend – qu'en un mois à Sandstone. J'avais l'impression que des ressorts repoussaient mes paupières à l'intérieur de ma tête.

Après Muskogee, il y avait encore deux heures de route jusqu'à Burdock City, mais lorsque nous y arrivâmes, j'étais plus réveillé que jamais.

Je fus le seul passager à descendre du car. Je gagnai la lisière de la ville en passant par des petites rues, et ensuite, je coupai à travers champs.

Précaution bien superflue, d'ailleurs. Je n'avais rencontré personne en ville, et j'avais bien peu de chance de rencontrer quelqu'un en rase campagne. Mais j'avais envie de couper à travers champs. Je voulais sentir la terre sous mes pieds. J'avais besoin d'être le plus proche possible de la nature.

Il faisait tellement noir que je ne voyais rien, mais je n'avais pas besoin d'y voir. Je ne risquais pas de m'égarer. Je connaissais le chemin par cœur, ici une rigole, là un fossé, plus loin une clôture. Je longeai les sillons, frôlant au passage les plants humides de rosée, passant d'un champ à l'autre sans la moindre hésitation.

Je commençai à ralentir.

J'étais presque arrivé. Maintenant, j'étais sur nos... sur ses terres.

Ici, le coton n'était pas encore cueilli. Je tâtai les plants dans l'obscurité, et ils me semblèrent bien fournis. Je détachai quelques

capsules et fis glisser le coton entre mes doigts.

Il me parut serré. Il devrait facilement pouvoir fournir deux balles à l'arpent. Si la coopérative le prenait au tarif normal et si les cours ne s'effondraient pas...

Je lâchai les capsules.

Ce champ n'était pas à nous... à lui. C'était un de ceux que nous cultivions autrefois pour le compte de M. Bienvenu, une partie de nos vingt hectares de métayage.

Nos quatre hectares à nous se trouvaient juste à côté. J'abaissai le fil de fer supérieur et j'enjambai la clôture.

Je fis quelques pas, très peu, avant de m'arrêter, parce que je n'arrivais pas à croire que c'était vrai, que c'était bien du chiendent qui me montait presque jusqu'à la taille et que c'étaient vraiment des fleurs de tournesol qui me giflaient au passage.

Je restai pétrifié, furieux, confondu, ne sachant plus que penser.

Parce que quel que soit l'angle sous lequel on l'envisage, ça ne tenait pas debout. Un gosse de dix ans serait capable de labourer quatre hectares de terre, en cas de besoin. Et si P'pa ne voulait pas les ensemercer, rien ne l'empêchait de les louer à un autre fermier. Il pouvait en faire quelque chose, n'importe quoi... mais pas les laisser à l'abandon. Ça, ça ne se fait pas.

Quand le chiendent et le tournesol ont envahi une terre comme ils avaient envahi celle-là, il faut des années pour s'en débarrasser. Et ça se propage, ça gagne tous les champs environnants. Même si la terre a cessé de vous appartenir, même si elle ne doit plus jamais rien vous rapporter, ce n'est pas une excuse. C'est une chose qui ne se fait pas, pour peu...

Pour peu qu'on soit seulement le dixième d'un homme.

Pour peu qu'on ait un petit quelque chose dans le ventre.

C'est comme de brûler ses chaumes un jour de grand vent. C'est comme... je ne sais pas, moi... c'est comme de chier dans son froc devant la porte des gogues.

Je traversai le champ et j'atteignis la clôture. Je l'enjambai et me retrouvai dans notre cour.

Et c'était la même chose que dans le champ. Il...

Je renonçai à penser à ça.

Je cherchai à tâtons la porte du hangar à bois et j'y entrai.

La pierre à aiguiser était accrochée au chambranle comme elle l'avait toujours été, et la hache était plantée dans le billot, comme

toujours. Je l'arrachai, je m'assis sur le billot et je passai les doigts sur le fer tout rouillé. Je coinçai la hache entre mes genoux, je décrochai la pierre à aiguiser et je commençai à l'affûter.

Je l'avais fait des centaines de fois en imagination, il fallait que je le fasse maintenant pour de vrai.

Je passai et repassai inlassablement la pierre sur le tranchant, en m'arrêtant de temps en temps pour éprouver le fil sur mon pouce. Je l'affûtai jusqu'à ce qu'il soit coupant comme un rasoir, jusqu'à ce qu'il rende un son clair quand je lui donnais une chiquenaude. Le jour commençait à poindre et le tranchant de la hache brillait comme de l'argent.

Mais j'avais encore du temps devant moi, beaucoup de temps. Alors, j'entrepris de nettoyer le fer, je le frottai avec la pierre, je grattai la couche de crasse et de rouille qui le recouvrait, et il commença à reluire comme le tranchant.

Je continuai à m'escrimer et le reflet du jour levant devint de plus en plus lumineux sur le fer de la hache. Et, finalement, je n'eus plus rien à faire. Il n'y avait plus un atome de poussière ou de rouille. La hache brillait comme un miroir, on aurait pu se regarder dedans.

Il n'y avait plus rien à y faire... mais il restait quelque chose à en faire.

Je pris la hache par le manche et me dirigeai vers la porte.

Je me faisais une idée assez précise du spectacle qui m'attendait, mais j'en eus quand même le cœur serré. La folle avoine, les tournesols et le chiendent avaient envahi la cour jusqu'à la véranda sous laquelle ils se fauilaient entre les planches disjointes.

Un des angles de la maison s'était affaissé, la pierre qui le soutenait s'étant effritée. Le badigeon de lait de chaux, calciné par le soleil, se détachait par plaques. Les vitres étaient sales, l'une d'elles était cassée et remplacée par un bout de chiffon.

Ce n'était pas la cour dont je me souvenais. Ce n'était plus la même maison. Rien de tout ça n'avait jamais fait partie de mon existence.

J'attendis, l'oreille aux aguets dans le silence matinal.

J'entendis une porte grincer faiblement, puis, au bout de quelques minutes, un bruit de vaisselle. Ils étaient levés... quelqu'un était levé.

Je regardai la hache et je la fis tourner lentement pour la voir scintiller au soleil. Puis je me frayai un chemin à travers les

mauvaises herbes et montai sur la véranda.

Je poussai la porte et m'immobilisai sur le seuil.

— Salut, P'pa, dis-je.

XXI

Assis devant la table, il mangeait, ou il s'apprêtait à manger, la tête penchée sur une écuelle qui contenait quelque chose de sec et de poudreux. Il leva lentement les yeux en portant à sa bouche une cuillerée de ce machin, et son souffle en fit voler un peu. Et je m'aperçus que c'était de la farine de maïs... sèche, crue.

— P'pa, dis-je.

Il hésita. Puis il renversa sa tête en arrière pour pouvoir me regarder en face. Dans sa barbe grise hirsute, ses yeux et sa bouche ressemblaient à des trous au fond d'un nid malpropre.

— Non, m'sieur... (Il secoua la tête.) Ça prend pas, t'es pas là pour de vrai. Tu... (Il ricana d'un air matois.) Si t'es vraiment là, prouve-le. Va la chercher. Elle est partie dans le campement des prospecteurs. Ramène-la et... tu vois ce que je veux dire. Toi et moi. Tous les deux, hein ?

Alors je...

Je ne sais pas comment expliquer ça.

Je suppose que j'avais dû m'imaginer que les choses resteraient immuables, que je pouvais revenir et reprendre la scène au point où je l'avais laissée. Je devais être persuadé que je les retrouverais tous les deux à la maison, comme le jour de mon départ, bien à l'abri, en train de se payer du bon temps ; passant leurs nuits à faire grincer cette sacrée paillasse et leurs journées à flemmarder en se félicitant du bon tour qu'ils m'avaient joué. C'était ce que j'avais vu par la pensée des centaines de fois et je n'avais pas cherché plus loin. Il fallait qu'il paye. Pour Sandstone, pour Donna. Pour tout ce que j'avais perdu par sa faute pendant qu'il se la coulait douce ici, bien peinard...

Peinard ? Se la couler douce ?

Je me sentais perdu, vidé.

J'aurais dû comprendre, en voyant l'état du champ, de la cour et de la maison, devant le délabrement et la dégradation de l'extérieur, la crasse et la poussière de l'intérieur, j'aurais dû comprendre que rien n'est immuable. Qu'il y a toujours quelque chose qui change, d'une manière ou d'une autre, en bien ou en mal. Mais ça n'empêchait pas que le tableau avait existé et qu'il en

subsistait quelque chose. La seule partie, en fait, que j'aie réellement vue avec les yeux de l'esprit.

Lui assis à la table, dans la cuisine. Moi debout sur le seuil. Et la hache, brillante, tranchante, entre mes mains. Cette hache, elle était bien là pour quelque chose. Il fallait bien qu'elle serve.

Brusquement, j'avancaï en levant la hache au-dessus de ma tête. Je l'abattis de toutes mes forces. Elle fendit l'air en sifflant. P'pa eut un mouvement de recul et il bascula à la renverse avec sa chaise.

En fin de compte, ce fut bien à casser du bois que me servit la hache. Je fendis le plateau de la table, je le fis voler en éclat, j'en fis du petit bois. Et puis j'en ramassai une pleine brassée, je la fourrai dans le fourneau et j'allumai le feu.

P'pa s'était relevé. Il se tenait dans un coin, tout voûté, ricanant d'un air finaud. Je pivotai vers lui en faisant tourner la hache. Je la lâchai, elle traversa la pièce comme un éclair, et elle alla se planter, toute vibrante, dans un des murs de la baraque.

— Et voilà, haletai-je. Fais-en autant la prochaine fois. Tu as compris ? Allume le feu, lave la vaisselle, casse les meubles s'il le faut, mais fais quelque chose !

— Faut pas me la faire, t'es pas vraiment...

— Tu sais très bien qui je suis. Ce matin, tu savais que j'étais dans le hangar à bois. Et mon retour ne signifiait qu'une chose pour toi : la possibilité d'obtenir quelque chose à l'œil, de recommencer à me soutirer quelque chose. N'importe quoi, ne serait-ce que de me faire allumer le feu. Absolument n'importe quoi, pourvu que tu en tires un profit quelconque sans qu'il t'en coûte rien. Qu'est-ce que tu as ? (Je faillis l'empoigner par un bras, mais je n'allais pas toucher à ça.) Tu n'es pas malade. Qu'est-ce que tu as, pour l'amour du Ciel ?

Mais je savais ce qu'il avait. Parce que je comprenais soudain qu'en fin de compte, il n'avait pas changé. Il était toujours le même. Seulement, il était encore pire.

Il ne voulait pas capituler, pas encore. Il se rendait bien compte que c'était le seul moyen d'obtenir quelque chose, et c'était dur d'y renoncer.

— Prouve-le-moi. Si t'es vraiment Tom, va la chercher. Ramène-la et on...

— Assez.

— Faut que tu la ramènes, ça me prouvera que t'es bien toi. Va la...

J'éclatai de rire, et ça le fit taire.

— Tu n'es pas fou, dis-je. Tu sais très bien ce que tu fais. Tu sais ce que tu as fait. Tes idées n'ont jamais été plus claires, et le seul résultat, c'est ça. À quoi ça t'avance ? Qu'est-ce que tu y gagnes ? Jette un coup d'œil autour de toi, regarde-toi, et dis-moi quel profit tu en tires. Le chiendent, la crasse, la maison qui s'effondre, et toi, assis là comme... comme un crapaud sur un tas d'ordures, t'enlisant un peu plus tous les jours, sans rien faire, attendant que quelqu'un vienne...

— Tom... la vie était drôlement dure, ici, sans...

— Ici ! m'exclamai-je. La vie était dure *ici* ! Tu as le culot de me dire que la vie était dure ici !

— Mais tu te cramponnais quand même, pas vrai ? T'avais plus aucune raison de vivre, mais tu... t'as quand même survécu.

Je secouai la tête. Ce n'était pas la même chose. On m'avait expédié à Sandstone sans me demander mon avis, je n'étais pas responsable de l'existence que j'y menais. Je n'avais pas eu le choix, comme lui...

Mais est-ce que je n'aurais pas pu éviter d'y aller ? Est-ce que je n'étais pas en partie responsable de l'enchaînement de faits qui avait contribué à m'envoyer là-bas ? Est-ce que je n'étais pas en partie responsable de la vie que j'y avais mené, en refusant de faire quoi que ce soit pour améliorer mon sort et en obligeant les autres à veiller sur mon existence ?

Et P'pa avait-il vraiment eu le choix ? Avait-il jamais eu le choix, étant ce qu'il était ?

— D'accord, dis-je. Peut-être. Peut-être pas. Peu importe. Je me fiche de ce que tu fais ou ne fais pas. Je ne suis pas venu ici pour...

Soudain, je comprenais la raison pour laquelle j'étais venu, et elle était dix fois pire que l'autre. Ce n'était pas pour trancher tous les problèmes d'un coup de hache net et précis, c'était pour faire ce que j'avais fait ; pour couper du bois, pour allumer du feu, pour abattre toutes les besognes qui se présenteraient. Comme celle à laquelle je m'attaquais en ce moment : essayer de trouver une raison, une excuse pour rester ; pour le regarder crever lentement, à petit feu, pendant que je m'efforcerais de lutter contre la décrépitude. Parce que c'était ce que j'avais toujours fait et que je n'avais pas changé plus que lui.

Je souhaitais qu'il dise quelque chose, qu'il fasse quelque chose, n'importe quoi qui briserait ce lien qui nous unissait, qui

me permettrait de lui tourner le dos et de m'en aller. En le laissant vivre à sa manière. En essayant de vivre comme je l'entendais.

Pendant que j'avais encore le choix.

— Tom... (La petite lueur rusée s'était rallumée dans ses yeux.) Je sais pourquoi t'es revenu.

— Oui, dis-je. Je pense que tu dois le savoir.

— Tu me connaissais, hein, fiston ? Tu savais que ton vieux P'pa te planquerait. Mais je vais te dire une bonne chose. T'as plus besoin de te planquer. Je sais qui a fait le coup.

— Me planquer ? (Je fronçai les sourcils.) Je ne me... Oh !

— Hon-hon. Je vais plus guère en ville, ça me dit plus rien, depuis quèque temps. Mais je suis quand même au courant de certaines choses, et je sais qui a fait le coup...

Il savait. Comme tout l'État d'Oklahoma. Mais ça, il n'y pensait même pas. Il s'intéressait exclusivement à ce que ça signifiait pour lui, au profit qu'il pourrait en tirer.

— Tu veux que je te dise qui c'est, Tom ? Tu voudrais pas qu'ils te rattrapent et qu'ils te ramènent à Sandstone, pas vrai ? Je suis sûr que c'est pas ce que tu souhaites, hein ?

— Qui est-ce ? demandai-je.

— Hé là... (Il secoua la tête en ricanant.) Pas si vite ! Tu vas écrire un petit mot à c'te Indienne. Dis-lui que t'as besoin d'argent... dans les... Voyons, combien ça représente ; pour toi ? Combien tu me donnerais pour que je te dise qui c'est ?

Je poussai un soupir et je sentis mes épaules se redresser. J'avais l'impression qu'on venait de soulager mon dos d'un poids immense.

— Merci, dis-je. Merci beaucoup, P'pa.

— Hein ? Où que tu vas ? Qu'est-ce que tu t'imagines ? Si tu passes cette porte, je...

— Je ne sais pas où je vais, dis-je. Ni ce que je vais faire.

— Je te dénoncerai à la police ! Écris à c'te Indienne, sinon...

— Je vais chercher du travail, je t'enverrai un peu d'argent quand je pourrai. Mais n'essaie jamais de me revoir. Ne m'adresse même pas la parole si tu me rencontres dans la rue.

Je franchis la porte, poursuivi par sa voix aigre.

— Tu verras ! Je te...

Mais il ne fit pas un geste pour me suivre et ses glapissements cessèrent rapidement. Rien ne méritait qu'on fasse un effort. L'effort ne rapportait rien.

Je partis à travers les herbes folles et chaque pas augmentait d'un million de kilomètres la distance qui nous séparait.

Je me sentais vide, mais je n'avais pas faim ; fatigué, mais je ne voulais pas me reposer.

Je continuai mon chemin dans les hautes herbes en direction de la route.

Ma tête était douloureuse et mes yeux me brûlaient. J'essayai de réfléchir... de décider ce que j'allais faire. Parce que je savais que la seule chose au monde que je désirais vraiment serait actuellement une erreur. L'intuition de Kossmeyer était peut-être exacte, mais on ne peut pas bâtir une existence sur des intuitions. Peut-être accepterait-elle de recommencer, à donner sans espoir de retour, comme elle l'avait toujours fait, mais on ne peut pas bâtir une existence sur la charité. Ce ne serait pas une vie, ni pour elle ni pour moi.

J'attendrais. Un homme fait ce qu'il doit faire, et je devais attendre. Nous réveillonnerions peut-être ensemble le soir de Noël. Si ce n'était pas ce Noël-là, ce serait le suivant. Ou celui d'après. Ce n'était pas le « quand » qui importait, mais le « comment » et ce qui se passerait ensuite. Ensuite, il faudrait bâtir quelque chose de durable qui ne serait pas balayé par le premier souffle de vent. En tout cas, une chose était certaine : le jour où nous ferions ce fameux réveillon, je l'aurais gagné. Il n'y aurait peut-être que du petit salé et des haricots sur la table, mais ce serait moi qui les aurais payés.

Pour l'instant, j'avais du pain sur la planche. J'avais à réfléchir... à réfléchir sérieusement, pas à rêvasser. À réfléchir à tellement de choses que je ne savais pas par quel bout les prendre. Le passé et l'avenir étaient étroitement enchevêtrés et il fallait les démêler, mettre de l'ordre, rafistoler le passé tout en préparant l'avenir. Et je ne savais pas par où commencer. Il fallait pourtant que je m'y mette, et vite. Il fallait que je fasse quelque chose. Je me sentais moulu, vidé, et un peu effrayé.

Je marchais la tête baissée, sans rien voir d'autre que les mauvaises herbes que je foulais, et mes pieds qui passaient l'un devant l'autre. Et soudain, ils ralentirent. Ils s'arrêtèrent d'eux-mêmes, comme s'ils savaient mieux que moi ce qu'il convenait de faire.

Je me retournai et regardai derrière moi. Je revins sur mes pas.

Des oiseaux avaient bâti leur nid sur le treuil du puits. Je pris

le nid tout doucement, pour ne pas secouer les trois petits œufs mouchetés. Les oiseaux ne risquaient pas d'altérer l'eau du puits, bien sûr. Surtout pour un homme qui n'avait plus goût à rien, qui ne sentait plus rien... Mais ils risquaient de se tuer. Les oisillons sont souvent téméraires, ils veulent voler trop tôt pour leurs petites ailes, et une imprudence pouvait leur être fatale. S'ils tombaient dans le puits, ils y resteraient.

Je repartis vers la route d'un pas léger, en cherchant des yeux un piquet de clôture ou une branche fourchue où mon nid serait en sécurité. Et, du coup, mes problèmes personnels passèrent au second plan. J'avais un devoir à remplir, je devais sauver quelque chose qui, sans moi, risquait d'être perdu, et il n'y avait rien de plus important à ce moment-là.

J'atteignis la route. Mon sourire – j'avais commencé à sourire sans m'en rendre compte – se figea sur mes lèvres.

Les hautes herbes m'avaient caché la route. Je ne pouvais donc pas dire depuis combien de temps la voiture était là. Je ne savais pas combien de temps Donna m'avait attendu. Et rien dans son expression ne me permettait de deviner pourquoi elle était venue et pourquoi elle m'avait attendu. Pour rompre définitivement avec moi, peut-être. À moins que ce ne soit le contraire, qu'elle soit venue me dire que tout était oublié. Elle ne le savait probablement pas elle-même. Elle était venue parce qu'il fallait qu'elle vienne, comme moi, et, une fois là, elle n'avait plus su quoi faire, comme moi.

Elle vint lentement à ma rencontre, le visage impénétrable, les yeux rivés aux miens. Attendant, je suppose, que je prenne l'initiative, que je dise quelque chose. Et je ne pouvais rien lui dire, pas maintenant, pas si tôt. La seule idée qui me venait à l'esprit, c'était de tourner les talons et de me sauver.

Elle continua à avancer et je me mis à trembler. Je savais que dans une seconde, j'allais prendre mes jambes à mon cou... Sauver quelque chose ? Mais, bon sang, comment un homme pourrait-il sauver quoi que ce soit quand il est incapable de se sauver lui-même ? Un grand silence s'établit et j'entendis une voix qui me criait de fuir et de continuer à fuir jusqu'à la fin de mes jours. Qui me hurlait de ne pas faire un geste, de ne pas essayer de rebâtir. *Parce que tu serais déçu, Tom. Ce serait une déception, un affreux crève-cœur. Crois-moi, ça ne vaut pas ça. Les gens n'oublieront jamais ce procès, petit. Ils ne vous permettront jamais de l'oublier, ni elle ni toi. Ils se moqueront de vous. Ou bien ils auront pitié de vous, et ce sera encore pire. Et puis tu es un rustre, un ignorant, ta santé est*

chancelante et... qu'est-ce que tu pourrais faire, de toute façon ? Avec quoi pourrais-tu rebâtir ? Réfléchis bien, Tommy. Réfléchis à tous les obstacles qui se dressent sur ton chemin. Dis-toi bien que tu serais perdant, même si tu croyais avoir gagné. Et puis va-t'en et cache-toi. Terre-toi quelque part et n'en sors plus. Sauve-toi...

Je tremblais tellement que les petits œufs s'entrechoquaient dans le nid, et elle posa ses mains sur les miennes pour les empêcher de trembler. Et je ne vois pas comment ses mains pouvaient empêcher les miennes de trembler, parce qu'elles tremblaient au moins autant, mais c'était quand même ça. Faut croire que c'était comme en algèbre : moins par moins égale plus.

La voix s'arrêta de me crier de m'enfuir. Elle avait dû comprendre que je n'en ferais rien, parce qu'elle se découragea d'un seul coup, nous laissant seuls, en tête à tête. Et comme tout ce que nous aurions pu nous dire aurait été artificiel, aussi gauche et emprunté que nous l'étions nous-mêmes, nous gardâmes le silence, l'un comme l'autre.

Nous restâmes là sans rien dire, sous le soleil de novembre, un peu guindés, à songer à l'avenir, à nous habituer progressivement l'un à l'autre. Nous restâmes là à regarder le nid en nous demandant ou plutôt en décidant ce que nous allions faire de cette vie nouvelle que nous tenions entre nos mains...

fin